

Gilles Châtelet
Vivre et penser comme des porcs

« Être passé de la chair à canon à la chair à consensus et à la pâte à informer est certes un progrès. Mais ces chairs se gâtent vite : la matière première consensuelle se transforme en une unanimité populiste des majorités silencieuses qui n'est jamais innocente. À ce populisme classique se greffe désormais un nouveau populisme yuppie — un techno-populisme — qui entend bien afficher sa post-modernité carnassière, prompte à digérer le best-of des biens et services de la planète. » G. C.

Conduite avec la rigoureuse férocité de ses talents de scientifique, de philosophe et de polémiste, l'analyse de Gilles Châtelet décrit le procès qui a réussi à capter la richesse de l'*Homme ordinaire* — le « paysan libre d'Angleterre » dont parlait Marx — pour fabriquer l'*Homme moyen* des démocraties-marchés.

Faut-il se résigner à une fin de l'Histoire incarnée par une termitière ou plutôt une yaourtière à Classe Moyenne — style Singapour? Peut-on imaginer que l'humanité ne soit plus que la somme statistique de *citoyens-panélistes* et de *neurones sur pied* dévorés par l'ennui et l'envie?

Loin des récentes niaiseries pseudo-humanistes, Gilles Châtelet dénonce la Triple Alliance politique, économique et cybernétique des néo-libéraux, qui cherche à rendre rationnelle et même festive la « guerre de tous contre tous ». Il réclame une philosophie de combat qui fasse « plus de vagues et moins de vogue ».

Docteur d'Etat en mathématiques, professeur à l'Université de Paris VIII,
Gilles Châtelet est l'auteur de *Les Enjeux du mobile : mathématique, physique, philosophie*, ouvrage salué comme un événement.

Illustration : Sarai Delfendahl
Maquette : Baylaucq & Co.

98-II 939 782 2
ISBN 2-912969-00-X

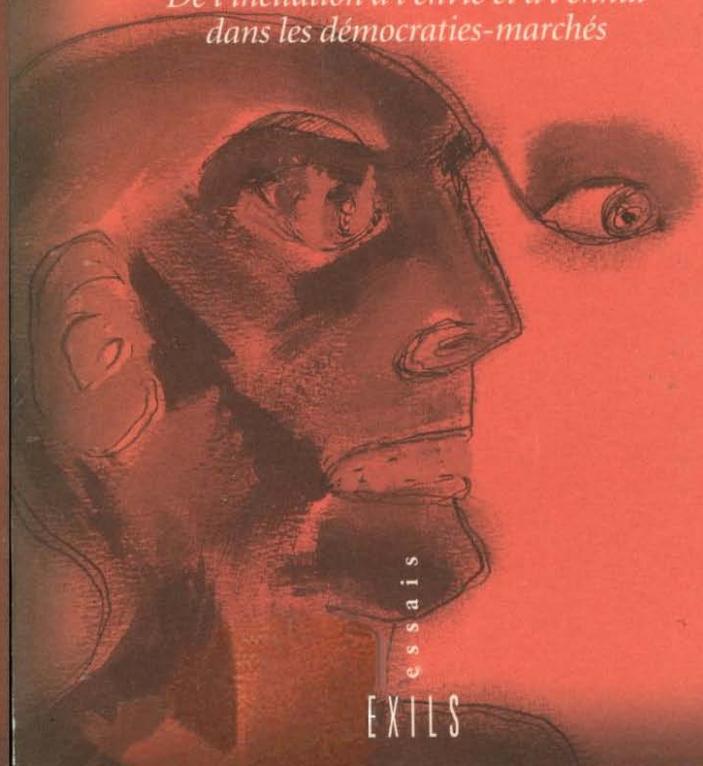
90 FF



Gilles
CHÂTELET

Vivre et penser
comme des porcs

*De l'incitation à l'envie et à l'ennui
dans les démocraties-marchés*



essais
EXILS

D U M Ê M E A U T E U R

Les Enjeux du mobile :
mathématique, physique, philosophie

Éditions du Seuil, 1993
collection « Des Travaux » fondée par Michel Foucault
et dirigée par Jean-Claude Milner

Gilles Châtelet

VIVRE ET PENSER COMME DES PORCS

DE L'INCITATION À L'ENVIE ET À L'ENNUI
DANS LES DÉMOCRATIES-MARCHÉS

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralemment ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation du
Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

© EXILS - ISBN 2-912969-00-X

EXILS ÉDITEUR
5, avenue Constant-Coquelin, Paris VII^e

1998

Cet ouvrage est édité par Antoine Dulaire

Pour Patrick Baudet, Copi Damonte,
Michel Cressole, Gilles Deleuze, Daniel
Guérin, Félix Guattari, Guy Hocquenghem,
qui n'ont jamais accepté de vivre et de penser
comme des porcs.

Je remercie vivement Dominique Lecourt pour ses
encouragements et sa lecture attentive du manuscrit
de cet ouvrage.

« La vérité – et la justice – exige le calme, et pourtant n'appartient qu'aux violents. »

G. Bataille

« Les droits de l'homme ne nous feront pas bénir le capitalisme. Et il faut beaucoup d'innocence, ou de rouerie, à une philosophie de la communication qui prétend restaurer la société des amis ou même des sages en formant une opinion universelle comme « consensus » capable de moraliser les nations, les États et le marché. Les droits de l'homme ne disent rien sur les modes d'existence immanents de l'homme pourvu de droits. Et la honte d'être un homme, nous ne l'éprouvons pas seulement dans les situations extrêmes décrites par Primo Levi, mais dans des conditions insignifiantes, devant la bassesse et la vulgarité d'existence qui hantent les démocraties, devant la propagation de ces modes d'existence et de pensée-pour-le-marché, devant les valeurs, les idéaux et les opinions de notre époque. L'ignominie des

possibilités de vie qui nous sont offertes apparaît du dedans. Nous ne nous sentons pas hors de notre époque, au contraire nous ne cessons de passer avec elle des compromis honteux. Ce sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie. Nous ne sommes pas responsables des victimes, mais devant les victimes. Et il n'y a pas d'autre moyen que de faire l'animal (grogner, fouir, ricaner, se convulser) pour échapper à l'ignoble : *la pensée même est parfois plus proche d'un animal qui meurt que d'un homme vivant, même démocrate.* »

G. Deleuze, F. Guattari,
Qu'est-ce que la philosophie?

AVERTISSEMENT

Qu'il soit d'abord bien entendu que je n'ai rien contre le cochon – cette « bête singulière* » au groin subtil, en tout cas beaucoup plus raffiné que nous en matière de toucher et d'odorat. Mais qu'il soit bien entendu aussi : je hais la *goinfrie* sucrée et la tartufferie humanitaire de ceux que nos amis anglo-saxons appellent la « formal urban middle class » de l'ère postindustrielle.

Pourquoi avoir choisi la fin de la décennie 70 pour inaugurer ces croquis socio-philosophiques des démocraties-marchés contemporaines ? Le soixante-huitard d'âge mûr ne devra pas oublier, que, pour le lecteur adolescent sous l'ère Mitterrand, cette date était aussi éloignée que pouvait l'être la guerre de Corée de Mai 68. Et que trente-six ans séparent le lecteur contemporain des premiers disques de Bob Dylan, soit autant que tout le temps écoulé entre la fin de la République de Weimar et les événements de Mai.

L'agitation généreuse des années 60 s'épuisait alors en ultimes vaguelettes, un peu comme les massifs de très hautes

* Sur le cochon, voir le beau livre de Claudine Fabre-Vassas, *La Bête singulière*, (Gallimard, 1994).

montagnes s'éteignent doucement en contreforts et collines qui se laissent sagement domestiquer en pâturages et vignobles. À ce qui n'était plus que le *post-gauchisme*, la Nuit et son Tout-Paris, avec ses danses, ses vertiges, ses commérages, permettaient de stagner délicieusement dans un transit ludique prolongé à l'infini et même de jouer les arbitres des élégances, sans sombrer trop vite dans les pestilences renégates de ce qui, quelques années auparavant, avait prétendu s'imposer comme « nouvelle philosophie ». Le post-gauchisme ne se voulait pas trop blasé et se donnait comme festif, « raisonnablement » de gauche et attentif à ce qui deviendra des « universalismes ». Il n'était pas encore question pour lui d'affubler systématiquement les termes « impérialisme » et « trusts » de guillemets, d'appeler les militants des « activistes » ou de s'indigner de la manière dont Jean-Paul Sartre, Michel Foucault et autres pédophiles narco-gauchistes tyrannisaient le quotidien *Libération* avec la complicité de bagnards échappés des pénitenciers.

En cette fin de décennie, il y a bien un miracle de la Nuit, pour faire que l'Argent, la Mode, la Rue, le Journal et même l'Université s'étourdissent ensemble et conjuguent leurs talents en accouchant de ce paradoxe : un *équilibre festif*, aimable boudoir de la « société tertiaire de services » qui allait bien vite devenir celle de l'ennui, de l'esprit d'imitation, de la lâcheté et surtout celle du petit jeu de l'envie réciproque – « *le premier qui se réveille envie l'autre* ».

C'est un des faux secrets de la vie parisienne : toute grenouille demi-mondaine, même un peu pataude, sait bien que si le Tout-Paris swingue, c'est bientôt la « société civile » qui commence à se trémousser. En particulier, tout sociologue un peu perspicace aurait pu observer avec intérêt la lente putréfaction de l'optimisme *libertaire* en cynisme *libertarien*, devenu très vite l'auxiliaire de proximité de la Contre-Réforme libérale qui allait suivre, et la dérive du « oui, enfin j'veux dire », un peu ado-baba mais sympathique, en « faut pas se leurrer » du bizuth de Sciences-po.

L'imposture pseudo-libertaire du « chaos » et de « l'auto-organisation » méritait une attention particulière. Le lecteur surpris de découvrir une analyse du chaos après une description d'une soirée au Palace ne devra pas oublier que certains partisans branchés de la Contre-Réforme libérale voyaient dans le « Grand Marché » une manifestation des vertus « créatrices » d'un chaos et souhaitaient donc liquider au plus vite l'État-providence, cette « structure dissipative » encombrante héritée de la *deuxième vague industrielle*, pour faire place nette à la *troisième vague postindustrielle*, légère, urbaine et nomadiste.

Ils prétendaient avoir saisi au vol le clin d'œil de la Nature – l'ordre socio-économique surgit aussi naturellement que les espèces les plus douées dans la lutte pour la vie – mais ne faisaient que renouer avec la tradition anglaise de l'Arithmétique politique et d'un contrôle social aussi bon marché que la faim, capable de domestiquer l'« Homme ordinaire » en créature statistique, en « homme moyen » des socio-politologues. Homme moyen qui apparaît bien comme le produit d'une puissante ingénierie socio-politique ayant réussi à transformer ce que Marx appelait « le paysan libre d'Angleterre » en citoyen-panéliste, atome producteur-consommateur de biens et services socio-politiques.

Être passé de la chair à canon à la chair à consensus et à la pâte à informer est certes un « progrès ». Mais ces chairs se gâtent vite : la matière première consensuelle est essentiellement putrescible et se transforme en une unanimité populiste des majorités silencieuses, qui n'est jamais innocente. À ce populisme classique semble désormais se greffer un populisme yuppie – un *techno-populisme* – qui entend bien afficher sa postmodernité carnassière, prompte à repérer et à digérer le *best-of* des biens et services de la planète. Le point de vue techno-populiste s'exhibe désormais sans complexe et souhaite réconcilier deux spiritualités : celle de l'épicier du coin et du chef comptable – « un sou est un sou » – et la *spiritualité*

administrative – autrefois un peu plus ambitieuse – de l'Inspecteur des finances.

Ces deux spiritualités marchent désormais main dans la main, sûres de leur bon droit, distribuant des ultimatums : « À quoi servez-vous ? Vous devriez avoir honte d'être aussi abstraits, aussi élitistes », agacées, sinon exaspérées, par toute activité qui ne se laisse pas enfermer dans un horizon borné de chef comptable et apparaît donc comme un défi insupportable à la misère du « *pragmatisme* » contemporain dont aime à se réclamer le techno-populisme. Nous touchons ici un point sensible de sa tartuferie : se sentir insulté par tout ce qui le dépasse et dénoncer comme « élitiste » toute démarche un tant soit peu éloignée des affairments de l'« homme de la rue » – de ce qu'il est convenu d'appeler le « sérieux de la vie » – et de la niaiserie de son « vouloir-communiquer ».

C'est pourquoi, pour nos « démocrates » techno-populistes, l'enseignement coûte toujours trop cher puisque de toute manière la crétinisation par la communication remplace avantageusement la caporalisation d'antan.

Une connaissance même sommaire de pays comme l'Allemagne, l'Angleterre ou la France montre pourtant que les périodes les plus brillantes de leur histoire ont toujours résulté d'une capacité à aménager des espaces à l'abri des pressions de la demande sociale immédiate, des hiérarchies en place, et donc aptes à accueillir de nouveaux talents sans distinction de classe, bref à abriter une aristocratie culturelle qui ne soit pas cooptée par la naissance ou l'argent.

On devine facilement pourquoi le techno-populisme flatte les bassesses et les lâchetés de l'homme moyen, et surtout celles de son avant-garde technico-commerciale, de ces petits truands portuaires initiés à l'économétrie, de tous ces prototypes peu ragoûtants dont raffolent les instituts de prédiction, de ces « mangeurs d'homme » en 4×4 dont le sens critique n'excède que de peu celui du ver solitaire, et gambagent à longueur de

journée leur « faut pas rêver » et leur « ma différence à moi ».

Le techno-populisme distingue soigneusement deux « radicalités » : celle qu'il déteste – soupçonnée d'être ennemie de la démocratie, parce qu'elle prétend faire l'effort de se soustraire à la goujaterie et à l'impatience contemporaines et espère faire déraeper les scénarios socio-économiques de la Banque mondiale –, et celle dont il apprécie les odeurs fortes de majorité morale, celles du Père Fouettard et des piloris médiatiques. À ceux qui lui demanderaient de définir le new-age, il répondrait : « C'est l'ère de l'Internet, des associations de mères de famille vidéo-visionneuses et de la chaise électrique. » C'est pourquoi il adore transfigurer ses Agrippines, ses Thénardiens et ses Tartarins en Gavroches de plateaux télévisés qui pourfendent les « privilèges » et se goinfrent de Justes Causes*.

Mais il y a pis : ce qui vaut pour les individus vaut aussi pour les peuples ; toute protection sociale, toute notion de service public « maintenue artificiellement hors marché », bref tout acquis historique, doit être effacé et aussi *dénoncé* comme un « privilège** » qui menace les grands équilibres et affole les clignotants socio-économiques de l'Histoire promise par les techno-populistes du monde entier. Car c'est en pesant son poids « réel » – *économétrique* –, en rejetant résolument tout étalon « utopique et marxisant », que chaque pays pourra briguer une place de bon élève au tableau d'honneur de la prospérité mondiale.

Les Français ont mis beaucoup de temps à comprendre que *tout le monde* est concerné – et pas seulement les « métèques » du Sud. C'est pourquoi, depuis 1974, le techno-populisme s'inquiète : la France « pèse trop », elle souffre d'obésité symbo-

* C'est pourquoi la philosophie et les mathématiques, associées depuis vingt-cinq siècles à une discipline totalement étrangère à la vie de tous les jours — la « survie » —, constituent des cibles à la fois redoutées et détestées.

** Monsieur de Closets est un spécialiste de ce genre de dénonciation (voir son livre : *Toujours plus !*).

lique et l'intolérable « singularité française » était, voici dix ans, un effet de manche convenu des jeunes cuistres de l'Institut d'études politiques.

Les contre-réformateurs libéraux – et bien d'autres avec eux – peuvent se réjouir : la France se rapproche symboliquement de ses parts de marché, et beaucoup de ses intellectuels n'y sont pas pour rien. La République n'est plus orgueilleuse : elle accepte enfin un destin adapté à ses moyens – celui de sous-préfecture « démocratique » du Nouvel Ordre mondial*, qui sait s'agenouiller devant une opinion dont la fabrication lui échappe de plus en plus et abandonne cette idée « jacobine » que la démocratie ne vaut que par l'excellence des destins qu'elle vise idéalement pour tous, et ne saurait rester les yeux rivés à la moyenne des égoïsmes et des lâchetés de chacun. On ne s'étonnera donc pas que la peste nationale-raciste ait refait surface... On a presque réussi à transformer un grand peuple en audimat servile et provincial et une partie de son élite intellectuelle en populace *compradore*, en quarteron de commis éditorialistes des formidables cabinets d'aisance mentale que sont devenues les démocraties-marchés – toujours affairées à découper leurs agrégats peu ragoûtants, issus de la fermentation de centaines de millions, et bientôt de milliards, de *psychologies de consommateurs-panélistes* dévorées par l'envie et le désir d'acquiescer aux moindres frais.

« Positivez et maximisez comme vous respirez ! » : cela pourrait être le slogan de cette classe moyenne mondiale qui entend bien enfin jouir de la Fin de l'Histoire. Ce terminus de l'Histoire ne serait-il, après tout, que la découverte d'une forme optimale de termitière, ou plutôt de *yaourtière à classe moyenne* – dont Singapour serait le sinistre modèle réduit – gérant les fermenta-

* Le techno-populisme a obtenu quelques brillants résultats dans cette opération du « peser-vrai » de la République : les promotions de l'ENA ont appris à gérer leurs « ressources humaines » avec le maximum d'efficacité, les « bottes » se bousculent aux Finances mais abandonnent au « croupion » le Travail et, bien sûr, l'Éducation.

tions mentales et affectives minimales de protozoaires sociaux.

« Échangerais cynisme mercantile permanent contre larmes de crocodile *d'occasion* » : telle est la devise de la yaourtière, car nous savons maintenant, depuis l'affaire Diana, qu'il n'est même plus nécessaire de jouer ou de chanter pour devenir une superstar et qu'il suffit de divorcer et de respirer pour faire pleurnicher deux milliards d'hommes.

Pour la Contre-Réforme libérale, il n'y a désormais plus de doute : le XXI^e siècle verra le triomphe complet de l'individu. Sans le vouloir, bien sûr, elle nous mène au cœur du futur combat politico-philosophique : tout faire pour que l'homme ordinaire, ce singulier qui n'est jamais *produit* ni terminé, ne soit plus confondu avec l'*Homo éco-communicans* des démocraties-marchés.

Vaincre le techno-populisme, ringardiser les yaourtières, c'est aussi vaincre le national-racisme... Cela réclame une philosophie de combat. Il est encore temps pour l'intelligentsia française de se ressaisir, de délaisser les Trissotins et les femmes de lettres postmodernes, et surtout de mettre un terme à la créatinisation *soft* à l'anglo-saxonne – sa « rortification* » –, bref, de sursauter et de refuser un destin de bétail cognitif en faisant plus de vagues et moins de vogue.

* De Richard Rorty, philosophe, figure emblématique de la postmodernité en Virginie dans les années 80.

1.

LA SOIRÉE ROUGE ET OR DU PALACE
DE L'ENTRÉE DE LA FRANCE
DANS LA SOCIÉTÉ TERTIAIRE

*« Le bon vieux temps a-t-il vraiment disparu
Le temps où notre pays était fort ?
C'était avant la guerre du Vietnam
Avant les Beatles et Yesterday * »*

Un dimanche soir de novembre 1979... Personne ne voulait manquer la « soirée Rouge et Or ». Tout ce qui avait compté, comptait ou prétendait encore compter avait promis de venir : brillants universitaires ralliés à la nuit, anciens et futurs ministres, mondains professionnels, jeunes *condottieri* de la mode, prédateurs et chasseurs de têtes.

Pourtant, pour Fabrice – le maître de cérémonies –, il n'était pas question de « rester entre nous », entre « *entendidos* » comme disent les Brésiliens, entre gays chic et tantouzes de première,

* Chanson de Merle Hagard (1982) citée par Guy Sorman dans son livre *la Révolution conservatrice américaine*. Sorman est certainement le représentant le moins ennuyeux de la Contre-Réforme libérale française, a pris des positions courageuses sur certaines « questions de société », en particulier sur le problème *des* drogues.

bref entre ceux qui, d'un coup d'œil, reconnaissent et saluent ceux qui savent porter haut trois générations de parasitisme élégant. Fabrice ne voulait surtout pas entendre parler de « dernier été indien ». Il voulait que la Rouge et Or soit un bizutage parisien généralisé : celui des *entendidos*, des *condottieri* de la mode et des jeunes de banlieue, sans savoir d'ailleurs qui allait bizuter qui...

Fin diplomate, Fabrice avait bien saisi que la Nuit serait la meilleure lettre de créance pour la *modernité à la française* : il fallait trouver un équilibre délicat entre le cérémoniel et le bordélique, le farouche et l'élégant, pour saluer l'entrée de la France dans la société tertiaire de services.

Fabrice avait cette expérience de l'élégance et du bordélique : il était celui qui avait fait « bouger la Nuit à Paris », avait réussi à faire danser ensemble le voyou à la mode, le commissaire-prieur de Drouot et le professeur au Collège de France, à donner du swing à la collision des mondes de l'Argent, de la Mode, du Savoir et même à faire que les plus audacieux des sans-monde puissent épicer le potage du grand monde. Avec cet instinct très sûr du grand parvenu, il avait su reconnaître le premier ce vacillement infime de la société française qui voulait s'électrifier avec d'autres rythmes et flairer d'autres odeurs. Mais tout cela lui semblait encore bien étriqué : *il fallait passer du concept de boîte au concept de « grand espace »*, comme l'avait fait son ami-rival Mike avec le Club 54, en offrant à New York une usine à danser et à suer, gorgée de toute la pétulance des gladiateurs blacks et latinos.

Comme au Club 54, la boîte devait réunir l'argent, la mode, la presse mais aussi – c'était le vœu le plus cher de Fabrice – la rue et le talent. Il fallait parier sur l'*élégance de masse* : tout le monde pouvait être un *entendido*, un citoyen de la Nuit, mais pour Fabrice, ce « tout le monde » ne regroupait pas n'importe qui et surtout pas ces individus obscènes qui prétendaient s'imposer par un statut social. Sur ce point, la Goulue rouge –

sa truculente collaboratrice – était implacable : volontiers indulgente envers les gladiateurs, elle ne tolérait aucune insolence d'un nabab de l'agro-alimentaire ou d'un directeur de cabinet ministériel.

À l'imbécile qui aurait demandé « la Nuit, la Mode, combien de divisions ? », Fabrice aurait répondu : le caprice et l'élégance, voici mes divisions ! Il savait que celui qui avait séduit la Nuit en effleurant ses mains gantées de souveraine gagnait l'anneau magique, bienveillant envers ceux qui vivent dans la volupté, mais impitoyable pour les polichinelles osent se réclamer d'une quelconque hiérarchie sociale.

Fabrice savourait son triomphe : dans quelques instants, il donnerait le signal. Les lourdes écluses de velours noir et pourpre qui gardaient l'entrée de la grande salle de bal allaient s'ouvrir avec toute la lenteur majestueuse des portails d'une caverne d'Ali Baba pour libérer un ruissellement de centaines de corps impatients de mordre la belle pomme de la modernité.

Chacun attendrait le cœur battant le moment où une diagonale de laser ou un cône mobile de lumière fixerait son mouvement ou sa figure dansée mise au point pour la fête pendant des heures entières. Andy* n'avait-il pas dit que tout le monde serait désormais une star... pendant une seconde ? Il avait promis de venir, mais pour une nuit seulement. Il fallait se faire pardonner cette visite trop rapide : Fabrice avait reçu par le dernier Jumbo 747 une gigantesque corbeille rouge et or constellée de superbes gymnastes astronautes tout juste capturés au Studio 54 au nez et à la barbe de Mike. Fabrice goûtait le « genre américain », comme on disait alors, mais il souhaitait équilibrer le butin de poitrails musclés et de gueules saines offert par Andy par quelques prototypes de sexy parisien, certes un peu moins volumineux, mais vifs, avec ces culs de félin *balancés à la française*.

* Andy Warhol.

Là encore, la Nuit s'était montrée bonne fée : Fabrice n'avait que l'embarras du choix pour piocher dans son vivier de beaux lévriers de banlieue disponibles et arrogants, *parvenus par l'animalité* et fiers de l'être, piaffant avec cet air farouche qui prétend décourager toute approche pour ne se soumettre qu'aux plus audacieux. Fabrice souriait... La Goulue rouge venait tout juste de lui chuchoter qu'il était bien le prince de la Nuit ! Grâce à lui, tout le monde aurait une miette des voluptés de Borgia, de Talleyrand. Décidément, qui n'aura pas connu la fin des années 70 n'aura pas connu la douceur de vivre, ce frisson d'escarpollette où l'Histoire balance entre un Ancien Régime et les fracas d'une Révolution.

Pour beaucoup ici, ce soir, Paris, l'Europe, la planète entière seraient aussi légères qu'une bulle de savon : le prince de la Nuit savait que le maître n'est pas tellement celui qui *possède* mais celui qui peut *déclencher*, le gardien du feu des seuils et des pivotements, capable de susciter des milliers de gestes. Fabrice excellait à confectionner telle ou telle espèce de « jeune bien dans sa peau » : un prince de la Nuit ne doit-il pas faire fructifier les tranches d'âge, les générations et les catégories sociales en les croisant et en les ensemençant de *looks*, comme le gentleman farmer sélectionne les meilleures pondeuses et les meilleures vaches laitières, et, bien sûr, les étalons aux saillies les plus prometteuses ?

Tout près de la corbeille offerte par Andy, ceux que Fabrice appelait les Quatre Smokings commentaient la soirée : « Quel culot, ce Fabrice ! Tout ce qui fait la nuit en Europe est ici... avec un peu de banlieue. Mais n'a-t-il pas pris un peu de risques ? Ne confond-il pas la politique des banlieues et la haute couture ? »

« Allons, les Quatre Smokings ! Cessez de bougonner ! Et pourquoi la politique des banlieues n'aurait-elle rien à voir avec la haute couture ? », riposta aussitôt la Goulue rouge, postée à quelques mètres. Les Quatre Smokings s'inclinèrent en sou-

riant sobrement. L'intervention était bien ajustée, juste aux frontières de l'insolence... Les Quatre Smokings, qui jusque-là s'étaient laissé coincer sur le canapé des gens d'âge certain, étaient ravis : ils pouvaient enfin adopter le ton modeste et vaincu des célébrités qui, cédant à la foule, acceptent de renoncer à leur incognito.

Ce petit triomphe mondain dépassait même toutes leurs espérances : la consternation avait terrassé le canapé d'en face, celui des Cyber Wolves, quatuor de jeunes cuistres et gibier de toutes les modes que la Goulue rouge n'avait pas daigné visiter... Il devenait urgent que Charles-Éric – le « chef de meute » – improvisât une contre-attaque : « Allez, Charles-Éric ! Vas-y, mon grand loup ! Jette ton cri meurtrier... N'oublie pas que tu es notre chef ! Sois sans pitié pour *l'étatique* qui pollue encore tes artères !... » Charles-Éric savait qu'il devait s'exécuter : après tout, il était bien le chef de meute. Mais il fallut bien vite déchanter : le grand loup ne réussit qu'à émettre une espèce de beuglement bien plus proche de la plainte d'un ruminant que du somptueux cri de victoire d'un prince de la prédation.

La situation tournait maintenant au désastre pour les Wolves. La pression ricanante des Quatre Smokings, exercée à quelques mètres, devenait insoutenable ; il fallait, de toute urgence, trouver un autre canapé moins exposé et surtout soustrait aux patrouilles de la Goulue, désormais humiliantes pour toute la meute.

Pathétiques jeunes snobs tentant de surnager dans ce qu'il aurait déjà fallu appeler le *post-gauchisme* ! Sans le savoir, ils feraient école par centaines de milliers avec leur « faut pas s'leurrer », leur « ça m'interpelle quelqu'part » et surtout leur « à mon avis, personnellement... ». Ils croyaient partager avec Fabrice cette fameuse niche du *snobisme de première main*, cet œil du cyclone infiniment paisible et infiniment fragile où sont censées naître les « idées » qui, ensuite, prennent leur envol pour embras-

ser le monde et retomber bien vite, impitoyablement, singées et défigurées. Comme beaucoup d'autres gogos, les grands dadais de la cyber-meute se prenaient pour les princes des réseaux et des déclics, alors qu'une force centrifuge des millions de fois plus puissante qu'eux les avaient déjà relégués dans les provinces subsidiaires du *snobisme de deuxième main*, dans ces satrapies lointaines où la mode exile cruellement ceux qui croient avoir trouvé la bonne combine pour s'installer tout juste derrière les locomotives, sans savoir qu'ils sont déjà contaminés par ce que les mondains redoutent le plus : *la ringardise*.

Un simple hochement de tête de Fabrice et ce fut l'apothéose : la corbeille dégoulinait de jeunes gladiateurs qui simulaient un raid contre la foule... C'était le délire, tout le monde voulait son barbare ! La Goulue jubilait : c'était elle qui avait eu l'idée du commando sexy. « Regarde, Fabrice... quelle ambiance magnifique ! Ton ami Mike est enfoncé ! » La Goulue était un peu comme le miroir magique de Fabrice. Cette fois encore, le miroir avait tranché : « Ô prince, je ne te connais pas de rival par-delà les montagnes, par-delà les océans. Même New York l'orgueilleuse doit s'incliner. »

Pourtant, Fabrice restait inquiet. Quelque chose lui échappait et semblait basculer du mauvais côté. Était-il lui-même, comme les Cyber-Wolves, déjà trahi par l'œil du cyclone ? Mieux que quiconque, il était passé maître dans la diplomatie des caprices et dans l'art du cocktail. Il devinait combien celui de l'Argent, du Talent et du Journal était instable, aussi subtil que ce fameux point critique triple des physiciens où cohabitent les états gazeux, liquide et solide. Le pacte de ces trois puissances, même envoûtées par l'anneau magique de la Nuit, n'était qu'un marché de dupes, une paix d'Amiens où tout le monde sait qu'un vainqueur devrait, tôt ou tard, être désigné.

L'heure allait bientôt sonner de remettre les pendules à l'heure ! Il faudrait moins de trois ans pour dissiper le charme et assurer le triomphe des années 80, écœurantes d'ennui, de

cupidité et de bêtise, années des « révolutions conservatrices » néolibérales, années cyniques de Reagan ou de Thatcher... et de l'hypocrite *trivialité* de l'ère Mitterrand, années de la contre-attaque planétaire des imbéciles ulcérés par l'arc-en-ciel de générosité et de liberté entrouvert pendant quinze ans. L'heure serait désormais celle de la Main invisible du marché, qui ne prend pas de gants pour affamer et broyer sans bruit, invincible parce que faisant pression partout et nulle part, mais qui pourtant, comme Dieu a besoin des hommes, avait besoin d'une voix. Elle était toute désignée. La Contre-Réforme néolibérale, mercenaire zélé, allait offrir les services classiques de l'option réactionnaire, ceux d'une alchimie sociale capable de transformer en force politique ce qui finit toujours par exsuder des classes moyennes : crainte, envie et conformisme.

Ce sera précisément tout le travail de sape – somme toute assez obscène – de l'ère Mitterrand : émasculer une tradition de gauche combative pour installer les niaiseries des démocrates modernistes, en prenant soin de « se démarquer » des gesticulations trop criardes de l'administration Reagan. Il s'agissait de promouvoir une capitulation élégante – *à la française* – devant l'ultimatum de la Main invisible, en le présentant comme un rendez-vous incontournable avec la modernité, et même comme l'utopie libertaire ayant enfin atteint l'âge adulte. Les années de ce triomphe de l'ère Mitterrand allaient aussi être celles d'une déroute spectaculaire de l'intelligentsia française, pourtant gorgée de talent et de générosité, qui avait su trouver les leviers d'Archimède capables de faire vaciller les énormes barges de préjugés et d'imbécillités séculaires maintenant captifs les femmes, les homosexuels, les détenus, et bien d'autres encore. Toutes ces agitations et toutes ces luttes, souvent conduites avec acharnement jusqu'à la victoire, avaient fini par irriter les Metternich contemporains – les conseillers de la Trilatérale, [1] –, ulcérés par ces poignées d'agités qui peuvent contaminer des milliers de jeunes gens raisonnables. Les pays

latins et leur tradition révolutionnaire – en particulier la France – étaient montrés du doigt comme de plus en plus « ingouvernables » avec leurs militants très actifs, leurs intelligentsias subversives, leurs puissants syndicats qui seraient autant de viscosités nuisibles à la fluidité du futur Grand Marché mondial.

Mais, en France, l'intervention de la Trilatérale était superflue : l'infatuation et l'esprit de chapelle allaient, comme d'habitude, venir à bout de l'intelligentsia française, qui était un peu le navire amiral de la subversion européenne. Les années 60 avaient été celles du naufrage du « matérialisme dialectique » qui, peu à peu, avait perdu toutes ses griffes ; il avait fallu céder le terrain au « nietzschéisme », qui, à son tour, commençait à s'effriter. Hegel, Marx, Nietzsche n'avaient bien sûr rien à voir avec tout cela, mais toute grande pensée, si affûtée soit-elle, périt toujours entre les mains de vestales trop zélées. Les vestales ne manquaient pas : nietzschéisme vagabond qui errait de Zarathoustra à la CFDT, nietzschéisme mondain pour les plus éveillés – aussi indispensable aux dîners parisiens que l'entremets de la maîtresse de maison – et enfin *post-nietzschéisme postmoderne* pour les plus demeurés ou les plus provinciaux, lassés des « grands récits » et des « luttes ringardes » qu'ils n'avaient jamais eu le courage de mener. Le style Cyber Wolf, apolitique et blasé, commençait à pulluler : comment résister à la délicieuse frivolité de ceux qui se faisaient fort de « chier sur le négatif », qui croyaient avoir enfin trouvé le secret de la jubilation permanente et prétendaient cultiver des orchidées dans le désert sans trop se préoccuper de l'épineux problème de l'arrosage ? Merveilleux *Jardiniers du créatif* qui voulaient s'envoler avant d'avoir appris à marcher et qui avaient oublié que la liberté, si elle ne réduit pas au caprice et au rêve, est aussi la maîtrise concrète – et souvent douloureuse – des *conditions* de la liberté.

La Contre-Réforme néolibérale allait prendre sa revanche sans faire de cadeaux aux Jardiniers du créatif. Chaque idée, fût-elle la plus généreuse, être impitoyablement retournée comme

un gant, ruminée pour resurgir sous la forme d'une réplique cauchemardesque, un peu comme la Méchante Fée de la fable fait vomir crapauds et vipères à ses victimes dès qu'elles ouvrent la bouche. Laissons donc parler la Contre-Réforme et admirons l'espèce de magie proprement démoniaque avec laquelle elle se faisait fort d'exaucer tous les vœux des Jardiniers du créatif :

« Vous voulez *affirmer la Différence* et même, si j'ai bien compris, affirmer un *droit à la Différence*. Merci pour le cadeau ! Nous n'en demandons pas tant. Vous nous avez aidés à polir notre lanterne. Nous ne dirons plus que telle race est supérieure à telle autre – le racisme de papa, c'est bien fini –, nous dirons simplement qu'elles sont *différentes*. La modernité n'est-elle pas le respect de la Différence ?

— Vous souhaitez le moins d'État possible ? Si vous saviez à quel point nous sommes d'accord ! Il est temps de dégraisser l'État-providence : il ne faut pas être trop corpulent pour être un veilleur de nuit efficace. Allons-nous encore longtemps nous épuiser à maintenir sous perfusion la Santé et l'Éducation nationale ?

— Vous avez dit nomadisme et mobilité... Ici encore, notre audace va vous surprendre : nos entreprises vont "nomadiser" plus vite – pardonnez le néologisme – que vos routards les plus allumés. Il y aura évidemment, à New York, à Paris ou à Londres, un peu plus de monde sur les trottoirs. Mais, après tout, n'est-ce pas déjà le cas à New Delhi, à Caracas ou à São Paulo ? Pourquoi les pays riches seraient-ils privilégiés ?

— Vous voulez réserver quelques strapontins à la créativité, au "chacun son truc", pour parler un peu vulgairement. Qu'à cela ne tienne ! *Vos ordres sont des désirs* ! Nous allons vous donner du "chacun son truc" à pleine louche, mais bien sûr épicé de nos ingrédients préférés : l'envie, le narcissisme, l'esprit possessif – dont vous savez bien qu'ils sont la matière première de nos démocraties-marchés.

— Vous êtes lassés des oppositions et des frontalités

dialectiques. Vous voulez inventer une espèce de diplomatie du continu... Faites encore un peu d'effort pour vous rapprocher de nous et vous verrez que le marché aime la fluidité – comme vous – et qu'il déteste toutes ces revendications ringardes, toutes ces manifestations de la nostalgie et du ressentiment, toutes ces crispations de privilèges et toutes ces « viscosités » secrétées par des syndicats dinosauresques incapables de s'intégrer à la généreuse mobilité sociale des démocraties-marchés.

— Vous souhaitez une Université plus expérimentale et plus *festive*? Allez-y! N'hésitez pas! Faites toutes les "expériences" que vous voulez, si elles ne coûtent pas grand-chose. Mais attention! Il faut suivre la règle du "chacun son truc". Vous verrez à quel point nous sommes aussi capables de *créativité*.

— Vous voulez capter les puissances créatrices du chaos – ce qui est bien normal pour les *Jardiniers du créatif* – et remplacer les grands choix politiques par une *cyber-politique* qui laisserait émerger des solutions gracieusement délivrées par auto-organisation à partir du désordre, comme le beurre finit par flotter gentiment sur le babeurre? Allons, encore quelques centimètres et nos doigts se toucheront... débarrassez-vous complètement du politique et de son *volontarisme*. Il suffit d'être patient : le chaos des opinions et des microdécisions finit toujours par accoucher de quelque chose de raisonnable. »

Les *Jardiniers du créatif* avaient voulu jouer à fond Nietzsche contre Hegel et souvent contre Marx. Ils s'étaient trompés de cible ; ce n'était ni la chouette de Hegel, ni la taupe de Marx, ni le chameau de Nietzsche qui nous surprendrait au détour du chemin : c'était Malthus, le colporteur des conservatismes les plus infâmes, toujours souriant et affable, qui guettait le gogo pour marchander avec lui toute la pacotille *libertarienne* du nomadisme et du chaotisant.

[1]. Rappelons que la Commission trilatérale avait été fondée en 1973 à l'initiative privée de personnalités européennes, japonaises et américaines pour trouver une « solution » aux « problèmes » auxquels étaient confrontées les démocraties occidentales de l'époque. Certains des travaux de la Commission ont été publiés en 1975 dans un rapport sur la « gouvernabilité » des démocraties intitulé « The Crisis of Democracy », qui ne cachait pas son pessimisme vis-à-vis de l'avenir des « grandes démocraties ». Un des rédacteurs, le sociologue français Michel Crozier, n'hésitait pas à évoquer le « caractère ingouvernable » des démocraties européennes, le « romantisme » et l'« irresponsabilité civique » de certains intellectuels et en particulier la prolifération postindustrielle des « prétendus intellectuels » et des « para-intellectuels ».

DU CHAOS COMME IMPOSTURE
 ET DE L'AUTORÉGULATION
 COMME NÉOCONSERVATISME FESTIF

La superstition réclame toujours un Diable, qui exsude la méchanceté et dispense d'affronter le feu du négatif, et un Prince charmant, qui éveille les vertus par un simple baiser. Pour le premier, notre époque a trouvé un figurant, le Mal radical – l'« absolu du nuisible » –, et, pour le second, le Chaos, son double un peu inquiétant au premier abord, mais somme toute bien commode car affublé de « créativité » et possédant la vertu de fabriquer magiquement de la singularité comme certaines plantes la vertu dormitive. Le Chaos aimerait se donner comme le Prince charmant qui éveille les *virtualités*. N'est-il pas tout simplement qu'un sinistre pugilat de possibles, une copulation abjecte de la règle et du hasard ? Rappelons-nous Milton :

« Le Chaos siège en arbitre.

Et son jugement ne fait qu'envenimer
 la querelle qui assure son règne.

Au-dessous de lui, la Chance est juge suprême... »

Depuis plus de quinze ans, le Chaos tient le haut du pavé. Pourquoi est-il si fascinant ? Désormais, mathématiques et

sciences physiques n'hésitent plus à s'aventurer dans cet espace que se disputent le confus, l'obscur, le désordre, mais aussi le singulier d'où émergent de nouveaux modes de contempler et d'agir. Cela ne peut laisser la philosophie indifférente, pour le meilleur et pour le pire. Il est toujours tentant de renoncer à saisir le Chaos comme un épanouissement de virtualités et de l'accepter comme une nouvelle donnée « naturelle », comme une compétition de possibles, certes quelquefois un peu hirsutes mais déjà domestiqués et tout juste assez insolents pour donner des frissons à l'« honnête homme » du XX^e siècle, à l'« humaniste honnête », lequel raffole de ces histoires d'hippopotames qui en bâillant déclenchent une tempête au nord de la Baltique.

La philosophie semble enfin être soulagée d'un problème qui lui tenait à cœur – celui de la richesse de l'obscur –, que s'efforçaient de résoudre les cosmogonies sans Création, toujours inaugurées par un Chaos d'eaux dormantes primordiales, mélange équivoque de Ciel et de Terre en état de *putréfaction ontologique*... et qui resterait captif de cet état si un autre Dieu ne se décidait à les séparer [1].

Ces cosmogonies donnent une des clefs pour saisir la fascination trouble qui émane du Chaos; celui-ci installe la pensée dans un espace que l'on souhaite fécond mais qui est déjà rongé par l'opposition virulente de deux principes; le Chaos est *l'équilibre indéci de deux forces*, équilibre incapable d'assumer l'ambiguïté lovée et exaltée dans un couple [2]. Il se donne comme une totalité précaire où s'affrontent *déjà* les possibles qu'il est censé dispenser.

C'est tout son paradoxe: être d'emblée déchiré par des rivaux auxquels il doit donner naissance, se résigner à n'être qu'une neutralisation en abandonnant la belle ambition de déployer un spectre de virtualités, et apparaître comme une dialectique bâclée, limitée au pressentiment trouble d'une *multiplicité hantée par une Unité originnaire, elle-même toujours déjà*

contaminée par le Divers. C'est pourquoi la fascination exercée par les théories scientifiques modernes du chaos n'est pas exempte d'équivoque: elle conjugue deux séductions, celle du confort de l'opérativité et celle de l'émerveillement face à tout ce qui est sur le point d'apparaître.

Ainsi semble dissipée toute la perplexité qui accompagne inexorablement le « chaotisant » et que Bergson a très bien décrite, dans son *Évolution créatrice*, comme résultant du balancement de l'esprit qui fait la navette entre un ordre simplement mécanique et un ordre expressément voulu. C'est précisément cette distinction nette entre ces deux ordres qui permet d'éliminer l'équivoque dont vit le désordre. Bergson montre d'abord qu'une théorie de la connaissance, si elle veut être conséquente, devra commencer par détruire l'espèce de superstition qui conduit à s'imaginer qu'il pourrait ne pas y avoir d'ordre du tout. Il donne un exemple, crucial et fonctionnant comme *une véritable expérience de pensée*, celle d'une émergence progressive du chaotisant:

« Nous commençons par penser l'univers physique tel que nous le connaissons, avec des effets et des causes bien proportionnés les uns aux autres; puis, par une série de décrets arbitraires, nous augmentons, nous diminuons, supprimons, de manière à obtenir ce que nous appelons le désordre [3]. »

L'effet saisissant de l'exemple est dû, bien sûr, au fait que le Vouloir semble surgir du confort de l'ordre des causalités habituelles pour hanter toutes les choses; un tel spectacle inquiète bien plus que la pure livraison d'une figure du chaotique: ce qui semblait placidement domestiqué par les lois de la physique succombe à l'affrontement de l'ordre du Vouloir et de l'ordre du Mécanique, et plus exactement à la victoire du caprice sur ce dernier et sa subversion par une multitude de volontés élémentaires, autant que nous imaginons d'apparitions et de disparitions de phénomènes. Selon Bergson, seule une Volonté supérieure pourrait mettre de l'ordre dans cette colonie de

volontés pulvérisées. Certes, « notre volonté est là », mais elle « s'objective elle-même tour à tour dans chacune de ces volontés capricieuses ».

La dislocation de l'ordre du Mécanique appelle le fantôme d'une volonté hésitant entre rester la gardienne de l'unité et se disperser dans une constellation de volitions élémentaires, et faisant planer sur celles-ci une « intention simple ». C'est d'ailleurs ce qui rend si remarquable l'analyse de Bergson : nous faire vivre son exemple comme une expérience de pensée qui bascule dans un *vertige de la pensée* devant l'inquiétante rébellion de la volonté aussitôt que cèdent les entraves des habitudes et des proportions ordinaires, rébellion qui ruine l'ordre du Mécanique dans les choses tout en laissant planer une « intention » au-dessus d'elles.

Cette expérience nous renvoie d'ailleurs à l'art des grands maîtres de la nature morte, à leur capacité à insinuer qu'il y a une menace terrible dans une coupe renversée, dans une dégringolade de pommes ou de grappes de raisins, ou dans un panier dégoulinant de gibier, que la trêve des Pénates a fait long feu, que les plis soignés de la nappe au coin de la table vont basculer en cataracte et rejoindre les lourds affaissements des bas de tableau, que quelque conjuration se trame entre les victuailles, les bougeoirs et les assiettes pour se laisser engoutir dans une impitoyable guerre des choses...

Ici est bien portée à son comble la perplexité décrite par Bergson devant le conflit de ces deux ordres à la fois présents et absents, devant une indétermination nullement saisie comme créatrice, devant une pluralité qui prolifère sans maîtrise, et qui culmine lorsque l'ordre du Vouloir prend sa revanche sur l'ordre du mécanique en voie de dissolution. C'est le cas lorsque est tentée une *déformation non cohérente* – non disciplinée par une contemplation ferme – des lois de la physique : les nécessités mécaniques, les routines laissent place au chaos des volontés éparpillées, capricieuses. Nous sommes ici aux antipodes de la

sérénité des expériences de pensée par lesquelles le géomètre ou le physicien se soustrait à l'ordre des causes – *sans pour cela se réfugier dans un ciel d'intelligibles*.

Échapper aux caprices de l'ordre des choses implique la résolution la plus extrême, et c'est pourquoi ces expériences mettent en scène des situations et libèrent les gestes les plus incongrus qui soient. Cette *incongruité radicale*, obtenue au prix d'une des disciplines de pensée les plus rigoureuses, est à mille lieues des séductions du « chaotisant », censé dispenser – comme une lampe d'Aladin – les formes les plus variées à partir de *particularités* éparpillées. Quelle aubaine pour le penseur un peu pressé : l'ordre surgit du Hasard et se laisse enfin cueillir aux moindres frais !

Le Grand Chaudron baroque du chaotisant réussirait donc à incarner le mythe de l'auto-émergence, celui d'une *opération innocente*, oubliant que toute opération suppose – implicitement ou explicitement – la mise au point d'un dispositif d'équivalence, parfois très brutal, et une distinction – souvent encore plus féroce – *entre des « opérateurs » et des « opérés »* qui ne se laissent pas discerner aussi placidement que le beurre du babeurre. Il aura donc fallu que quelque chose soit tranché, qu'il y ait eu *affrontement* – et peut-être combat – et qu'une symétrie ait été irréversiblement brisée.

Individus remarquables et structures ordonnées semblent gracieusement dispensés par une bouillie aléatoire d'unités particulières ou de possibles déjà donnés : voilà de quoi séduire les savants soucieux, au soir de leur vie, de faire partager au monde leurs « angoisses éthiques » et leur « regard sur la connaissance », et surtout, bien sûr, de quoi exciter les appétits des économistes et des politologues toujours à l'affût d'un parapluie de rigueur scientifique.

Rassurons le lecteur ! C'est toujours *la même imposture* qui alimente le Grand Chaudron : ignorer ou feindre d'ignorer que la panoplie d'illustrations [4] empruntées à la science – censée

donner un peu de vertèbres à la pensée chaotisante – vise à *masquer une dissymétrie cruciale* dans les données d'un problème – de mathématiques, de physique ou de chimie – pour mettre en scène le Miracle de l'auto-émergence, l'élection d'une structure remarquable à partir d'ingrédients censés être parfaitement symétriques ou parfaitement contingents. Pour l'« humaniste honnête », toujours un peu gogo devant la science, l'effet est garanti : comment ne pas être bouleversé devant cette énigme : l'accouchement du Singulier à partir du Rien ?

« Sommes-nous si en retard ? La Nature ne serait-elle pas plus libertaire que nous ? Ne nous donne-t-elle pas là une belle leçon de démocratie ? », s'interrogent gravement les Tartuffes saltimbanques de l'auto-organisation. Plus fraîchement cyniques et moins cuistres, leurs homologues victoriens se délectaient déjà de la fameuse comptine de l'île des Chèvres et des Chiens [5]. Abandonnés sur une île déserte, quelques exemplaires des deux espèces se reproduisent, conduisant en quelques années à une certaine stabilité de la population prédatrice et de la population herbivore. Quoi de plus édifiant que cet équilibre qui émerge du Chaos des crocs et des estomacs ? La réponse s'impose : il faut que la société des hommes bannisse tout « volontarisme » et tout « interventionnisme » pour ne pas troubler l'auto-organisation du Chaos des appétits économiques qui saura trier ceux qui mangent de ceux qui seront mangés.

Comment ne pas s'incliner devant cet *Élu de l'invisible* ? Comment refuser de voir que la chimie et la biologie modernes, pétries de cybernétique, nous donnent enfin la clef d'une *gestion scientifique et indolore* de la souveraineté politique ? Le socio-économiste von Hayek [6] remarque que le pouvoir émanant d'un particulier expressément repérable – d'un « tyran » –, devient très vite haïssable, et certainement beaucoup plus insupportable que les pressions exercées par une entité anonyme et non localisée – une opinion publique ou un marché –, entité que l'on serait tenté de qualifier de *ventriloque*. C'est pourquoi

le Chaos des opinions, des offres et des demandes économiques particulières force le respect – comme toutes les entités ventriloques aux voix sans visage qui parlent avec leurs viscères.

La mystification socio-politique du Chaos cumule deux avantages : elle est une pensée bien plus *avantageuse* que dangereuse, et légitime une espèce d'autodomination drapée de tous les prestiges « libertaires » et baroques de théories scientifiques, dont certaines prétendraient même avoir vaincu le « vieux déterminisme ». Nous pouvons apprécier toute la force de la séduction crétinisante du « chaotisant » et de l'« auto-organisationnel », force massive comme celle des miracles et propre à exciter les convoitises des économistes, des esthètes postmodernes, bref de tous les « chercheurs » socio-politologues, et de tout ce qui se nourrit du déclin de la pensée du politique comme tel.

Comme toutes les métaphores non créatrices – qu'il est bien tentant d'appeler les *métaphores de deuxième lit* –, le Chaos, le Fractal, la Catastrophe se contentent d'« illustrer » et de « donner vie à » un modèle importé, *clefs en main*, de théories mathématiques et faisant donc l'économie, sans *expérience de pensée propre* légitimant le choix des variables, des paramètres qui articulent les mathématiques pures aux causalités réelles.

[1]. C'est le cas pour Atum, dieu égyptien qui sépare Nur en ses deux éléments, et pour Marduk, dieu de Babylone, qui distingue Ciel et Terre.

[2]. G. Châtelet, *Les Enjeux du mobile*, chap. 3 (Le Seuil, 1993).

[3]. H. Bergson, *l'Évolution créatrice* (PUF, 1966), pp. 224 à 239. Bergson insiste beaucoup sur la distinction entre « ordre voulu » et « ordre automatique ».

[4]. Cette panoplie est assez indigente : il s'agit toujours de présenter certains phénomènes – *toujours interprétables par le déterminisme classique* – illustrant le gadget épistémologique de « l'ordre émergent du Chaos ». Les exemples standard sont celui des cristaux, « structure ordonnée » qui « surgit » d'une structure désordonnée, et celui d'un fluide coincé entre deux plateaux horizontaux *maintenus à des températures différentes* et susceptible de faire

apparaître des tourbillons. Il y a donc une *dissymétrie donnée* et cela met en déroute les thèses des « jardiniers du chaotisant » qui y voient une « réfutation » du principe d'entropie croissante de Boltzmann.

[5]. « *Dissertation on the poor laws* », de W. Townsend (1786), cité par Karl Polanyi, *la Grande Transformation*, p. 157 (Gallimard, 1983).

[6]. Friedrich A. von Hayek, *la Route de la servitude* (PUF, 1993).

3.

LES ROBINSONS-PARTICULES DE HOBBS : ARITHMÉTIQUE POLITIQUE ET EMPIRISME MERCANTILE

Si l'imposture du Chaos se révèle aussi coriace, c'est parce qu'elle semble avoir donné consistance au mythe d'un pouvoir invisible, d'un *opérateur à la fois ingénieur et arbitre*, plein de sollicitude pour chaque atome de volonté, et qui ne demande qu'à « laisser surgir » et à « laisser être ». Nous allons voir que ce jeu innocent s'inscrit pourtant dans la ligne d'une expérience de pensée bien plus cruelle, celle de la fiction de *l'état de nature* de Hobbes, qui fonde et introduit la « Philosophie civile », « Science des conséquences des accidents des corps politiques ».

Cette Philosophie civile apparaît dans *Le Léviathan* comme le second volet qui complète le tableau général de la Science, et fait contrepoids à la Philosophie naturelle (ou « Science des conséquences des accidents des Corps naturels ») [1].

Il n'est donc pas surprenant que la fiction de Hobbes nous transporte dans le monde des « Corps politiques » et qu'elle soit dans ce monde un peu comme le calque de la fameuse expérience de pensée de Galilée qui se propulse dans un espace infini, épuré de toutes les forces, de toutes les fictions, pour *mettre en scène la particule libre*, pure impulsion soustraite à la

causalité. Pour articuler la Mathématique – Science des figures et des nombres – et la Mécanique, Galilée a bien vu qu'il devait s'imposer une espèce d'ascèse qui incarne la Géométrie et l'Algèbre de manière minimale en dépouillant les corps de toutes leurs qualités.

C'est dans une optique tout à fait voisine qu'il convient d'apprécier la fiction de l'état naturel forgée par Hobbes : saisir le degré zéro du politique en se risquant à concevoir la dislocation complète de ce que nous appellerions maintenant le « donné socio-historique » et énoncer un *principe d'inertie* régissant les comportements des volontés libres et solitaires [2].

Comment donner une cohésion, dans l'espace et dans le temps, à cette multitude de Robinsons-particules, tenaillés par une *faim au futur* [3], par des *appétits anticipant sur d'autres appétits*, et donc plus féroces et plus vicieux que les bêtes ? Nous connaissons la réponse de Hobbes : seul un Souverain permet de maîtriser ce Chaos de volontés hostiles s'efforçant de vivre par et pour elles-mêmes, mais vouées en fait à la misère absolue de la contingence mécanique ; nos Robinsons ne sont que des billes pouvant à tout instant être brisées par d'autres billes plus rusées ou plus massives. C'est d'ailleurs cette extrême cruauté du mécanique associé au contingent qui nourrit la fiction de Hobbes et permet de fonder une *Arithmétique politique* [4], dépassant donc de très loin ce que la tradition affirme être le projet central du *Léviathan* : la légitimation de la monarchie absolue.

Comme les particules libres de Galilée, les Robinsons de Hobbes doivent d'abord être conçus comme des unités destinées à être additionnées, chacune d'elles pouvant être équilibrée par un agrégat convenable de certaines autres. Hobbes souligne bien que les différences de force physique ou de talent sont négligeables : plusieurs hommes peuvent s'allier contre un seul. Vus du point de vue de la souveraineté absolue, ces Robinsons, si féroces soient-ils, ne sont que des grains de sable, des unités

de convoitise, des boules de billard pathétiques se faisant la guerre, que chaque effort pour se différencier enlève encore plus dans une *grande équivalence*.

Si le Souverain peut prétendre s'identifier à un centre de coercition absolue, c'est parce qu'il fonctionne d'abord comme *horizon-opérateur* qui « met en perspective », qui fabrique d'emblée de l'homogène pour discerner *ensuite* et distribuer les distinctions. Ce qui est crucial ici, c'est la capacité du Souverain à *tirer parti d'un état de contingence mécanique pour le transformer en champ d'équivalence*. Ces équivalences et les opérations qu'elles permettent deviennent « naturelles » si on réussit, comme Hobbes, à exhiber et *présenter comme évidentes des unités de mesure pour les Corps politiques*, des capsules minimales de libertés empiriques capables de stocker les deux espèces de « facultés naturelles » – celles du Corps et celles de l'Esprit [5] – dont disposent les Robinsons.

Ce champ d'équivalence permet bien sûr de comparer, de grouper et de disperser à loisir les Corps politiques, opérations indispensables à la constitution non seulement de forces militaires, mais aussi et surtout de normes de substitution pour les appétits et les talents et donc l'établissement de contrats d'échange. Ainsi le Robinson-particule qui, pour le Souverain, chef des armées, est surtout une unité minimale de force militaire, de *chair à canon*, peut aussi se transformer en *chair à contrat*. L'expérience de pensée de Hobbes ne se contente pas de légitimer la soumission à un centre incarné dans le corps visible du Souverain, elle permet de concevoir la multitude des Robinsons comme une masse possédant *tous les caractères de fluidité, de prédictibilité, d'« opérativité » impersonnelle d'un marché* [6]. Comme champ de rationalité socio-économique, le marché implique la mise en évidence d'une équivalence des Robinsons, d'une « égalité » appréciée du point de vue de la détresse et de la férocité. Cette mise en évidence est cruciale : tant qu'elle n'est pas établie, la férocité et la détresse demeurent

« irrationnelles » – non parce qu’elles excèdent de loin celles des bêtes – mais parce qu’elles ne sont pas socialement « opérationnelles » et ne peuvent donc prétendre au « naturel » du confort et de l’habitude. Elles ne sont donc pas aptes à être domestiquées comme matériau affectif d’une Physique Sociale qui viserait à *les calculer, les stocker et les échanger*, en prétendant surplomber tous les litiges pour légitimer des conventions dépassant le pathos des plaideurs. Cette prétention à incarner en quelque sorte la ruse de l’Histoire est d’ailleurs l’un des fondements les plus coriaces de ce qu’il faut bien appeler l’*Ordre cyber-mercantile contemporain* [6].

Pour s’imposer, l’Ordre a besoin de plusieurs compagnes ou compagnons dont nous ferons la connaissance au cours des pages qui suivent : *l’empiriste mercantile, le populiste classique, le (la) populiste urbain(e)*, dont nous croquerons deux prototypes, Bécassine Turbo-Diesel et Gédéon Cyber-Plus, gorgés de toute la légèreté vorace de la « société tertiaire de services ». L’empiriste mercantile est le plus « philosophe » de cette sinistre équipe ; il aime séduire et se présenter comme un sympathique démarcheur ambulancier, complice de l’Homme ordinaire, un Monsieur tout-le-monde, « qui aime la vie ».

Pour l’empiriste mercantile, rien ne doit être négligé pour détourner l’Homme ordinaire des vaines spéculations et des « sophistiqueries » des philosophes toujours entêtés à refuser de voir ce qui saute aux yeux de tout le monde : « Tout ce dont je vous parle, vous pouvez le rencontrer au coin de la rue. N’est-il pas naturel que, livrés à eux-mêmes, les hommes soient des Robinsons féroces ? »

Notre démarcheur réussit même un exploit : celui de ne pas ennuyer l’Homme ordinaire en l’initiant aux austères catéchismes de l’« individualisme méthodologique » et du « choix rationnel » [7] qu’il adore illustrer par de savoureuses histoires de cafétérias de campus [8] ou, mieux encore, par des robinsonnades épicées des querelles de ménage de Robinson et Vendredi,

censées préluder à ce qui est supposé être leur « accord rationnel ».

« Pour des gens rationnels comme vous et moi, n’est-il pas *naturel* que, au lieu de se livrer au pillage réciproque, Robinson et Vendredi s’entendent pour utiliser au mieux leurs talents et maximiser le bonheur de leur couple ? N’est-il pas naturel que Robinson garde le fusil pour chasser et que Vendredi, plus agile, continue à grimper au cocotier ? » L’empiriste mercantile ne cesse de jurer sur la tête de la démocratie, comme Tartuffe jurait sur celle de tous les saints et aime même se faire reconnaître comme le *compagnon postmoderne* des Niveleurs de la révolution anglaise qui pensaient que « l’homme le plus pauvre de l’Angleterre a une vie à vivre, tout comme le plus puissant [9] ».

L’empiriste mercantile, comme les Niveleurs, soutient bien le droit de chaque homme ordinaire à « vivre sa vie », à égalité avec celui des puissants. Mais cette égalité, n’est nullement, comme chez les Niveleurs, la condition d’épanouissement des individus singuliers dont l’empiriste mercantile n’a que faire et que de toute manière il ne rencontre pas au coin de la rue. C’est *l’égalité dans la détresse* des atomes d’offre et de demande – si cruciale pour la stabilité de l’ordre cyber-mercantile – qui intéresse l’empiriste mercantile, « égalité » dont il se réclame et qu’il agite comme un étendard généreux pour faire oublier que toute une physique sociale a été requise pour disloquer l’Homme ordinaire et installer la cinématique des Corps politiques de Hobbes.

[1]. T. Hobbes, *Le Léviathan* (Sirey, 1971), p. 81

[2]. « La cruauté et le risque continuel d’une mort violente : la vie de l’homme est alors solitaire, besogneuse, pénible, *quasi animale*, et brève », *Le Léviathan*, op. cit., p. 125.

[3]. Léo Strauss, *La Philosophie politique de Hobbes*, p. 27 (Belin 1991), et *Le Léviathan*, op. cit., chap. XI.

[4]. Sur ces questions :

— J.-C. Perrot, *Histoire intellectuelle de l’économie politique*, pp. 334-354 (EHESS, 1992) ;

— A. Desrosières, *La Politique des grands nombres*, chap. 1 (La Découverte, 1993);

— *Pour une histoire de la statistique* (Economica-INSEE, 1987), articles de Hecht et Bédarida;

— B. Ingrao et G. Israël, *The Invisible Hand* (MIT Press, 1990).

[5]. Hobbes, *La Nature humaine*, p. 3 (Vrin, 1991).

[6]. Cf. C. B. MacPherson, *la Théorie politique de l'individualisme possessif*, (Gallimard, 1971).

[7]. Pour toutes ces questions, voir le glossaire et le brillant exposé de J.-P. Dupuy, *Introduction aux sciences sociales*, (Ellipses, Cours de l'École polytechnique, 1992).

— J. M. Buchanan, G. Tullock, *The Calculus of Consent* (Michigan University Press, 1971);

— K. J. Arrow, *Social Choice and Individual Values* (Yale University Press, 1963);

— J. M. Buchanan, *Les Limites de la liberté*, (Litec, 1975).

[8]. L'empiriste mercantile adore les comptines pour étudiants qui charment par leur côté « tranche de vécu »... en faisant disparaître tous les problèmes à la trappe. Quoi de plus ravissant que l'histoire de la rencontre du professeur d'Université et du vendeur de pastèques pour illustrer la notion de contrat ? (Buchanan, *Les Limites de la liberté*, op. cit. chap. 2) : « Pendant l'été, à la sortie de Blacksburg, on trouve le long de la route un étal de fruits et légumes frais. J'y achète des pastèques en une quantité que je choisis, et à des prix qui, par convention, sont fixés par le vendeur. Il y a rarement marchandage et la transaction ne dure que quelques minutes. Ce genre d'échange économique nous est tellement familier, tellement quotidien que nous en ignorons en général les fondements institutionnels. Je ne connais pas personnellement le vendeur, et je ne m'intéresse pas particulièrement à son bien-être. Il a la même attitude envers moi. Je ne sais pas, et je n'ai pas besoin de savoir, s'il est indigent, très riche ou si son niveau de vie se situe quelque part entre ces deux extrêmes. Son ignorance de ma situation économique est identique. Pourtant nous sommes capables de réaliser ensemble et sans hésitation un échange que nous jugeons tous deux "juste". Je n'essaie pas de m'emparer des pastèques sans son consentement et sans les payer. Et le vendeur ne s'empare pas de l'argent contenu dans mon porte-monnaie.

» L'échange se fait efficacement parce que nous sommes tous deux d'accord sur nos droits de propriété respectifs. Nous reconnaissons tous deux que ces pastèques bien empilées sur le bas-côté de la route "appartiennent" au vendeur ou à son patron. Nous nous entendons aussi sur mon droit de

disposer librement de l'argent qui est dans mes poches ou sur mon compte en banque. De plus, nous sommes tous deux conscients que tout geste unilatéral qui violerait les droits exclusifs ainsi attribués serait puni par l'État. Autrement dit, nous sommes d'accord sur la "loi" qui gouverne l'échange auquel nous procédons.

» La signification de ces exemples est fort claire. Un accord mutuel sur des droits bien définis facilite les échanges économiques entre les gens. La présence pour cela des deux éléments concernés est nécessaire : les droits individuels doivent être bien définis et non arbitraires ; ils doivent aussi être connus et acceptés par les protagonistes. Si l'existence de droits bien définis et non arbitraires est acquise mais que, pour savoir ce qu'ils sont, on doit investir énormément dans la recherche d'informations, de nombreux échanges mutuellement avantageux peuvent fort bien ne jamais se réaliser. Que par contre les deux éléments soient présents, qu'on s'accorde sur la définition et les limites des droits de chacun, et *l'échange économique devient presque l'archétype de l'anarchie ordonnée*. Les individus peuvent traiter les uns avec les autres de façon purement volontaire, *sans coercition ni menace*. Ils peuvent proposer et conclure des échanges sans rien savoir sur les opinions politiques, les préférences sexuelles ou la situation économique de leurs partenaires. Ceux qui procèdent à la transaction peuvent fort bien être inégaux sous l'une ou l'autre des incidences sans que cela ne les empêche, *dans la transaction même, de se considérer mutuellement comme des égaux*. En ce sens – classique – *l'échange économique est impersonnel, et en ce sens aussi, il constitue le type idéal d'interaction qui caractérise l'anarchie ordonnée*. Chaque personne dans la relation est considérée strictement comme elle se présente, et donc *sans doute comme elle choisit de se présenter*. Peut-être le marchand de fruit bat-il son cheval, tue-t-il des chiens ou mange-t-il des rats. *Aucun de ces traits n'a à affecter mes relations strictement économiques avec lui.* » Nous laissons le lecteur apprécier la « clarté » de l'argument. N'est-il pas « naturel » que, « sans coercition ni menace », la ménagère du Mali se présente sur le « supermarché mondial » en compagnie du dentiste de Zurich ? [9]. « The Putney Debates », p. 286, dans *Divine Rights and Democracy* (Penguin Books, 1986). Rappelons que les Niveleurs constituaient la fraction la plus radicale des combattants de la Révolution Anglaise de 1648. Ils préconisaient l'instauration d'une République absolument égalitaire « La Société chrétienne » et furent éliminés par Cromwell qui les considérait comme dangereux.

DE L'HOMME MOYEN COMME
DÉCHÉANCE STATISTIQUE DE L'HOMME ORDINAIRE

*« Non seulement les chiffres nous gouvernent,
mais encore ils montrent comment le monde est
gouverné. »* Goethe

*« Il existe dans l'homme moral abandonné
à lui-même un point autour duquel toutes
les passions, toutes les forces qui le dominent
se font équilibre. Ce point est analogue à
celui qu'on désigne dans les corps sous le nom
de "centre de gravité" : je le nomme centre
moral. »* De l'homme, L.-A. Quételet

Une telle physique sociale est esquissée par le sociologue et astronome belge Lambert-Adolphe Quételet dans sa théorie de l'« homme moyen [1] » qui réussit à hisser les grandes collections de Robinsons-particules à la dignité d'objet d'une mathématique appliquée, la « statistique morale ».

Nous venons de voir avec quel talent Hobbes avait, par sa dislocation de l'Homme ordinaire, préparé le terrain pour ce

que Quételet appelle une *anatomie* qui étudierait les parties du *corps social*, tout comme l'anatomie végétale, animale ou humaine décompose en parties tout être organisé et doué de vie. Cette anatomie – dont Quételet souligne qu'on « l'a désignée improprement sous le nom de statistique » – permet d'opérer sur les amas de Robinsons comme sur les amas d'étoiles et *faire du chiffre* avec le poids et la taille des corps, la taille des parties de corps – jambes, poitrines... –, la forme des nez et des crânes, et même leur instinct à copuler maritalement, leurs suicides et leurs crimes. Le corps et les parties de corps des Robinsons, leurs comportements sociaux obéissent, *pour de gros amas*, à des lois, certes invisibles pour le profane ou pour l'humaniste puritain mais révélées par l'existence de moyennes particulièrement stables et pouvant donc fonctionner comme des *paramètres*, tout comme il existe des paramètres et des lois universelles pour les tas de sable.

Quételet souligne très bien ce paradoxe : le « sage » est celui dont *le libre arbitre agit comme un ressort* oscillant autour d'un état moyen raisonnable, celui de l'« homme moyen » :

« Quelles que soient les circonstances dans lesquelles il se trouve, *le sage ne s'écarte que peu de l'état moyen* dans lequel il croit devoir se resserrer. Ce n'est que chez les hommes entièrement abandonnés à la fougue de leurs passions qu'on voit ces transitions brusques, fidèles reflets de toutes les causes extérieures qui agissent sur eux.

» Ainsi donc, le libre arbitre, bien loin de porter obstacle à la production régulière des phénomènes sociaux, la favorise au contraire. Un peuple qui ne serait formé que de sages offrirait annuellement le retour le plus constant des mêmes faits. Cela peut expliquer ce qui semblait d'abord un paradoxe, *c'est à dire que les phénomènes sociaux, influencés par le libre arbitre de l'homme, procèdent, d'année en année, avec plus de régularité que les phénomènes purement influencés par des causes matérielles et fortuites* [2]. »

Le « sage » se confond donc avec une créature, l'« homme moyen », que les physiciens qualifieraient volontiers d'*adiabatique*, créature aux antipodes du dionysiaque ou du démoniaque, aux comportements aussi subversifs que les perturbations séculaires des planètes.

Quételet précise ensuite que « *l'homme moyen est à la nation ce que le centre de gravité est à un corps* [3] ». Il faut prendre cette métaphore très au sérieux. L'« homme moyen » est donc capable de *résumer* toutes les forces vives d'une nation tout comme le centre de gravité est capable de concentrer en un point toutes les pesanteurs dispersées dans un solide, de les coaliser en une masse unique.

En résumant ainsi une nation, l'« homme moyen » fournit un point d'appui particulièrement précieux pour guider toute stratégie conservatrice et réaliser son vieux rêve : capter l'inertie des Robinsons de Hobbes, en les stockant dans d'énormes silos d'hommes moyens, pour en faire une *force politique*, une *opinion*, dont on peut connaître l'évolution par des sondages appropriés.

Pour Quételet, il y a *une excellence de la moyenne comme telle*, que ce soit dans l'ordre du Bon ou du Beau : le plus beau visage est celui qui s'obtient en prenant la moyenne des traits de la totalité d'une population, comme la conduite la plus sage est celle qui approche le mieux l'ensemble des comportements de l'homme moyen. La conclusion s'impose alors naturellement : les grands hommes, les « génies », sont ceux qui parviennent à incarner au mieux l'« homme moyen », puisque ce dernier possède une capacité maximale pour concentrer et résumer toute une époque.

Tradition romantique du génie et « anatomie sociale » à la Quételet s'opposent ici absolument : pour la première, *le singulier est absolument premier* et absolument concret, à vocation nécessairement universelle, tandis que, pour la seconde, le singulier est une fiction abstraite résultant de la *dissolution-*

agrégation de particuliers dans une moyenne, fiction qui ne *peut* être approchée « réellement » que par des copies particulières, l'exemple classique étant celui de la distribution de taille des conscrits qui apparaissent comme les mesures d'une « grandeur physique » existant indépendamment de ces mesures. C'est le même empirisme puéril qui prétend voir le cercle de la géométrie pure comme la moyenne de la multitude des cercles sensibles et qui, loin d'atteindre un concret apte à susciter de nouveaux gestes et de nouvelles actions, fétichise les « chiffres » vomis par le Jupiter contemporain : le *Quantum*. Ces chiffres, éruptés par centaines, *font valeurs* et encouragent, surveillent, récompensent ou punissent.

Comme le Chaos, le Quantum est une entité ventriloque qui « exprime » objectivement des millions de volontés et surplombe avec une dignité de sénateur les fluctuations induites par les agités et les excentriques. Avec l'« homme moyen » et le dieu Quantum, la niaiserie socio-politologique pavoise : il y a bien une *musique des sphères* pour les consommateurs de yaourts, pour les états d'âme des catégories socio-professionnelles et des tranches d'âge, musique tout aussi sublime que celle des astres !

Pourquoi les chiffres fascinent-ils tant de simples d'esprit et les impatientes toujours friands de références et de certitudes ? *Un chiffre ne se discute pas*, en quelque sorte par définition ; il y a bien une virilité imbécile du chiffre entêté et toujours prêt à s'abriter derrière une espèce d'immunité scientifique.

Ces certitudes sont obtenues par la « clarté » de l'évidence du chiffre qui *gomme les conditions de la genèse des individus* sur lesquels la statistique travaille. Il y a donc une imposture du chiffre somme toute assez proche de celle, plus baroque, du chaos. Comme nous l'avions déjà remarqué, le chaos prétend délivrer un individu, ou une structure, à partir d'une bouillie démocratique de possibles, alors que l'imposture du chiffre, plus primitive, s'impose avec toute la crudité du comique troupière.

Il existe bien pourtant une intelligence politique et militaire du *Nombre*, non comme juxtaposition d'unités de détresse, comme « population » saisie par la taille, le poids ou par des « comportements sociaux », mais comme *coalition* forçant l'événement et animant un combat.

Le Nombre qui combat ne surplombe pas un *ensemble d'individus accomplis* – comme le ferait le nombre cardinal d'une collection –, mais catalyse une individuation nouvelle permettant d'accéder collectivement à une *plasticité* supérieure. Cette plasticité, qui échappe totalement aux découpages par agrégats d'« hommes moyens », se situe aux antipodes de l'*individua-lisme de masse* si admiré par certains socio-politologues.

Cette plasticité et cette intelligence du nombre avaient déjà fasciné les chefs militaires de la Grande Guerre. Ils avaient admiré et craint cette espèce d'amibe géante prête à déborder les frontières : « Ils admiraient les propriétés physiques, *antérieures et comme indifférentes à toute stratégie*, du “million d'hommes” ; sa fluidité, son aptitude à réparer sur place les trous qu'on lui fait ; à envelopper, engluier, amortir la pointe qui le pénètre ; à ployer sous le coup, à s'incurver sans se rompre ; à s'allonger par coulures à travers tout un territoire pour y tendre une frontière provisoire et vivante, le million d'hommes se trouvant juste appartenir au même ordre de grandeur que les dimensions des États [4]... »

Que faire de ce levain prometteur, de ce protoplasme dont chaque frémissement peut déployer une dimension nouvelle, de cette innocente gravité du « million d'hommes » ? Nous connaissons trop bien la suite : la marche forcée vers les « lendemains qui chantent », vers la « Race » et l'« Espace vital » a, à sa manière, donné un « poids politique » et un impact à cette amibe géante en lui fabriquant un destin de chair à canon ou à haut-fourneau.

Le New Deal inventa – c'est son mérite – une solution plus raisonnable. Une astucieuse chimie sociale permit de préserver

les qualités naturelles de cette masse : homogénéité, élasticité, tout en canalisant ses potentiels vers les demandes d'un Grand Marché. On éliminait ainsi toutes ces dimensions dangereuses, « antérieures et comme indifférentes à toute stratégie » dont l'articulation risquait de transformer les dizaines de millions d'hommes en bombe vivante. On disposait de tous les avantages d'une *chair à ratifier*, décidément plus sage – et quelquefois bien plus mobilisable – que la chair à canon et ses prestations mécaniques. On avait réussi à écarteler la belle unité mobile de Jules Romains, à exorciser tout ce qui fait que les cinq cent mille sont toujours bien plus que la *juxtaposition* de cinq cent mille *individus*.

Il fallait aussi recoller les morceaux, leur donner un semblant d'« identité collective ». Le concept d'« homme moyen » permettait d'injecter dans la *chair à bon choix* une autorité statistique et morale. Il ne restait plus qu'à l'articuler avec les demandes du Grand Marché : ne seront désormais tolérées que les seules demandes et les conflits susceptibles d'être fluidifiés par un marché ou apaisés par un groupe de médiateurs spécialisés. Cette chimie sociale laisse naturellement un *goudron* de demandes et désirs jugés trop turbulents – ou « immatures ». Nous verrons que ce goudron sera pourtant recyclé par une panoplie de « diabolisations » visant à une coagulation de groupes d'« hommes moyens », pour constituer des « majorités morales » légitimées par un nombre qui n'est pas celui des combattants – celui des meutes et des forêts qui marchent [5] –, mais celui des réservoirs et des alambics du ressentiment, des volants d'inertie, des photographies numériques des « tendances socio-économiques ». C'est en articulant trois entités redoutables : le *Nombre ventriloque* de l'« opinion », le *Nombre clignotant* des « grands équilibres socio-économiques » et, enfin le *Nombre-chiffre* de la statistique mathématique [6], qu'il est devenu la pièce maîtresse de la crétinisation impliquée par l'équation :

Marché = Démocratie = Majorité d'hommes moyens,

laquelle légitime les démocraties-marchés et dont la contestation frise désormais le sacrilège : « Vous méprisez le peuple, vous fuyez la réalité », etc.

[1]. Lambert-Adolphe Quételet (1796-1874). Mathématicien, statisticien et astronome belge. On lui doit de belles recherches sur l'optique astronomique et la statistique sociale, et, en particulier, une *Statistique criminelle de la Belgique* et une *Statistique morale*.

2]. *De l'homme*, p. 97.

3]. *De l'homme*, p. 491.

4]. J. Romains, *Prélude à Verdun* (Flammarion, 1945), p. 11.

5]. Elias Canetti, *Masse et Puissance* (Gallimard, 1966).

6]. Sur la mystification du nombre, voir Alain Badiou, *Le Nombre et les ombres* (Le Seuil, 1992).

5.

DE LA DÉMOCRATIE COMME MARCHÉ POLITIQUE
OU DE LA DÉMOCRATIE-MARCHÉ À LA THERMOCRATIE

*« C'est uniquement le principe de concurrence
qui justifie que l'économie politique puisse
prétendre au statut de science. »*

J. S. Mill, *Principles of political economy.*

Pour achever complètement la métamorphose de l'Homme ordinaire en « homme moyen », il ne faut pas se contenter de jongler avec quelques unités discrètes déjà domestiquées par la statistique ; il faut aussi savoir habiller leur férocité rationnelle dans les subtiles draperies du « différentiel » et de l'« optimal ». C'est ainsi que peut s'expliquer l'engouement des économistes pour les rudiments du calcul des variations, leur soif de mini-max et de chasse aux équilibres. Le « calcul à la marge* » donne de la fluidité au brutal échange de X contre Y : c'est en considérant le rapport des différentielles dX et dY que pourra être débusqué ce point précieux où le consommateur devient *indifférent*, aussi bien au « sacrifice » d'une première poire

* Version économique du calcul différentiel élémentaire.

qu'à celui d'une dernière pomme [1]. Pauvre calcul différentiel, qui a réussi déjà depuis plus de trois siècles à maîtriser l'infini et qui est désormais commis aux tâches médiocres des politologues-économistes : tenir la comptabilité des microconfrontations, repérer les points d'équilibre, amollir et fabriquer de l'apathie !

Les points d'équilibre sont une sinécure pour le Robinson consommateur : il peut y savourer toute la volupté du choix, sans subir les évidentes pressions du « trop » et du « pas assez ». Qui ne saurait envier à l'« homme moyen » – « que nous sommes vous et moi », dirait l'empiriste mercantile – ce statut d'âne de Buridan [2] euphorique *dont la seule contrainte est de choisir le choix*. Qui n'aimerait pas, ne fût-ce que pour quelques secondes, jouer à choisir, goûter à ces frissons de la mise en balance, aux délices de ces dispositifs qui vous hissent et vous font flotter hors des rapports de force et des affrontements ? Qui ne serait friand de ces flottements hors de la gravité ? Complètement livré à la magie de l'équilibre, l'Homme ordinaire se laisse ensorceler et glisse doucement dans l'univers de l'« homme moyen », de tous ces petits poseurs blasés* affamés d'optimisations, effarouchés par tout ce qui pèse et tout ce qui décide, scandalisés par la violence de tout ce qui tranche et fait face, bref, de tout ce qui a *l'audace de se déterminer hors du stationnaire*.

Car, pour une psychologie telle que celle de l'« homme moyen », toujours « fragilisée » et totalement contaminée par les comportements d'équilibre et de rattrapage, la détermination est toujours trop farouche, sinon indécente ; il n'est pas question de renoncer au pianotage désinvolte qu'autorise le champ pacifié des courbes d'indifférence et des niveaux de préférence. Pour l'« homme moyen », le donné socio-historique apparaît come « archaïque », comme le résidu d'une physique sociale

* Voir chap. 9 sur les Turbo-Bécassines et les Cyber-Gédéons.

grossièrement adossée à des blocs hostiles, incapable de maîtriser le jeu des nuances d'un continuum socio-économique [3].

Cette euphorie du stationnaire ne peut que tenter une philosophie politique soucieuse de débusquer – pour les rendre encore plus « opérationnelles » – les formes stables de domination compatibles avec les sphères minimales de libertés empiriques accordées aux Robinsons. Avec la Main invisible ou le « Dieu caché », les économistes prétendent délivrer la détermination en douceur, en enveloppant toutes les microvolontés des Robinsons, bref en rendant *baroque* l'« homme moyen » [3]. En persévérant dans les recherches mathématiques, ils se réclament d'une « objectivité » du socio-économique qui pourrait guider les premiers pas de la sœur cadette – la science politique, toujours importunée par les perturbations irrationnelles des « extrémistes ». Le « point fixe » vers lequel conspire la main invisible ne saurait être atteint par la demande particulière de tel ou tel homme moyen – contrairement à la coercition tangible du Souverain absolu –, mais nécessite une approche radicale de l'opérateur d'homogénéisation. La Main invisible est une *totalité masquée* qui ne peut être saisie sous les yeux de tel ou tel Robinson-particule mais par l'intelligence de la fluidité des réseaux et des équivalences qu'elle organise, par l'*espèce de sympathie* qu'elle prétend sécréter entre son opération et chacun des Robinsons-particules. Personne n'échappe à l'action du Dieu caché. Le marché s'impose comme ultimatum spatio-temporel « populaire », permanent et omniprésent : point de salut hors de l'impérium fluide du marché. C'est ici que nous retrouvons notre vieux compère, l'empiriste mercantile : « Vous rencontrez le marché à tous les coins de rue ? Rien de plus naturel, puisque le marché, c'est vous et c'est moi !... » Nous savons à quel point l'empiriste mercantile sait rendre la routine aimable, mais c'est bien sûr l'« homme moyen » qui attend l'Homme ordinaire au coin de la rue... Pour faciliter l'échange des rôles, pour que l'Homme ordinaire se prenne pour un « homme moyen », rien

de tel que la participation à d'innocents jeux de société. L'empiriste mercantile sait que l'homme ordinaire aime palper des « évidences scientifiques » et adore les farces mathématiques et les vaudevilles cybernétiques (jeux du prisonnier, problème de Newcomb, jeux de Common Knowledge [4]...) mettant en scène des subjectivités mutilées, de « joueurs » farcis de roublardise et de bon sens, et censées introduire l'homme moyen aux bonnes manières : celles de l'*envie* et du *contrat*. L'empiriste mercantile n'hésite même plus à s'avouer *anarchiste mercantile et ordonné*, adulte et sain, ayant rompu avec l'*anarchie romantique* qui paralyse encore les penseurs prépubères du Vieux Continent :

« Dans un régime où les droits d'agir des individus sont clairement définis et reconnus, le marché libre permet l'expression maximale de l'excentricité personnelle et privée, de la liberté individuelle dans sa signification la plus élémentaire. L'incapacité des *anarchistes romantiques* de comprendre cette dimension des marchés libres ne laisse pas d'étonner [5]. »

L'objectivité même la plus excentrique passait donc enfin à portée de main du politique ! Un *point fixe* peut émerger du Chaos des volontés des Robinsons, à condition, bien sûr, qu'elles ne débordent pas les *férociétés rationnelles* admises pour l'« homme moyen ». Mais ce point fixe se dérobe comme un mirage aux yeux et aux mains de chacun des « hommes moyens » : le visible et le palpable promis par l'empiriste mercantile lui échappent, aussi insaisissables que les « vrais » points d'appui d'un levier d'Archimède ou du couteau d'une balance. Ces points sont « vrais » parce qu'ils ont su se soustraire aux actions directes des forces, qu'ils articulent et déploient des moments : comprendre un levier ou une balance, ce n'est pas se laisser piéger par l'opposition des forces mais *saisir le point de pivotement qui organise l'espace* où elles peuvent virtuellement travailler.

Pour les politologues-mathématiciens du « bon choix », un séduisant chaos-marché d'opinions se donne alors comme para-

mètre et comme thermomètre « naturels » – aptes à additionner les opinions pour les neutraliser –, comme s'imposaient le point fixe et la main invisible. Grâce au miracle baroque du *chaotisant*, les figures austères de l'enregistrement, de la compensation comptable, de *la sommation a posteriori* retrouvent la fraîcheur de ce qui naît, de ce qui « s'auto-organise » avec toute la vigueur et l'innocence d'une faune ou d'une flore. Comme sur l'île aux Chèvres et aux Chiens*, on s'entre-dévore joyeusement, avec toute la félicité de ceux qui se sacrifient pour l'avènement des « grands équilibres » qui s'épanouissent « miraculeusement » sous nos yeux... mais au prix, nous le verrons, d'une dégradation de la politique en gestion d'une compétition d'agrégats, en théorie des jeux gouvernés par des « règles » incontestables puisque mathématiquement dispensées par le chaos sympathique de nos chers petits caprices.

Avec l'opération de pulvérisation du marché, le multiple devient simple « diversité », un continuum assurant un supplément d'âme à l'échange et à une société tertiaire post-industrielle qui se veut « démocratique et grouillante de vie ».

Cette opération possède aussi l'avantage de dissoudre certaines entités globales définies par des solidarités réfractaires à l'homogénéisation. Ces solidarités, exercées dans les conflits de classes, magnifient l'Homme ordinaire en l'initiant aux disciplines et aux émulations du combat politique, lui faisant gagner une autonomie réelle, à mille lieues des « personnalisations » et des « identifications » émergeant des compétitions d'« hommes moyens » orchestrées par les courbes d'indifférence et des comportements serviles – sinon obscènes – de la *psychologie de l'Équilibre*, bref, de la communication et de l'intersubjectivité de client-roi à client-roi.

Les entités (syndicats, partis, etc.) issues de ces solidarités et développées dans le combat forment donc leur individuation « à

* Voir chap. 2 note [5].

la main » ; elles font elles-mêmes – contrairement aux agrégats d'hommes moyens – *l'expérience concrète de leur consistance* et peuvent donc opposer une résistance farouche aux opérations réglées par la Main invisible, toujours allergique aux « viscosités ». Il importe donc que ces « viscosités syndicales » soient malaxées, sinon marginalisées ! Seuls sont tolérés les agrégats dociles, démontables et *nomadables* à merci... Les « catégories socio-professionnelles », sommations provisoires de volontés atrophiées et parquées dans les fonctions économiques, peuvent toujours ensuite être dénoncées à loisir comme « égoïstes » par les économistes, dès lors qu'elles heurtent la rationalité suprême du Dieu caché. La fluidité parfaite requise par l'auto-émergence du point fixe ne tolère aucun « privilège » : *soyons « égaux » pour être « fluides » !*

Cette « égalité », résultant d'un malaxage des singuliers en vue de leur subordination à la Main invisible, apparaît bien comme la contrefaçon mercantile de celle exigée par les Niveleurs qui souhaitaient donner une chance à chaque singulier. Cette capacité de la Main invisible à retourner l'espérance générale d'égalité comme un gant, à l'associer à une psychologie de l'équilibre, n'a pas échappé à un conservateur aussi rusé et aussi friand de stabilité sociale que Pareto [6], qui reconnaît dans *l'identification du chaos des opinions politiques au chaos des forces économiques* un prodigieux opérateur de régulation et d'anesthésie sociales. Pareto ne sous-estime pas les difficultés d'une telle identification : l'arène politique est bien plus « irrationnelle », bien plus difficile à domestiquer que les appétits économiques des Robinsons-consommateurs.

Mais l'enjeu est de taille, et le succès de la psychologie de l'équilibre est tel que, dans son sillage, ce qu'il convient d'appeler des « économistes-politologues » réussiront à dompter l'irrationalité du politique pour le jumeler à la rationalité économique. Ces économistes-politologues élaborent un dictionnaire assurant un *décalque presque parfait des dualités politiques sur les*

dualités économiques. Dans ce modèle, les politiciens sont des entrepreneurs, des *fournisseurs de biens et services politiques* qui se disputent le marché des votes de *citoyens-panélistes-consommateurs* de ces biens et services politiques. Il suffisait d'y penser : tout comme la pression du marché contraint l'entrepreneur à maximiser les fonctions d'utilité des consommateurs, les politiciens et les partis entrent en compétition pour satisfaire la demande de biens et services politiques [7].

Le cœur de la « gouvernementalité » fait donc miroir avec le point fixe de la Main invisible ! Il trouve son siège dans une espèce de Boîte noire qui avale les *inputs* des demandes de prestations politiques issues des coagulations des citoyens-panélistes – les « groupes de pression » – et éructe des *outputs* politiques, de lois et de décrets qui assurent l'équilibre de l'offre et de la demande de biens et services politiques. On voit donc que politiciens et électeurs sont considérés comme des *agents rationnels*, des « maximiseurs » opérant dans les conditions d'une libre compétition politique ; il en résulte, de manière semblable au marché, « un équilibre optimal d'inputs et d'outputs, des énergies et des ressources investies et des récompenses espérées [8] ».

Par cet investissement optimal en temps et en « énergie », le politicien-entrepreneur se veut le sosie du célèbre boulanger d'Adam Smith, qui ne fabrique pas ses brioches pour notre plaisir et doit freiner ses jouissances. Dans un tel système, *la politique est une prestation-corrée et le souci éthique une « ressource rare »*, un bien économique précieux qu'il ne faut surtout pas gaspiller : « L'amour est une ressource rare... peut-être la chose la plus précieuse du monde [9]... »

La conduite des affaires politiques doit donc « minimiser » la consommation de matière amoureuse et stimuler de manière maximale les instincts d'appropriation. L'envie n'est donc pas un prurit regrettable des démocraties-marchés, à extirper éventuellement par une chirurgie politique convenable, mais une

condition nécessaire de sa stabilité, comme l'avait très bien remarqué T. Jefferson : « Le gouvernement libre est fondé sur la jalousie et non sur la confiance [10]. »

Le rêve de Pareto s'accomplit : le Dieu caché, comme opérateur de symétrie visant à pulvériser et réguler, est désormais un diptyque : il possède désormais un volet politique, l'*envie* – qui secrète la Boîte noire –, réplique du volet économique, le *besoin* – qui secrète le Point fixe.

Les gouvernants – les figurants de la Boîte noire – se veulent « démocrates », aussi affables et friands de « pragmatisme quotidien » que l'empiriste mercantile qui avait scellé les fiançailles de l'Homme ordinaire et de la main invisible : « Je suis un homme ordinaire et, comme vous, j'envie d'autres hommes ordinaires ». C'est d'ailleurs ce pragmatisme quotidien qui conduit à étouffer la politique par la quête d'un *mieux-être* jamais rassasié [11].

Il s'agit toujours d'appliquer le même principe qui avait assuré le triomphe de la Main invisible : faire entrer l'Homme ordinaire dans un marché de dupes, lui faire croire qu'il concocte lui-même son point fixe comme d'autres font de la prose sans le savoir, et lui faire contempler – pour mieux le mettre hors de portée – ce point fixe censé surgir d'un flux fraternel de millions de molécules de volontés d'hommes ordinaires. Bref, de lui faire miroiter *une immanence de pacotille* – celle de l'« homme moyen » – pour mieux asseoir la transcendance de l'équilibre.

Fluidité maximale propageant le mimétisme comme une gangrène, confusion de la mobilité avec le « nomadisme » douteux des « jobs » et du temps partiel, solidarités expéditives de camaraderies de survie, tels sont les caractères de la « nouvelle société civile » asservie à l'équilibre. Orchestrée par une vision thermodynamique du politico-économique. Il ne serait donc pas exagéré de parler ici de *société thermo-civile*, ou, mieux, de *thermocratie*, régissant la vie quotidienne de centaines de

millions d'hommes moyens, de Robinsons consommateurs-panélistes, lointains descendants des Robinsons de Hobbes et salués pompeusement comme les prototypes de la post-modernité, enfin affranchis de tous les « grands espoirs » et de tous les « grands récits ».

On sait que l'ancêtre de l'« homme moyen », Monsieur Prudhomme, s'inquiétait souvent du « char de l'État qui navigue sur un volcan ». Bien plus que l'État – qu'il souhaite « minimal mais veilleur de nuit compétent » –, son arrière-petit-neveu postmoderne, en Topaze plus roublard et plus « informé » que lui, s'inquiète de l'hygiène des poumons de l'économie, des « viscosités du marché que certains intellectuels aimeraient voir dégénérer en bronchites sociales ». Le petit-neveu déclare ainsi volontiers avoir « *personnellement* tiré les leçons amères de l'Histoire » et « *personnellement* toujours prédit que la calcullette et le lave-vaisselle viendraient à bout d'Althusser et de Foucault ». Il apprécie beaucoup l'idée que « les connaissances relèvent de ce “cerveau” ou de cet “esprit” de la société qu'est l'État se trouvera périmée à mesure que se renforcera le principe inverse selon lequel la société n'existe et ne progresse que si les messages qui y circulent sont riches en informations et faciles à décoder. L'État commencera à apparaître comme un facteur d'opacité et de “bruit” pour une idéologie de la “transparence” communicationnelle, laquelle va de pair avec la commercialisation des savoirs [12]. »

Avec le philistin postmoderne – le Cyber-Gédéon* –, la « société civile » peut jubiler ; elle peut enfin parader sans complexe, afficher ses égoïsmes et ses lâchetés, jeter aux orties les critiques de Hegel, faire éclater la politique en « microdécisions » et faire bombance pour célébrer ses noces avec le marché, cette formidable machine d'exclusion festive, où des centaines de milliers de destins peuvent être broyés avec le

* Voir chap. 9.

minimum de « bruit ». Allié aux pénates, le Dieu caché a réussi à dépecer Athéna pour l'encapsuler dans des milliards de « libres arbitres [13] ».

Rétrécir et disloquer l'esprit des peuples pour se faire obéir, Hobbes et Pareto avaient vu juste : la miniaturisation est bien la clef de l'efficacité du marché et de la stabilité du point fixe. Pourquoi ne pas aller plus loin ? Pourquoi ne pas rendre encore plus acérée l'offensive de la *thermocratie* en inventant une *micro-physique de l'obéissance*, une *neurocratie* qui permettrait de frôler le zéro absolu du politique et ferait passer d'une *paix thermo-civile* à une *paix cyber-civile* ?

Après tout, la société tertiaire avait montré la voie en se faisant fort de substituer la compétition des « groupes de pression » aux « luttes de classes ». Mais l'accès au zéro absolu impose de découvrir des unités statistico-juridiques plus fines que les marigots de liberté réservés aux Robinsons. Une science, la théorie générale des réseaux et systèmes – la cybernétique –, allait offrir ses services, permettre à d'audacieux « ingénieurs sociaux » de reculer les frontières de l'individualisme méthodologique, de concevoir des scénarios dont, voici peu, aucun homme moyen n'aurait osé rêver : *transformer la thermocratie en neurocratie* et parvenir à la fabrication de comportements garantissant une étanchéité totale à l'intelligence politique. C'est ainsi que : « Les fonctions de régulation et donc de reproduction sont et seront de plus en plus retirées à des administrateurs et confiées à des automates. La grande affaire devient et deviendra de disposer des informations que ceux-ci devront avoir en mémoire afin que les bonnes décisions soient prises. La disposition des informations est et sera du ressort d'experts en tout genre. La classe dirigeante est et sera celle des décideurs [14]. »

En proposant, dès les années 40, une *Méthode comportementale d'étude*, valable pour l'« ensemble des phénomènes naturels, psychologiques et sociaux », qui permettrait de concevoir une

société sans conflit et pouvant donc faire l'économie du politique, le mathématicien Norbert Wiener avait ouvert une voie prometteuse [15].

La Méthode comportementale du P^r Wiener laissait enfin *espérer une paix cyber-civile** à la hauteur des exploits techniques de notre modernité : la férocité rationnelle des Robinsons panélistes pouvait enfin céder la place à une captivante « *anarchie rationnelle* », une convivialité de voisins de campus, toujours disponibles pour l'échange de tondeuses, de pastèques et surtout, bien sûr, « d'informations ».

Car, on l'avait deviné, c'est la *communication* qui est la reine du « *Grand Campus planétaire* » du P^r Wiener, veillant jalousement à l'hygiène neuronale des Robinsons-émetteurs-récepteurs de la « nouvelle société thermo-civile » : ceux-ci peuvent échanger des messages, transvaser et perfuser de « l'informatif », mais doivent se soumettre à une discipline très stricte de fluidité, de transparence et de clarté.

Pour le P^r Wiener, toute viscosité, toute ambiguïté émane du diabolique, d'une « entropie sociale », analogue au « bruit de fond », à la « mort thermique de l'Univers ». Wiener est persuadé que l'Univers est un monde courant à sa perte. « Nous sommes, écrit-il, des naufragés sur une planète vouée à la mort... Nous serons engloutis mais il convient que ce soit d'une manière que nous puissions dès maintenant considérer comme digne de notre grandeur [16]. »

Selon lui, d'ailleurs, deux diables mènent la danse : le *Diable de l'imperfection*, lié à « l'entropie naturelle » de l'Univers, sécrétant un « bruit de fond » selon des lois physiques connues, et un autre diable, le *Diable numéro deux*, bien plus terrible, du désordre et de la confusion des sociétés humaines, celui du « bruit de fond » fomenté par des hommes acharnés vicieusement

* Il faut souligner que Norbert Wiener, progressiste convaincu, avait bien entrevu les dangers d'un ordre cyber-mercantile.

à brouiller le langage et « à changer de force sa signification ». Ces entreprises pervertissent le langage, ruinant la jouissance paisible d'une communication « véritable ». Sur le *Grand Campus*, les scientifiques – les mathématiciens en particulier – sont les instruments privilégiés de la *paix civile cybernétique* chargés d'épurer le langage de ses ambiguïtés, comme le Dieu caché s'efforçait de pourchasser les viscosités du marché. Ainsi pourra-t-on résister, « au moins localement », au Diable numéro deux, et assurer le confort – précaire puisque sur « une planète vouée à la mort » – de milliards de petits télégraphistes échangeant des messages parfaitement clairs et persuadés de vivre enfin la grande aventure de l'*anarchie rationnelle*, celle de la *convivialité globale autorégulée*. Ainsi comblés, nos petits télégraphistes oublient simplement qu'ils ne sont plus que des *citoyens-thermostats*, des unités organiques plus ou moins « complexes », affublées de droits de l'homme et capables de « rétroagir à un environnement ».

Avec le Citoyen-thermostat, le projet de Pareto – utiliser les matières premières fournies par les foules impulsives et mobiles pour manufacturer de la *chair à équilibres* politico-économiques – a enfin trouvé ses bottes de sept lieues. On peut parler d'une *Triple Alliance politique, économique et cybernétique* susceptible d'« auto-organiser » les potentialités explosives des masses humaines de très grande dimension et de conjuguer les performances de trois prototypes de la post-modernité :

— l'*homo economicus* – le citoyen-méduse –, le Robinson égoïste et rationnel, atome de prestations et de consommations ;

— l'« *homme moyen* » – le citoyen-panéliste –, le héros des concours de beauté de Keynes, acharné à prendre le « risque » de deviner ce que sera l'opinion moyenne et jubilant à l'idée de chevaucher toutes les futures cloches de Gauss [17] ;

— l'*homo communicans* – le citoyen-thermostat –, transparente créature des services tertiaires, habitant-bulle d'une société sans conflit ni confrontation sociale « archaïque »,

se flattant de n'exister que comme *ténia cybernétique* perfusé d'*inputs* et vomissant des *outputs*.

Il n'est pas exagéré de parler de *vestale cybernétique* à propos du citoyen-thermostat qui sait que « la communication est le ciment de la société » et que « ceux dont le travail consiste à maintenir libres les voies de communication sont ceux-là mêmes dont dépend surtout la perpétuité ou la chute de notre civilisation ». Soyons confiants ! La vestale prend très au sérieux son rôle de thermostat : celui d'analyser la température extérieure de l'environnement – les *inputs* de l'« opinion » – et de « rétroagir » éventuellement en envoyant des *outputs* destinés à rétablir l'équilibre pour faire fructifier de manière optimale le Grand Campus (ce que la tradition s'accorde aujourd'hui à appeler l'« espèce humaine »). Endimanchés dans les droits de l'homme et le libre arbitre, nos citoyens-ténias se flattent d'avoir extirpé la « barbarie », d'avoir enfin atteint l'idéal du faible, de la morale des esclaves dont Nietzsche disait qu'elle « a toujours et avant tout besoin, pour prendre naissance, d'un monde opposé et extérieur : il lui faut, pour parler physiologiquement, des stimulants extérieurs pour agir ; son action est foncièrement une réaction [18] ».

[1]. Buchanan-Tullock, *The Calculus of Consent*, op. cit., chap. 2, 3 et 4.

[2]. Voir glossaire.

[3]. Tout cela renvoie naturellement au chaos qui sait délivrer du singulier et du baroque comme par enchantement.

[4]. Voir glossaire.

[5]. James M. Buchanan, *Les Chemins de la liberté*, op. cit., p. 21.

[6]. Cf. en particulier V. Pareto, *Traité de sociologie générale*, § 2079, 2419, 2073, (Droz, 1968), et aussi *Transformation de la démocratie*, (Droz, 1970).

[7]. Voir l'exposé détaillé de C.B. Macpherson :

— *Life and Times of Liberal Democracy*, (Oxford University Press, 1977) ;

— *Democratic Theory*, (Oxford University Press, 1973).

[8]. C. B. Macpherson, *Life and Times of Liberal Democracy*, op. cit., p. 79.

[9]. Sir Dennis Robertson, *What does the Economist economize?* Article des *Economic Commentaries*. Londres, (1956).

[10]. T. Jefferson, *Kentucky Resolutions of 1798*.

[11]. G.W. F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, (Vrin, 1975), p. 236, sur l'individualisme possessif.

[12]. J.-F. Lyotard, *La Condition postmoderne*, (Minuit, 1979), pp. 15-16. Pour une critique de la postmodernité, voir glossaire, et aussi H. Meschonnic, *Modernité, modernité*, et F. Guattari, *la Quinzaine littéraire* (février 1986, p. 21).

[13]. Sur toutes ces questions, voir G.W. F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 257, 258, 272.

[14]. J.-F. Lyotard, *op. cit.*, p. 30.

[15]. Pour toutes ces questions, cf. N. Wiener, *Cybernétique et Société*, (Les Deux Rives, 1952, pp. 40-45).

[16]. N. Wiener, *op. cit.*

[17]. J. M. Keynes, *Théorie générale de l'emploi et de la monnaie*, (Payot, 1968, p. 171) : « Pour varier légèrement la métaphore, la technique du placement peut-être comparée à ces concours organisés par les journaux où les participants ont à choisir les six plus jolis visages parmi une centaine de photographies, le prix étant attribué à celui dont les préférences s'approchent le plus de la sélection moyenne opérée par l'ensemble des concurrents. *Chaque concurrent doit donc choisir non les visages qu'il juge lui-même les plus jolis*, mais ceux qu'il estime les plus propres à obtenir le suffrage des autres concurrents, lesquels examinent tous le problème sous le même angle. Il ne s'agit pas pour chacun de choisir les visages qui, autant qu'il peut en juger, sont réellement les plus jolis ni même ceux que l'opinion moyenne considérera réellement comme tels. Au troisième degré où nous sommes déjà rendus, on emploie *ses facultés à découvrir l'idée que l'opinion moyenne se fera à l'avance de son propre jugement*. Et il y a des personnes, croyons-nous, qui vont jusqu'au quatrième ou au cinquième degré ou plus loin encore. »

[18]. F. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, (Gallimard, 1964, p. 45).

6.

LA DÉMOCRATIE-MARCHÉ
SERA FLUIDE OU NE SERA PAS :
NOMADES FLUIDES ET RINGARDS VISQUEUX

Jeunes nomades, nous vous aimons ! Soyez encore plus modernes, plus mobiles, plus fluides, si vous ne voulez pas finir comme vos ancêtres dans les champs de boue de Verdun. Le Grand Marché est votre conseil de révision ! Soyez légers, anonymes et précaires comme des gouttes d'eau ou des bulles de savon : c'est l'égalité vraie, celle du Grand Casino de la vie ! Si vous n'êtes pas fluides, vous deviendrez très vite des ringards. Vous ne serez pas admis dans la Grande Surboum mondiale du Grand Marché... Soyez absolument modernes – comme Rimbaud –, soyez nomades et fluides ou crevez comme des ringards visqueux !

Décidément, l'ordre cyber-mercantile sait bien s'y prendre ! Le « jeune plein d'énergie » est donc censé incarner la modernité et donner l'exemple face aux « ringards » et aux « conservateurs rigides » qui montrent peu d'enthousiasme pour la fluidité curieusement toujours décrétée d'en haut par les *pantoufles volantes*, ces décideurs toujours en transit fugace d'un fauteuil directorial à un autre.

La fluidité : nous touchons ici du doigt l'essence de la stabi-

lité des démocraties-marchés. Cette fluidité ne peut être mise en œuvre que par une chimie sociale capable d'exercer une pression permanente, présente partout et nulle part, une espèce de gendarme entêté à suivre chaque Robinson-particule comme son ombre.

Ce gendarme pacifique, silencieux, permanent et *surtout gratuit* s'offrait à portée de main : c'était la faim ! Il suffisait d'y penser... et nombreux étaient les conservateurs qui, comme Bentham du temps de la révolution industrielle [1], s'émerveillaient que la Nature revienne galoper dans le social et se charge elle-même de produire ce qu'exigeait à l'époque un marché du travail : une grande masse soumise et abruti par la *faim* ! Nous pouvons apprécier ici l'avantage et la « *modernité* » du système de Bentham : remplacer une coercition politique coûteuse et de toute manière nécessairement incomplète et discontinue par une sanction *naturelle* permanente.

L'« économique », sous la forme de la nécessité la plus rudimentaire et la plus brutale, s'offrait comme prothèse de la stabilité politique, prothèse avantageusement substituée à la violence du Prince, qui suscite la crainte avec ses dizaines de milliers de glaives mais finit tôt ou tard par exciter la haine : « Que se passe-t-il donc dans cette tête qui nous envoie des ordres... On finira un jour par la couper ! » Telles sont les limites du Souverain classique condamné à menacer et à gesticuler, d'un pouvoir qui, bien sûr, n'est ni autorégulé, ni gratuit...

L'émergence fulgurante au XVII^e siècle de ce qu'il faut bien appeler une *démocratie hydraulique* – celle de l'État hollandais –, en opposition avec les célèbres *despotismes hydrauliques* de Karl Wittfogel [2], marque l'entrée de plain-pied dans la modernité et substitue le pouvoir oppressant de la fluidité à la fureur solaire du souverain central : *le Principe de fluidité généralisée était né*. Au Prince qui frappe et relève donc d'une *mécanique sociale d'impact* qui façonne extérieurement, le principe de fluidité généralisée oppose donc une *chimie sociale* qui

opère *intérieurement* avec ses dissolutions, ses catalyses et ses fermentations capables d'engloutir sans pitié les cloisons qui prétendaient distinguer les sphères du politique, du social et de l'économique [3].

Le Principe de fluidité va s'immiscer partout, doué semble-t-il d'une faculté de prolifération et de mutation aussi redoutable que celle d'un virus.

L'histoire récente des techniques industrielles en illustre très bien la puissance, comme l'a très bien montré F. Vatin [4]. Cette fluidité n'est pas celle de la nature, mais celle du procès productif lui-même, très vite relayé par l'économique et le financier. La *production de type mécanique*, avec ses ruptures de stocks, ses files d'attente et ses ordres handicapés par la discontinuité, a dû s'incliner devant l'élégante fluidité de la *production en réseaux*, qui, entre autres avantages, éliminait le problème préoccupant de la flânerie ouvrière toujours à l'affût des « temps morts ».

Déjà Taylor, le fameux capitaine d'industrie, avait voulu remédier à cette nonchalance nuisible en expérimentant le Principe de fluidité ; il s'agissait de fluidifier un robuste porteur de gueuse en l'optimisant comme *bête de somme* – en « bœuf », selon son heureuse expression –, accédant ainsi à des taux de rendement jusque-là inaccessibles au travail mécanique des fonderies [5].

Quittons la sidérurgie et ses Robinsons-particules qui, même transformés en bœufs, doivent marquer des temps d'arrêt pour les industries chimiques qui se tiennent, par *vocation*, aux avant-postes de la fluidité. Marx voyait d'ailleurs un modèle de *patience politique* pour le révolutionnaire dans tout ce qui se trame dans les cuves, avec leurs fermentations et leurs macérations, certes un peu répugnantes pour le profane, mais généreuses en grands crus, en fromages de renom... et en révolutions !

Avec les fluidités de la chimie, *la technique devient patiente* et peut catalyser des fluidités économiques et sociales qui prennent le relais. Le livre de Vatin analyse très bien comment les

raffineries de pétrole du XIX^e inspirent toute une alchimie sociale : à la vulgarité ringarde du marteau qui frappe et dont le manche pue la sueur et l'huile de coude se substitue le dé clic festif des « boutons ».

Ces boutons sont les points clefs d'un empire qui, avec son réseau de pompes, de filtres, de cuves et de robinets, incarne le Principe de fluidité depuis la nappe de pétrole jusqu'à la station-service.

Si le Principe de fluidité triomphe dans la chimie, ce n'est pas tant par la nature des matières premières que par celle du processus productif lui-même, qui a pour vocation, afin de s'articuler avec l'*horizon de la fluidité*, la *volatilité financière*.

Pour approcher cet horizon, l'idéal serait naturellement une usine sans matière et... sans ouvriers ! C'est l'image *photonique* du monde rêvé par le financier-spéculateur, d'un monde où tout bouge absolument sans que rien ne bouge, et qui aime s'étourdir de l'élégance d'une concurrence parfaite soustraite à la puanteur de la compétition pour tenter d'oublier ce qu'elle est : une *élégance de gangster* qui d'un claquement de doigts fait disparaître « un problème ».

Malheur à celui qui serait assez ringard pour être fier de travailler de ses mains ! Être un *aristocrate du volatil*, c'est d'abord mépriser celui qui est moins volatil que soi, pue la sueur et le « productif » et contrôle peu de boutons. Plus une manufacture est volatile, plus les divisions s'exaspèrent entre ceux qui contrôlent les flux en restant donc dans la proximité des dé clics – les « tableautistes » de l'intérieur – et les « rondiers » de l'extérieur, les nomades sous-traitants qui ont le malheur de posséder encore des mains. Il n'y a pas de tendresse du continuum, et fluidifier, c'est d'abord rendre plus conforme, cloisonner et diviser en séparant les « serviettes et les torchons », ceux-ci parqués dans la périphérie et celles-là censées être au cœur de l'action :

« Derrière la machine, l'entretien de la machine. Derrière les

cuves, le nettoyage des cuves. Derrière l'unité de contrôle du cracking, tout le site pétrochimique avec son pullulement de travaux fractionnés, de régie, d'intérim, et les hommes qui font l'emballage, la manutention, le transport, l'entretien, les grosses réparations, les tranchées et le grattage des tuyaux. Derrière l'usine, les boîtes de sous-traitance. Derrière la grande entreprise, le tissu des petites. Derrière les droits syndicaux concédés et le labyrinthe des commissions paritaires, l'armée des sans-droit, et la matraque, la milice privée, le tueur. Derrière la façade de Shell, les bidonvilles flottants immatriculés au Liberia et leurs matelots faméliques embarqués à Hongkong ou à Singapour [6]. »

Avec une espèce d'instinct, la pétrochimie avait amorcé une course absurde : celle qui prétend annuler tout écart entre une fluidité réelle et la volatilité que nous avons définie comme l'horizon de toutes les fluidités. Du point de vue de l'horizon, tout est ringard... la matière, la production... Toute industrie et toute production sont « ringardes » : *le capital n'est plus un facteur de production, c'est la production qui est simple facteur du capital*.

Tout ce qui est subordonné à un horizon n'a qu'un rêve : le rattraper, et la société civile n'échappe pas à la règle ! Elle s'épuise en efforts aussi vains que l'obèse qui veut égaler un athlète ou le pilote de fusée ignorant qui veut rattraper la vitesse de la lumière. Elle n'hésite pas à solliciter toute la cohorte des guérisseurs-saltimbanques désormais classiques de la modernité : socio-politologues, médiateurs, etc. :

« Aidez-moi à me transformer en parfait *grand alambic* et en parfaite *grande centrifugeuse* comme tous ces marchés financiers qui me narguent et qui n'ont pas comme moi des bouches à nourrir, à soigner et à éduquer. »

Tous s'accordent sur le remède. « La modernité, c'est d'abord une cure d'amaigrissement – continuez à *dégraissier* ! Faites comprendre à vos pauvres qu'ils ne sont pas des exploités mais

des ringards, des empotés, et qu'il existe des sociétés civiles moins laxistes... celle des cormorans, par exemple. Les branches les plus élevées sont réservées aux plus forts, qui peuvent chier à leur aise sur les occupants des branches du dessous. Imaginez ceux d'en bas qui récoltent tout ! Il y a même un peu de mobilité sociale : quelques individus de la deuxième branche parviennent à se hisser sur la première et ainsi de suite. Quelle leçon pour tous ces empotés ! »

[1]. Sur ces questions, voir K. Polanyi, *La Grande Transformation*, (Gallimard, 1983). La forme moderne de cette transformation est naturellement l'exigence de « flexibilité » du travail.

[2]. Les despotismes hydrauliques jouent un rôle prépondérant dans l'ouvrage fondamental de Karl Wittfogel, *Le Despotisme oriental*, (Minuit, 1964).

[3]. Sur l'opposition du *chimisme* et du *mécanisme*, voir G. W. F. Hegel, *Science de la logique* « Logique du concept », pp. 217-246, (Aubier, 1981).

[4]. F. Vatin, *La Fluidité industrielle*, (Klinksieck, 1987), spécialement la deuxième partie.

[5]. Cf. Vatin, *op. cit.*, pp. 43-70.

[6]. Robert Linhart, « Les archipels du capital », *Le Monde diplomatique*, juillet 1978.

7.

ROBINSONS À ROULETTES ET PÉTRO-NOMADES

« *Le pétrole c'est notre vie.* »

Un ancien Premier ministre

« *Nous autres, automobilistes occidentaux...* »

Un présentateur de télévision
pendant la guerre du Golfe

« *Contrairement aux idées reçues, la qualité de l'air s'est améliorée très sensiblement ces dernières années.* »

Jacques Calvet, patron de P.S.A.

« *La circulation, c'est l'État.* »

Un ancien maire de Paris

Tu bouges ou tu crèves ! Les plus audacieux des socio-politistes ont même osé comparer le Grand Alambic de la société tertiaire de services à une immense autoroute. Mais c'est surtout l'inverse qui est vrai : pas d'autoroute, pas de Grand Alambic ! C'est qu'il faut beaucoup de place, de sacrifice, d'énergie,

de mutilation et de cadavres pour que l'« homme moyen » devienne *auto-mobile* et se prenne pour un nomade. C'est pourquoi toutes les administrations qui se prétendaient fidèles à la voix de la modernité, de l'administration Pompidou, qui voulait « adapter la ville à l'automobile », à l'administration Mitterrand, friande d'autoroutes et de transports routiers – se sont toujours voulues les vestales zélées de la bagnole, *de l'homme moyen à roulettes* censé incarner le « dynamisme » de la société civile. Ainsi toute autoroute est-elle d'abord une autoroute sociale, et ce qu'il faut appeler le *pétro-nomadisme* de la bagnole tourne souvent au *pétainisme à roulettes* : l'automobile, c'est d'abord le travail, la famille et la bêtise montés sur pneus.

La bienveillance vis-à-vis du pétro-nomadisme est un point commun à tous les conservatismes, du gentiment burlesque – celui d'un ancien maire de Paris avec son fameux : « La circulation, c'est l'État » – au plus perfide, celui du révérend Moon, chef de l'Unification Church, qui prétendait, avec son projet de tunnels et d'autoroutes transcontinentaux, réaliser l'un des plus vieux rêves de l'humanité : faire rouler sa famille ou sa tribu, sans jamais rencontrer un feu rouge, de Londres à Tokyo ! Il serait aussi injuste de ne pas saluer au passage le plus entêté, celui du Parti des automobilistes suisses [1]... Pauvre Victor Hugo, qui s'inquiétait déjà de la prolifération des crétins des Alpes, maintenant métamorphosés en crétins à roulettes !

On pourrait craindre le pire : imaginez nos millions de petits rhinocéros coincés dans un des grands boyaux de M. Moon ! Ils beuglent fort leur « liberté » et, de près, ont l'air un peu hargneux dans leurs carrosseries, mais, vus du sommet du « grand alambic », forment une masse fluide parfaitement docile, qui ne demande qu'une chose : *rouler sans problème*.

On ne soulignera jamais assez combien fut cruciale cette domestication de masse par l'automobile, assurant la transition entre ce qu'il convient d'appeler « les solidarités tradition-

nelles » et le déchaînement inouï de l'individualisme moderne. Qu'importe si la bagnole *tue, pollue et rend souvent parfaitement con*, sa prolifération détruit tout *espace urbain* digne de ce nom, puisque l'enjeu est d'assurer la domestication de gigantesques masses humaines, de forger des milliards de psychologies d'hommes moyens à roulettes – de « mentalités autoroutes » – singeant partout, jour et nuit pour en faire un paysage, les fluidités et les compétitions du Grand Marché?...

Pas de bagnoles, pas de démocratie-marché ! Pas de maquette grandeur nature capable de nous faire vivre le marché comme un objet familier rencontré au coin de la rue, exauçant ainsi le vœu le plus cher de l'empiriste mercantile : fabriquer une panoplie de bulles mentales et de clichés capable de doter le Grand Marché d'un folklore aussi populaire que celui des lois d'attraction de Newton.

C'est pourquoi un chien de garde de l'ordre cyber-mercantile aussi talentueux que M. Paul Yonnet peut se féliciter de ce que « l'automobiliste s'approprie pour un usage personnel un espace public qu'il occupe, investit et aménage, dont il prend soin et qu'il époussette, qu'il nettoie, où il niche et qui le protège de l'extérieur, un espace public qu'il privatise et dont il fait son intérieur [2] ».

Il y aurait donc une « égalité démocratique » entre hommes moyens à roulettes. Il y a bien sûr des voitures plus ou moins luxueuses et plus ou moins rapides, mais cette vanité induirait une saine agressivité : « Quel est ce connard qui se traîne sur la route comme un SDF, quel est ce fou qui me double avec sa bagnole de chef mafieux ? »

Tout le monde serait à égalité... surtout dans les embouteillages, l'un des rares moments de « solidarité » des automobilistes. Si l'autoroute semble souligner cruellement les disparités entre « hommes moyens » – par le biais de la vitesse et surtout de la puissance mobilisable –, l'embouteillage réanime la « vocation démocratique » de la bagnole... en gratifiant tout le monde de

la vitesse zéro ! L'automobiliste « modeste » peut enfin se délecter : « Regarde la Rolls. Elle est coincée comme toutes les autres. Il y a quand même une justice ! Tout le monde a un nez, tout le monde a des jambes, tout le monde doit bouffer et pisser. Tout le monde finit par crever... même l'autre connard à la Rolls. »

L'embouteillage fonctionne donc comme une remise des pendules à l'heure ou, plus exactement, comme une remise à nu aussi féroce qu'un conseil de révision. C'est la fameuse « solidarité » des hommes moyens à roulettes... qui culmine toujours quand les roulettes ne servent plus à rien, et qu'ils sont réduits à ce qu'ils sont : des unités de détresse. Compétition hargneuse quand « ça roule », et « égalité démocratique » dans l'impuissance quand « ça ne roule pas ». M. Paul Yonnet a décidément raison : le pétro-nomadisme est bien l'apprentissage le mieux ajusté aux comportements de nos démocraties-marchés !

C'est pourquoi l'adhésion à ce pétro-nomadisme doit être sans faille, tout comme la discipline exigée autrefois du bon soldat. Toute critique un peu acérée de l'homme moyen à roulettes est sacrilège et n'est qu'une bouffée délirante de tous ces intellectuels de gauche qui vivent si mal le triomphe de l'individualisme de masse.

« Dès que l'on ouvre le ventre des critiques de l'automobile, on découvre – au nom de l'Être suprême – une mise en cause de l'*autonomobilité**, une apologie des *contraintes collectives*, bref une *attaque frontale* (et pas si implicite que cela) *contre la démocratie*.

« Les célébrants de l'Être suprême invoquent les hécatombes routières, le coût en vies humaines, le coût financier des accidents automobiles. Que ne voient-ils ces résistances et ces hécatombes obéir à une logique autrement fondamentale que celle attachée à la préservation de sa propre vie ? Il y a en effet du maintien stratégique d'un lieu mobile du privé hors

d'atteinte des décisions et des manipulations collectives, de la préservation d'une autonomie maximale dans les décisions individuelles, toute atteinte à celles-ci étant comprise comme l'indice possible d'autres atteintes, *le signe possiblement avant-coureur d'un enchaînement antidémocratique à l'échelle de la société tout entière* [3]. »

Il y a même un seuil de tolérance de la lenteur au-delà duquel une société n'est plus démocratique : « Une société obligeant les voitures particulières à ne pas dépasser les 20 km/h, comme en rêve Ivan Illich, supprimerait à peu près sûrement les risques de mort. *Mais elle ne serait plus à coup sûr une démocratie* [4]. »

[1]. Ce parti ultraconservateur avait obtenu 5 à 10% des voix voici quelques années.

[2]. Paul Yonnet, *Jeux, Modes et Masses*, (Gallimard 1985, p. 279).

[3]. *Ibid.*, p. 289.

[4]. *Ibid.*, p. 289.

* Les italiques sont de nous, à l'exception du terme « automobilité ».

COMMENT LE BON SENS PEUT SE FAIRE SCÉLÉRAT :
FORDISME DE LA HAINE
ET INDUSTRIE DU RESSENTIMENT

« *Ma Drogue à moi, c'est la Famille.* »

Un ex-ministre

« *La Drogue, c'est le Mal. Il faut l'interdire.* »

Une « tsarine » contre la drogue

Rouler et foncer pour la démocratie-marché, incarner avec virilité ce que certains imbéciles appellent le « dynamisme de la société civile », fabriquer des centaines de millions de psychologies de rhinocéros et des réservoirs d'imaginaire pour les chefs de meute de l'individualisme de masse, tout cela est séduisant mais laisse encore beaucoup à désirer : les Robinsons à roulettes ne réussissent qu'exceptionnellement à émerger comme *volonté politique*. Car une force politique ne surgit jamais des simples agrégats de mauvaises humeurs ou d'états d'âme de l'individualisme de masse. Rallier les foules à de justes causes, comme autrefois au panache du Prince, injecte de

la passion au jumelage de la Main invisible et de la Boîte noire*.

Mais, comme nous allons le voir, c'est une *bête noire* qui a supplanté le panache. C'est tout le mérite de Hearst d'avoir été le premier à détecter toutes les possibilités d'une « presse populaire » et à redonner – en inventant la technologie du « lynchage médiatique » – une nouvelle jeunesse au rituel du bouc émissaire. La presse populaire permet de *capter en blocs de haine* toute l'énergie de fermentation issue des dizaines de millions d'unités d'envie dont l'interaction assure la consistance des démocraties-marchés, comme l'avait vu Jefferson**. *Métamorphoser une putréfaction socio-économique en explosion politique* : tel est le miracle de Hearst, qui venait à son heure en assurant un complément à l'*apathie* qui avait succédé à l'agitation prérévolutionnaire qui avait marqué la fin de la guerre de Sécession.

Car il existe une ambiguïté récurrente du populisme américain [1], très bien mise à profit par une presse populaire qui nourrit une forme d'hostilité viscérale envers l'État fédéral pour le meilleur et pour le pire : pour le meilleur – comme nous l'avons vu voici vingt ans avec la résistance à la guerre du Vietnam – et pour le pire, avec l'individualisme belliqueux des cow-boys. Hearst avait deviné que l'on jouait gagnant si on réussissait à combiner la superstition du *plouc*, la roublardise haineuse de l'épicier et tout l'imaginaire des « grands espaces ouverts » (préalablement nettoyés de leurs indigènes avec la délicatesse que l'on connaît !). Il avait aussi compris que la démocratie-marché, qui exige une identification complète des microdécisions politiques aux microdécisions économiques, engendre une *apathie* [2], certes salutaire pour un ultraconservateur, mais qui ne peut s'imposer comme figure de rassemblement de volontés politiques capable d'embraser une multitude

* Cf. chap. 5.

** Cf. chap. 5.

et donc de contrer la fraternité contagieuse des révolutions.

L'envie est féroce, mais en quelque sorte trop rationnelle et calculatrice. Elle est capable d'induire une vigilance réciproque efficace – on ne moquera jamais assez les rivalités des consommateurs-panélistes – mais ne peut jamais décider quoi que ce soit par elle-même. Aux immondes autorégulations des cloaques de l'envie, à ses ingrédients sociaux hautement putrescibles mais maladifs et globalement invertébrés, Hearst voulait opposer toute la santé et toute la pugnacité de la haine, toujours impatiente d'agir et de manifester sa propre pétulance – la haine *pète le feu* : il faut qu'à chaque instant « ça prenne feu quelque part » afin que des dizaines de millions d'hommes moyens puissent croire connaître la « vraie joie » : celle de la décision, du dé clic et de l'achèvement. C'est pourquoi la haine et ses clients passent leur temps à vouloir éradiquer les « bêtes noires » qu'ils se fabriquent.

La pugnacité des images mentales fabriquées – ce qu'il faut bien appeler le *fordisme de la haine* de Hearst –, leur capacité à s'autocoaguler et à mobiliser des degrés élevés d'hystérie comparables à ceux des effets de panique, ne pouvaient laisser indifférents les « ingénieurs sociaux » qui, quelques années plus tard, définirent les principes organisant ce que Chomsky [3] appelle la « fructueuse industrie du consensus ». Pour les membres fondateurs de l'American Public Relations Industry, l'« intelligentsia articulée » – ce que nous appellerions aujourd'hui *classe politico-médiatique* – avait la vocation de devenir une *Élite consensuelle* en diffusant une « illusion nécessaire » dans la masse pour corriger la stupidité de l'*homme générique*.

En quelques années, elle accomplit ce tour de force : donner une identité collective à une masse de *consommateurs-prestataires*, par nature peu encline à la solidarité et entêtée comme peut l'être une barge de préjugés. Elle apparaît toujours pourtant comme fragilisée, oscillant entre le *sécuritaire* et l'*humanitaire*, et toujours menacée par l'implosion ou la désintégration.

L'Élite consensuelle a bien saisi que cette fragilité pouvait, par le truchement de l'homme moyen, se transformer en une prodigieuse force de coagulation. C'est tout le secret de la stabilité de la fameuse majorité silencieuse : les générations et les ennemis passent, mais les Majorités silencieuses restent, fidèles réservoirs de conservatisme toujours mobilisables pour une *juste cause*.

La fin du XX^e siècle a peut-être démodé le fordisme industriel, mais le « fordisme de la haine » a bien su s'adapter à l'ordre cyber-mercantile qui se porte de mieux en mieux : *narco-consensus*, « reaganmania », *pétro-consensus* (pendant la guerre du Golfe) et, plus récemment, hystérie antipédophile. Nous nous limiterons au cas du narco-consensus – particulièrement édifiant – et essaierons de comprendre par quel sortilège le chanvre, dont la culture était vivement encouragée – sinon imposée! –, a pu devenir en quelques années la maudite « graine mexicaine » qui « rend les nègres insolents », qui ensorcelle des femmes blanches respectables et les fait déambuler ivres de jazz au bras d'histrions [4].

En posant son équation sinistre : nègres = chicanos = jazz = marijuana, M. Hearst découvre que l'on peut amplifier l'effet bien connu du bouc émissaire en mettant les « bêtes noires » en série, comme des piles électriques, le signe = possédant ici le pouvoir de faire détester n'importe quoi n'importe comment – la haine peut tout ronger en se multipliant par bouture... Explicitons un peu cette réaction en chaîne. Lorsque j'écris *jazz* = *marijuana*, je ne me contente pas de juxtaposer deux termes, je pose une équivalence qui construit un *effet de preuve* : « Vous voyez bien que le jazz est malsain puisque certains l'écoutent en fumant de cette herbe maudite », et, *récioproquement*, « vous voyez bien que cette plante n'est pas innocente car elle aide à écouter le jazz... » Toute la « preuve » tient naturellement dans l'espèce de contamination de la similitude accentuée par le « récioproquement », et c'est tout le méchant miracle des *métaphores cannibales*...

Il convient de souligner que les lois de 1937 contre la marijuana suivirent de très près les travaux théoriques des « ingénieurs du consensus » de l'American Public Relations et que depuis cette époque, les raz de marée de l'Ordre moral qui infestent périodiquement les États-Unis – et plus récemment la France – sont toujours orchestrés en « justes causes » pour accompagner les grandes « restructurations » capitalistiques.

Du point de vue de l'ordre cyber-mercantile, les Justes causes cumulent les avantages : une crétinisation générique, prompt et assortie d'un *fonds de roulement* particulièrement stable – quatre Américains sur cinq avaient approuvé les serments de loyauté imposés par McCarthy dans les années 50, et c'est la même proportion qui a donné son accord pour les fameux tests de contrôle des drogues dans les urines.

Mais il faut payer le prix et accepter la dégradation du débat politique en un duel d'allégories superstitieuses ! C'est dans cette optique qu'il faut comprendre les délires de la politique dite de « tolérance zéro ». Il s'agissait bien de détecter dans une plante l'essence du démoniaque, c'est-à-dire la capacité infinie à se métamorphoser, à s'acoquiner avec des musiques ou des déviances infâmes, pour orchestrer un *carnaval du vice* aux sollicitations les plus contradictoires. C'est la même plante qui fut tour à tour accusée d'« inciter à la violence plus que toute autre drogue dans l'histoire de l'humanité » et d'être l'alliée des Rouges en plongeant les soldats américains dans un état de stupeur béate [5].

À un ennemi aussi perfide, il devenait urgent d'opposer une figure qui conjugât les vertus du sacré et celles du militaire et donc ne pas hésiter à introduire un *tsar** dans le paysage démocratique [6]. Il fallait bien toute l'autorité divine d'un tsar (ou, en France, d'une tsarine) pour déclarer que la marijuana

* Le lecteur démocrate sera peut-être surpris de ces *faits* historiques : il y a bien eu un *tsar* contre la drogue aux États-Unis et une *tsarine* en France.

rendait « homosexuel et séropositif » ou pour oser se réjouir des dangers qui menaçaient ceux qui s'obstinaient à fumer une herbe parfumée aux pesticides, pour conseiller d'« envoyer son voisin drogué en prison afin de lui rendre service », et surtout pour se réclamer de l'autorité scientifique d'expériences bâclées et discréditées depuis longtemps.

On tenta même de renverser les pouvoirs maléfiques de la plante en les affectant au service du bien ; ce fut toute l'astuce magique de la célèbre campagne « Bouton blanc » déclenchée en France il y a une dizaine d'années, avec ses slogans du type : « Ma drogue à moi, c'est le sport ! », « Ma drogue à moi, c'est le travail ! ». (On avait même requis pour l'occasion les gueules et les appas les plus viscéralement consensuels, notamment ceux d'Anne Sinclair qui a su jusqu'à aujourd'hui conjuguer avec bonheur la force tranquille d'une Walkyrie du sens commun et la spiritualité postmoderne des Turbo-Bécassines*.)

Le résultat fut naturellement désastreux : on avait décuplé l'effet de fascination de l'ennemi en le désignant comme le référent universel du bien et du mal. L'État minimal – *le veilleur de nuit* des années 80 – y avait trouvé son compte : le sécuritaire et l'humanitaire saturent bien plus facilement le champ de visibilité social du citoyen-panéliste que les missions classiques du service public.

On a souvent parlé de « l'honneur de la France » dans son refus de « démissionner » devant le fléau, mais, dans une question aussi délicate, l'État qui n'abdique pas est celui qui refuse le catéchisme des amalgames et ne tarde pas à comprendre que le courage politique consiste ici à discerner des *degrés de risque* et que toute diabolisation *aggrave* les problèmes.

Le merveilleux filon découvert par Hearst et les « ingénieurs sociaux » risque-t-il de s'épuiser ? Que le lecteur inquiet se rassure : les nappes de pétrole seront tarées bien avant le *grand*

* Cf. chap. suivant.

puisard du consensus ! Une « question de société » succédera toujours à une autre question de société comme un « fléau social » succédera toujours à un autre « fléau social »... La haine et la lâcheté auront toujours du pain sur la planche. Nous le vérifierons tous les jours : une Juste Cause prend toujours le relais d'une autre Juste Cause, et c'est ainsi que l'hystérie antidrogue – un peu ringarde – a dû céder la place à l'hystérie antipédophile, *politiquement plus giboyeuse*.

C'est toujours le même dispositif qui grouille avec ses larmes de crocodile, ses vipères au poing et ses similitudes scélébrates qui fabriquent des amalgames et des *et cetera* comme des saucisses : jazz = drogue = nègres déjà dans les années 30, puis drogue = immigration = sida, et, enfin, grâce au zèle pédo-humanitaire de l'*Association transnationale des mères de famille vidéo-vigilantes* : visionneur de cassettes porno = pédophile = violeur = meurtrier = pédéraste = homosexuel = sida = ... ? (Fin 1997, la saucissonneuse à signe = s'est même emballée : « S'il fallait mettre Sade au pilon pour protéger nos enfants, je le ferais ** . ») Pourtant le populisme classique des sociétés industrielles, toujours très vivace comme nous venons de le voir, doit désormais compter avec un complice-rival post-moderne, le *populisme urbain*, qui se veut la forme la plus acérée et la plus dynamique de l'individualisme possessif de masse.

[1]. Sur le populisme américain, cf. George McKenna, *American populism*, N. Y., 1974, et Lawrence Goodwyn, *The Populist Movement*, (Oxford University Press, 1978).

[2]. Sur l'apathie politique, cf. S. M. Lipset, *Political Man*, pp.14-16, (N. Y. 1960), ainsi que les commentaires de Macpherson, *Life and Times of Liberal Democracy*, *op. cit.*

[3]. Sur les questions de « fabrication du consensus » et de *l'American Public Relations*, cf. N. Chomsky, *Pirates and Emperors*, (Amana Books, 1986), et

** Une femme magistrate.

E. S. Hermann et N. Chomsky, *Manufacturing Consent*, (Pantheon Books, 1988).

Voir aussi : E. Bernays, *Propaganda*, (N. Y., 1928) ; *The Engineering of Consent* (1955) ; W. Lippmann, *Public Opinion* (1921) ; R. Escarpit, *Information et pratique politique*, (Le Seuil), et l'interview de Chomsky par B. Moyers dans *A World of Ideas*, (Double-Day, 1989). Les extraits cités sont de Chomsky.

[4]. Sur le narco-consensus, cf. A. Hoffmann, *Steal this urine test*, (Penguin Books, 1987). Abbie Hoffmann décrit très bien l'utilisation du conformisme pour justifier n'importe quel licenciement.

Voir aussi I. Stengers, O. Ralet, *Drogues : le défi hollandais* (Les Empêcheurs de penser en rond, 1991) et F. Caballero, *Droit de la drogue*, (Dalloz, 1989).

Pour une histoire du cannabis, cf. J. Herer, *L'empereur est nu*, (Le Léopard, 1993).

[5] Les citations proviennent du livre de J. Herer et de celui de Michka, *Le Cannabis est-il une drogue ?*, (Georg, 1993).

9.

LES « BECASSINE MEMORIAL LECTURES »
SUR LE POPULISME URBAIN

« *Alors on positive, les mecs... on positive ! Vite, on positive car il faut être pragmatique.* »

Conversation de bistrot
entendue entre prépas H.E.C.
dans un grand lycée parisien

Tout paraît opposer les Bécassines et les Gédéons de l'ère pré-industrielle et industrielle, enlisés dans une espèce de niaiserie sincère et tellurique, leur horizon borné par le clocher ou le bistrot de banlieue, à toute la populace new-age branchée, volatile, qui se flatte de caqueter électroniquement de Londres à Tokyo ou de Paris à Honolulu. Par souci de précision, nous exhiberons deux prototypes pittoresques, Bécassine Turbo-Diesel et Gédéon Cyber-Plus (ou, pour faire plus court, Turbo-Bécassine et Cyber-Gédéon, voire Néo-Bécassine et Néo-Gédéon), exemplaires de ce cynisme *yuppie* personnalisé et décontracté qui se réclame du « chacun son truc », expression aussi indispensable à l'hygiène « créative vitale de la société civile » et à l'élimination de ses « viscosités sociales » que la bou-

teille d'eau minérale qui ne quitte jamais notre Néo-Bécassine et lui permet « de mieux vivre la ville ».

La prolifération des Turbo-Bécassines ou des Cyber-Gédéons et l'émergence concomitante d'un certain snobisme de masse sont des signes qui ne trompent pas ; ce sont les critères d'entrée dans la société tertiaire de services, critères presque aussi fiables que les discontinuités qui, dans une flore ou dans une faune, marquent le franchissement de telle ou telle zone climatique. Bien avant le grouillement spectaculaire du cynisme yuppie, décuplé par les viviers de l'administration Mitterrand des années 80, certains observateurs perspicaces avaient reconnu dans certains caprices culturels de l'époque – *nomadisme middle class*, nouvelle philosophie, etc. – le type même de produits de masse exigé par les Néo-Bécassines pour la décennie à venir.

Suivre le parcours de chaque génération des Bécassines est d'ailleurs très édifiant. Commençons par la grand-mère, Bécassine Gribouille, dont les parents venaient de sortir d'une société – la *société primaire-rurale* – pour qui la fabrication de 2700 calories par jour était encore un effort [1]. Bécassine Turbo-Diesel observe avec beaucoup de tendresse sa grand-mère accorder tant de soins à la confection de confitures de coings ou de rillettes écologiques. Elle lui pardonne même son incapacité à *penser en temps réel* et ses sursauts de frayeur lorsque Singapour se manifeste à l'autre bout du fil.

Notre Turbo-Bécassine est infiniment plus agacée par sa mère, Bécassine Pétroleuse, qui, entre autres toupets, a celui de s'endormir en lisant les livres qu'elle lui conseille : « Maman, tu exagères... tu devrais avoir honte ! S'endormir en lisant Francis Fukuyama ou Alain Touraine ! L'autre soir, tu as même ronflé en lisant Alain Minc... Tu devrais pourtant savoir que ces auteurs que tu confonds avec tes somnifères sont lus et relus par *ma* génération qui fait entendre *sa différence*. Oui enfin, j'veux dire, la vôtre s'est fait avoir... et tu continues de fuir la réalité de l'économie de marché et de regarder la démocratie avec la fran-

chise d'un âne qui recule... Pourtant, un Prix Nobel qui, comme toi, avait fumé des joints dans sa jeunesse a bien dit et redit que le marché était l'*utopie libertaire* enfin devenue bien réelle et palpable... L'*âge de la science* est enfin arrivé... C'est l'âge adulte de la politique. Oui, enfin j'veux dire, ce qui compte, c'est l'*auto-régulation sociale*... Pourquoi se fatiguer puisque la nature a fait le travail pour nous?... Enfin, maman, tu boudes la vie... Oui, enfin j'veux dire, tu as même perdu ce sens du *festif* de ta génération ! »

Le « oui, enfin j'veux dire » est un des rares tics communs aux deux générations de Bécassines. Pour la Pétroleuse, c'était une manière de se démarquer du bourgeois qui décide, du maître qui énonce et qui explicite sans hésiter, de toute cette virilité péremptoire qui sait rejeter dans l'incongruité et dans la confusion du bégaiement toute velléité de désaccord. Ce bégaiement était farouchement revendiqué par Bécassine-Pétroleuse, comme *bégaiement convivial*, comme une acné juvénile, une moustache de maturité, comme une manière très adolescente de s'imposer par sa timidité même, d'accumuler toutes les fausses audaces en maquillant toutes ses gaffes en maladrotes gracieuses et, en cas d'échec patent, de se replier sans trop de frais sur une de ces poses prépubères d'*ados à problèmes* presque trentenaires qui découragent toute velléité de châtement.

Très différent est le « oui, enfin j'veux dire » de la *tranche d'âge* des Bécassines-Diesel. (On peut certes parler de la *génération* des Bécassines-Pétroleuses, mais il eût été excessif de parler de « tranche d'âge » à son propos.) La tranche d'âge cyber-turbo a su transformer le « oui, enfin j'veux dire » en *stratégie demi-mondaine de gaucherie délibérée*, visant à gérer au mieux ce capital d'élégante timidité et de vanité craintive censées être les privilèges de l'adolescent. Il a fallu plus de quinze ans pour assurer la complète métamorphose du « oui, enfin j'veux dire » prépubère des Pétroleuses en « oui, enfin j'veux

dire » technico-commercial des Turbo-Bécassines et des Cyber-Gédéons – bien souvent associé à l'exportation d'un curriculum vitae, et donc tiraillé entre humilité et cynisme sucré. Si pathétique soit-il, le « oui, enfin j'veux dire » contemporain, à la fois *insolemment adolescent et piteusement adulte*, fait désormais partie de l'équipement mondain de ce que certains sociologues appellent les « *adulescents* ».

Encore très jeune fille, Bécassine-Diesel avait rêvé d'être nommée *adulescente-panéliste Biba*, marchepied infaillible pour optimiser une carrière cyber-politique, réduisant à des poses provinciales les intrigues des *poules* les plus lancées de l'ère industrielle. Elle est désormais une jeune femme mûre, « singulière et cosmopolite », capable de proférer un « oui, enfin j'veux dire » dont la féroce indécision emporte tout : du contrat mirobolant d'incinérateurs d'ordures signé avec un ou deux « dragons » jusqu'à l'exclusivité du mobilier urbain de Valparaíso.

« Eh bien oui, enfin j'veux dire... à la limite nous sommes la Nouvelle Hanse, la France qui compte... Nous sommes la frange *la plus bestiale et la plus festive* des adulescents contemporains. Nous sommes des monstres urbains porteurs d'espoir. Nous avons voté "oui" à Maastricht pour regarder l'Europe droit au fond des yeux... bien au-delà du Caucase ! Car nous sommes déjà fin prêts pour la cyber-compote ludique de l'argent, de la ville et de la démocratie, et ne passons pas notre temps à préférer la France qui perd à la France qui gagne... »

Le triomphe de cette « Nouvelle Hanse » et de son élégance vorace a d'ailleurs été salué avec enthousiasme par un sociopolitiste qui y vit la dérouté des Gribouilles et des Pétrôleuses. Au risque d'ennuyer le lecteur, il convient de citer ici longuement ce qui est devenu un manifeste des Néo-Bécassines et des Néo-Gédéons du monde entier [2].

« Pour la première fois, la recomposition l'emporte désormais sur la décomposition. C'est d'abord vrai pour la dimension

sociologique du vote [lors du référendum sur le traité de Maastricht]. Pour la première fois depuis l'institution du suffrage universel, une majorité s'est constituée sans – c'est-à-dire contre – *à la fois* les ouvriers *et* les paysans. Cette possibilité avait été ouverte par les évolutions de la structure sociale : le dernier recensement a montré que le bloc cadres supérieurs et cadres moyens constitue la première force démographique parmi les actifs. Cet événement revêt une signification. D'une part, il signifie la défaite politique des "perdants" sociaux, qui cessent d'être les arbitres de la légitimation des grands courants politiques. [...]

» Les patrons dynamiques, innovateurs et exportateurs n'ont plus besoin de traîner les *BOF*, qui, eux, cèdent plus ardemment que jamais à l'idéologie *beauf*. Les intellectuels ne voient plus l'intérêt de continuer à se prétendre mandataires naturels du prolétariat : *l'affaiblissement des grands récits eschatologiques* leur a enlevé le goût du sacrifice pour un "peuple"* dont, en outre, la crise d'existence renforce les inclinations corporatistes, peu compatibles avec *les nouveaux universalismes*. [...]

» *Riches et cultivés* se sont donc retrouvés, pour des raisons différentes mais convergentes, en faveur de l'Europe. Marché et culture, finances et communication ont en commun de se penser et de s'organiser en réseaux à plusieurs échelles, du local au mondial, sans donner à une seule l'exclusivité. C'est justement l'inverse qui unit la "France qui perd" : la crispation ethnique, géopolitique et socio-économique sur un échelon unique, celui de l'État-nation. [...]

» L'espace du "oui" n'est pas un *territoire* mais un *réseau*. Les points qui le composent ne se touchent que par les lignes des flux de l'information et de la culture. Il n'est qu'un élément d'une vaste Hanse européenne – dont les points se trouvent à une heure d'avion, bientôt à deux ou trois heures de TGV –

* On remarquera l'allusion typiquement postmoderne ; les italiques sont de nous.

elle-même connectée à d'autres réseaux, ceux des mégapoles nord-américaines et japonaises. Beaucoup de Parisiens à forte identité "centrale" se sentent plus proches de New York que de la "province". [...]

» La victoire de *l'urbanité* et l'alliance des grandes villes qu'elle suppose constitueraient, si elles se confirmaient, une rupture spectaculaire. Aujourd'hui, Montpellier et Toulouse ne veulent plus mourir pour les viticulteurs et les producteurs de maïs. [...]

» La culture, la ville, l'Europe : ce ne sont pas là des rencontres de circonstance. Chacun des termes constitue en somme une métaphore des deux autres. Les détenteurs de capital culturel et de capital urbain délivrent donc un message qui va au-delà de la seule question européenne et annonce de nouvelles configurations du discours et de l'action politiques. Ils expriment l'émergence d'une conception post-économiste et post-étatiste du social... »

Il y a quelque chose de réjouissant dans ce manifeste ! C'est un véritable morceau d'anthologie, car il y a peu de compilations aussi scrupuleuses de tous les tics et de toutes les niaiseries branchées de l'anarcho-mercantilisme contemporain et de son narcissisme urbain : fascination pour les réseaux d'une « urbanité » qui réconcilierait enfin le marché et la culture, l'argent et la communication, clin d'œil appuyés aux « inclus », aux « riches et aux cultivés », qui peuvent enfin jouir sans entraves, et bien sûr à tous les « détenteurs de capital culturel et urbain », à toutes ces élites du *créatif* enfin libérées des « perdants sociaux » et rendues *au fluide et au volatil*.

Cette fascination pour la fluidité et les réseaux – frisant le pathétique pour les Turbo-Bécassines et les Cyber-Gédéons – résulte d'une confusion entre *horizontalité* et *démocratie*. Elle s'acharne à faire le siège de forteresses abandonnées sans comprendre que l'effectivité véritable du pouvoir est *d'autant plus féroce qu'elle est invisible*, que les formations horizontales qui

esquissent la future Ville mondiale [3], bien loin de « démocratiser », *accélèrent* la concentration de foyers de décision capables d'agir discrètement partout et nulle part sans que cette confrontation soit compromise par toute la pompe de verticalités trop visibles.

Si le narcissisme urbain se réclame de l'« humilité » grouillante des réseaux, c'est bien sûr pour se parer des prestiges du combat médiéval de la place du marché contre le donjon, et donner un peu de panache au *carnaval cybernétique de la ville, de la démocratie et de l'argent*. Toutes les Turbo-Bécassines et tous les Cyber-Gédéons aiment répéter que les places de ce banquet s'arrachent à guichet fermé, que la modernité ne repasse pas les plats – même pour les beaux yeux de leur tranche d'âge – et qu'il est urgent de se faire Trans-Bécassine et Trans-Gédéon « cosmopolites » en voltigeant les pieds légers de ville en ville pour marquer fermement son appartenance à la « Nouvelle Hanse ».

Car c'est ici toute l'imposture du cosmopolitisme et du narcissisme citadins des Néo-Bécassines et des Néo-Gédéons : prétendre renouer avec toutes les splendeurs de l'urbanité naissante, qui au Moyen Âge et durant la Renaissance enchevêtraient les talents pour les intensifier en un nouvel espace-temps, alors qu'eux ne font que tirer profit d'une *mise en place*, d'un double mouvement qui à la fois pulvérise et compactifie l'espace-temps pour lui subordonner un *espace socio-communicationnel* régenté par le parking et le téléphone mobile. L'espace-temps de la ville relève désormais de la gestion économétrique du stockage de compétences pour chaque mètre cube par seconde, et de l'optimisation du nombre de rencontres d'individus fonctionnels, rencontres naturellement promues à la dignité postmoderne d'« événements ».

C'est pourquoi l'élite de la « Nouvelle Hanse » aime à se délecter de l'engloutissement de ce qu'elle appelle l'espace-temps de la deuxième vague – celui de la société industrielle.

Bécassine Turbo-Diesel et Gédéon Cyber-Plus aiment se dire « *nihilistes précoces* », tout en restant « *romantiques quelque part* ». Ils adorent papoter villes d'eau en se félicitant que Marienbad soit enfin débarrassée des prolos retraités et ait pu retrouver sa « vocation cosmopolite » de résidence des princes et des artistes. Le comble de l'extase cyber-bourgeoise ? Une journée épuisante passée à traquer les soldes « les plus sympas » et conclue par un « Oui, enfin j'veux dire... Descartes, Voltaire, Leibniz feraient comme nous. Eux aussi étaient déjà cosmopolites... »

Nous venons de mettre le doigt sur l'une des manies les plus écœurantes du populisme urbain et de son cosmopolitisme d'aéroport : *se goinfrer des « best of »* de la planète en prétendant se réclamer d'un cosmopolitisme qui s'animait d'une *passion de l'humanité* et visait à la libérer de l'abjection de la nécessité. Il pariait sur la capacité de chaque homme et de chaque peuple à ne plus se laisser écraser par l'ordre des causalités naturelles ou par celui – quelquefois pire – des hiérarchies requises par la commande sociale. Ce pari avait donc une *vocation universelle* et refusait la tutelle de toute particularité ; la liberté, pour être réelle, devait marcher main dans la main avec la fraternité. Nous sommes bien loin du cosmopolitisme du populisme urbain et de ses ingrédients « universalistes » ! De toute manière, pour la grande majorité des Turbo-Bécassines et des Cyber-Gédéons, le cosmopolitisme est d'abord *une certaine manière transcontinentale de rester chez soi et entre soi* en téléportant l'élégance prédatrice qui distingue immédiatement le monstre urbain porteur d'espoir – le (ou la) mutant(e) de la Nouvelle Hanse – des Gribouilles ou des Pétroleuses, accablés de patience végétative ou de militantisme dinosauresque.

Comme d'autres de leurs camarades de leur tranche d'âge, Turbo et Cyber Plus se veulent les disciples de Maître Gary Becker, Prix Nobel d'économie [4], connu dans le monde entier comme l'Ignace de Loyola de la Contre-Réforme libérale,

comme le pionnier qui a réussi à s'immiscer avec ferveur dans la spiritualité du marché et à montrer que celle-ci ne tolère aucune concession : toute *vie* humaine n'est que la gestion optimale par un *égoïsme rationnel* d'une conduite de *survie* dans un monde soumis à la *rareté*.

Grâce à Maître Becker, la *Fin du politique* et l'*Ère du cerveau* sont à portée de la génération turbo-cyber qui aime répéter :

« Nous optimisons comme d'autres respirent ! Nous sommes la première génération à “internaliser [5]” tous les comportements comme comportements de rareté avec une telle perfection. Rien n'y échappe, y compris les problèmes de couple, de suicide et d'altruisme, jusque-là confisqués par les fumeuses théories des Pétroleuses.

« Prenons l'exemple du couple... Se marier, n'est-ce pas affronter un marché de biens et services spécifique avec ses règles, ses investissements – les enfants – et sa compétition pour des ressources rares – Q.I., sex-appeal, éducation, fortune – qui savent caresser les courbes d'utilité dans le sens du poil ? Un couple est-il durable s'il ne réussit pas à *accroître* la fonction d'utilité de chaque partenaire ? »

C'est d'ailleurs une fidélité inconditionnelle au principe d'optimisation de l'utilité qui a permis au Maître de prouver que le couple standard de la classe moyenne occidentale constituait la forme la plus achevée de rationalité, tant du point de vue de la cohabitation – *vivre sous le même toit maximise les rencontres aux moindres frais* – que de celui de la copulation et de la fructification espérée de celle-ci. En montrant par exemple que trois couples standard *outputent* plus d'unités socio-domestiques que deux mâles et quatre femelles, Maître Becker a imposé le choix de ce couple standard comme étalon incontestable de la future classe moyenne mondiale.

L'adhésion fervente à la spiritualité du marché conduit d'ailleurs à des constatations encore plus bouleversantes. On ne peut plus désormais ignorer la bonne nouvelle : l'approche des

économistes est la sœur jumelle de celle des sociobiologistes, car elles se laissent conduire toutes deux par le même principe fondamental de compétition pour les ressources rares ! Les *courbes d'utilité* chères à l'économiste peuvent être reliées à des *paramètres génétiques* impliquant en quelque sorte que *sélection naturelle et rationalité individuelle* se renforcent l'une l'autre.

[1]. Pour saisir l'optimisme pathétique des années 50, rien de tel que *Le Grand Espoir du XX^e siècle*, de Jean Fourastié, inventeur du « concept » des « Trente Glorieuses » et des trois sociétés : la rurale, l'industrielle, et... la tertiaire de services, engendrant les trois prototypes de Bécassines. Voir aussi *La Société postindustrielle*, A. Touraine (Le Seuil, 1969).

[2]. Il s'agit du socio-géographe J. Levy, dans un article de *Libération*, « Un nouvel espace légitime », 25 septembre 1992

[3]. Voir S. Sassen, *La Ville globale*, (Descartes et Cie, 1996). Cf. notamment le chapitre « Dispersion et formes de centralisation ».

[4]. G. Becker, prix Nobel d'économie (1992), économiste de l'école de Chicago dont le rêve est d'unifier la logique du vivant et la logique du social, et de concurrencer la sociobiologie (en particulier celle d'Edward Wilson, *La Sociobiologie*, Le Rocher, 1987) sur son propre terrain, faisant atteindre à l'ineptie de l'individualisme méthodologique de rares sommets. Voir en particulier *The Economic Approach to Human Behaviour*, et *Altruism, Egoism and Genetic Fitness*, *Journal of Economic Literature* (14,3, 1976).

[5]. « Internaliser » tel ou tel paramètre, c'est tenter de lui donner un fondement *interne* à l'économie.

10.

LA NOUVELLE EXCEPTION FRANÇAISE :
LE RASTAQUOUÈRE CULTUREL

La science a donc tranché : *il existe des fondements génétiques au Grand marché* ! C'est pourquoi les Turbo-Bécassines et les Cyber-Gédéons se comptent désormais par dizaines de millions, convoitant une place au Grand Banquet de la société tertiaire. Ils sont impatients de se gorger *de biens et de services intellectuels* en puisant à loisir dans un Grand Marché des idées qui, en France, n'a pas encore réussi à réduire complètement cette poche de viscosité typiquement latine baptisée « exception française » par certains.

L'« exception française » incarne un compromis qui agace beaucoup : elle assure une articulation subtile et efficace entre création et diffusion qui ne se borne pas à une réponse directe à une demande grand public tôt ou tard phagocytée par les règles d'un marché, ni à un simple « souci informatif » de documentation sur les productions universitaires.

Cette situation « privilégiée » est naturellement scandaleuse pour le pragmatisme de choc des Néo-Bécassines et des Néo-Gédéons, une *forteresse frenchie* insolente abritant encore une élite corrompue par la nostalgie de la subversion – bref un nid de Pétroleuses ! Comment éliminer cette viscosité arrogante qui

prétend sécréter ses tourbillons hors marché, viscosité encore plus perfide que les crispations syndicales et génératrice de *thromboses sociales* dans les canaux qui relient les firmes productrices de biens et services intellectuels – les universités – et le marché des idées-opinions balisé de concert par les citoyens-panélistes et les journalistes ?

Pour réaliser cet équivalent culturel du marché politique, les gouvernements Giscard-Mitterrand devaient donc assumer un défi délicat : assurer l'entrée de la France dans la société civile de services, ce qui supposait la mise au pas discrète de l'exception française, dont il s'agissait en quelque sorte d'ajuster « modestement » les prétentions symboliques à la dimension de ses parts de marché, tout en gardant naturellement quelques reliquats de truculence – bref, de prôner une *Élite consensuelle à la française*. Cela impliquait la promotion d'une médiocrité parfumée d'insolence en réussissant en quelque sorte la greffe de la pétulance d'un Jean Gabin sur l'humble talent d'Alain Touraine.

On ne s'étonnera donc pas que le crépuscule de l'ère des Pétroleuses coïncide avec la production de masse des *rasta-quouères culturels*, brillamment inaugurée par les jeunes gens de la post-philosophie* qui s'offraient poitrine nue à tous les risques de la pensée : « Oui, les droits de l'homme existent ! Oui, Dieu est un problème complexe ! Oui, le mal c'est le mal et le bien c'est le bien [1]. » La *Régie française des jobards du consensus* était née, et elle connaît depuis un développement fulgurant : le truand culturel à la française est même devenu un produit d'exportation !

On sait avec quelle fierté nos amis d'outre-Manche commentent les rares apparitions de Nessie, le célèbre serpent de mer du loch Ness. Ils nous envient pourtant les prestations de ce qu'ils appellent les *French intellectuals* en appréciant particulièrement celles de Jacques Attali, considéré là-bas – et

* Cf. glossaire.

même outre-Atlantique – comme une entité burlesque tout à fait hors du commun. Même en France, on salue la persévérance et l'audace de ce brillant conseiller d'État qui n'hésite pas à affronter les lourdeurs d'« une nation paysanne et étatique (étatique parce que paysanne) [2] » et surtout à renoncer pour lui-même aux délices du nomadisme et de la mobilité, en végétant dans un « grand corps » pour devenir un des intellectuels-saltimbanques les plus zélés de la future neurocratie mondiale (cf. chapitre 5), stade avancé de l'ordre cyber-mercantile. À ces « qualités éthiques », Jacques Attali sait joindre des dons de puissant visionnaire, de *Cassandra festive* : voici six ans, c'est lui qui avait prédit l'arrivée de centaines de millions de « jeunes nomades vêtus de jeans, chaussés de baskets, un baladeur aux oreilles, libres dans leur tête ».

La commande sociale de l'Ordre cyber-mercantile est simple : comme *les grandes villes d'autrefois, qui montraient un solide appétit pour les pauvres*, il se montre très friand de tout ce cyber-bétail de « jeunes à baladeur nomades et libres dans leur tête » un peu râleurs mais au fond malléables, facilement segmentables en tranches d'âges et en « générations », et donc *gibier sociologique* idéal pour les modes. Mais il faudra bien sûr éviter le gâchis et se limiter strictement aux besoins de la future neurocratie et donc aux nécessités de l'*embouche cybernétique* : aller au-delà serait malsain, car veiller à la santé de chaque corps ou assurer une éducation soignée à chacun serait une atteinte à la liberté des cervelles et risquerait de compromettre l'« autonomie et l'autogestion » des unités du cheptel.

Rien de tel que l'automédication et l'autoéducation du « do it yourself » pour mater toute cette masse à qui l'empiriste mercantile, désormais affecté aussi au dressage cognitif, prépare un destin de *neurones sur pied* : « Ces jeunes sont la matière grise de demain – qui devra être aussi performante que possible. Pour eux, le langage est un outil. Ils doivent apprendre à envoyer des messages simples et forts pour survivre dans le futur cyber-village. »

La crétinisation postmoderne par la communication remplace avantageusement la caporalisation perpétrée par les conservatismes d'autrefois, décrite par Ernest Renan : « Le parti conservateur français ne s'est pas trompé en prenant le deuil le jour de la bataille de Sadowa. Ce parti avait pour maxime de calquer l'Autriche des Metternich, je veux dire de combattre l'esprit démocratique au moyen d'une armée disciplinée à part, d'un peuple de paysans tenus soigneusement dans l'ignorance [3]. »

Place donc au cyber-bétail ! Les Grands Meaulnes, les croquants qui entraient en sabots à l'École normale, aussi fièrement que les gentilshommes à cheval dans les églises, tout cela coûte trop cher et est de toute manière *ringard*. Il faudra donc « organiser l'abandon par les États de leurs fonctions thérapeutiques et éducatives pour les confier progressivement au marché... » et ne pas imiter « cette Europe ringarde mêlant service public et démocratie, identité et territoire, mémoire et avenir... continent le plus rétif à la disparition des concepts qu'elle a créés : État, nation, citoyenneté, institution, hôpital, école... Elle paiera très cher, par un chômage durable, leur défense vaine ».

Pour les Turbo-Bécassines et Cyber-Gédéons de deuxième génération, l'Ordre cyber-mercantile pourrait se montrer fort appétissant : en scrutant l'horizon des grandes tendances, J. Attali croit discerner une multitude de jeunes cavaliers chargés d'objets-nomades de plus en plus « intelligents ». Mais leur vie ne sera peut-être pas si drôle : ils seront souvent boulimiques, constipés, toujours « stressés », abrutis par les tests et branchés sur d'impitoyables thermostats, toujours contraints de répondre à leurs propres ultimatums : « Ô Miroir ! suis-je en forme ? Suis-je conforme ? Réponds vite ! Tu sais que je suis payé pour cela ! »

Il n'est pas difficile de voir que ces « jeunes à baladeur », prédictibles et stockables, ne sont que la forme festive et trans-

urbaine des créatures de *l'état de nature* de Hobbes*, réclamant donc un mode de souveraineté à la hauteur de leur mobilité et de leur convoitise exaspérées par les « objets-nomades », toujours prêtes à rompre les digues de l'équilibre envieux qui règle les démocraties-marchés « classiques ». C'est ici que notre intellectuel-saltimbanque sort son atout maître : la *Surclasse nomade* du XXI^e siècle, élite volatile de prédateurs dont il estime certainement être l'un des prototypes les plus distingués. C'est pourquoi, plein de sollicitude, il craint que la France, empêtrée dans sa tradition « paysanne et étatique », ne sache pas reconnaître ces *condottieri* du XXI^e siècle qui savent « créer, jouir, bouger » et qui souvent – ce qui semble être un point décisif pour lui – « vivent sans payer ce qu'ils consomment ».

Les cavaliers nomades de la Surclasse se flatteront d'être les petites cerises « cosmopolites » qui « font la différence » avec les bourgeoisies ringardes, à leurs yeux encore aussi sottement sentimentales que ces Russes corrompus par soixante-dix ans d'égalitarisme encore indignés au spectacle des Mercedes rutilantes écartant les grands-mères qui fouillent dans les poubelles [4]. À leur table, le butin des biens et services du monde entier : « fruits, épices, musiques, images des contrées les plus lointaines ». Car on peut accorder une chose à cette Surclasse : elle n'est pas « raciste » et même friande d'exotisme. Elle adore visiter ces précieux réservoirs de sauvagerie que sont les *peuples-marchés*, pourvoyeurs de gladiateurs-boxeurs et de Nubiens à plumes.

La Surclasse ne se veut pas « en haut » de l'échelle sociale – ce serait ressusciter des pyramides sociales aussi ringardes que celles des pingouins ou des gorilles – mais sévissant partout et nulle part, toujours plus furtive, toujours plus éphémère et bien sûr insaisissable par les États. Il y a d'ailleurs fort à parier que la Surclasse sera encore plus véloce et cynique que l'élite de l'Ordre

* Cf. chap. 3.

cyber-mercantile actuel, revendiquant sans complexe son rôle de *chien de garde de l'auto-organisation*, stimulant le dynamisme éco-social d'une modernité toujours menacée par l'inertie du cyber-bétail. Avec la Surclasse, nous touchons du doigt une des « réussites » les plus incontestables de l'« anarcho-mercantilisme » : avoir su tirer profit d'une certaine *putréfaction* des idées libertaires – putréfaction inévitable dès qu'elles renoncent à un idéal révolutionnaire – en se juchant sur les nouvelles technologies pour propager l'envie et le conformisme à la vitesse de la lumière.

On peut bien sûr imaginer que quelques « fluctuations » provoquées par les « jeunes à baladeur et baskets » troublent la paix du grand bocal de la démocratie-marché ! Ce sont les fameuses « nuits chaudes de banlieue » ou même les « émeutes* ». Mais on peut parier que ces « émeutes » n'inquiéteront pas plus la Surclasse qu'elles n'inquiètent M. le juge Richard Ponzer [5], pour qui la ville de New York illustre la possibilité pour des communautés situées aux deux extrêmes de l'éventail des revenus de « cohabiter et de coopérer dans des conditions qui ne sont pas parfaitement harmonieuses et certainement pas placides(!) ». Tout au contraire, elle verra dans ces émeutes la preuve expérimentale – déjà illustrée par la comptine de l'île aux Chèvres et aux Chiens – de la *stabilité systémique* d'un *Jurassic Park* social. Toute révolte ne sera qu'un « remous » – inaudible par les marchés –, aussi inoffensif et pathétique que les règlements de comptes entre jeunes mâles d'un troupeau de bovidés.

Mais le Conseiller s'inquiète pourtant et pressent bien que la transformation de la pratique politique en ethnologie de ruminants ne va pas de soi et que la Surclasse risque de ne pas susciter que des sympathies : *qui sème l'envie récolte la fureur!* Car il

* Les émeutes sont *marketables* et doivent même être encouragées (c'est l'opération « promo des rues » de Puff Daddy, *Libération*, 27 octobre 1997, p. 35).

reste encore aujourd'hui quelques braises de lucidité populaire ; le malaxage en peuples-marchés et en cyber-bétail réversible n'a pas encore triomphé ! *L'excellence comme telle – celle des savants, des artistes, des penseurs ou des grands tribuns* – est respectée par beaucoup de gens qui n'ignorent pas qu'il existe un abîme entre les parasites et les créateurs.

« Vous n'êtes que des populistes ringards », rétorquent les saltimbanques de l'Ordre cyber-mercantile, furieux d'être montrés du doigt. Demain, naturellement, les « populistes ringards » risquent d'aboyer – sinon de mordre – encore plus fort. C'est ici que J. Attali, cessant enfin de lorgner la Surclasse et ses *réversibilités élégantes*, retrouse ses manches pour affronter les lourdeurs du décisif et du « social » : « En contrepartie, *il faut imposer* une justice sociale plus exigeante qui assure à chacun l'égalité des chances d'accéder à cette surclasse. » Après tous les « oui, mais peut-être », les « à tort ou à raison », les « d'une part et d'autre part » des intellectuels-saltimbanques, on ne voit pas très bien qui va « imposer » cette « justice sociale ». Émergera-t-elle du *chaos créatif* des neurones de la Surclasse ? On peut en douter, car celle-ci semble peu encline aux épanchements altruistes. Pour elle, tout homme bien né sait bien qu'il est incongru et très mal élevé de perturber l'équilibre des démocraties-marchés, encore plus raffiné que celui de l'île aux Chèvres et aux Chiens. Émergera-t-elle du Chaos des opinions des nomades du cyber-bétail ? Ce serait oublier que la politique authentique – celle qui réclame *la part des sans-part* [6] – n'est jamais affaire d'agrégat d'opinions déjà établies, à l'opposé des *démocraties-marchés conservatrices*. Ce serait aussi oublier les leçons de la révolution industrielle : une misère atroce était le lot du « nomadisme » de l'époque. Misère qui ne recula qu'avec *la formation d'unités actives de solidarité* – les syndicats – forgées dans des *affrontements* de classe à classe. La question devient donc : comment battre de vitesse l'atomisation et sa prolifération d'unités de détresse réduites à leurs baskets, leurs deux kilos

de cervelle et leur baladeur ? Disloquer et déprimer est maintenant infiniment plus rapide – le fameux « temps réel » – que la patiente maturation d'*unités de lutte, de subversion et de solidarité* capables d'embraser la multitude.

Combien apparaissent dérisoires les « conseils » et les pleurnicheries devant les tendances irréversibles que « l'on prévoit mais que l'on ne souhaite pas ». Nous sommes ici bien loin du courage de Prométhée – le jeune Dieu, admiré par Marx – qui voici vingt-cinq siècles avait osé dire « J'ai de la haine pour tous les Dieux », emportant l'Occident, puis toute la planète, dans une lutte perpétuelle contre la tyrannie. Mais, on l'aura deviné, Prométhée n'est décidément pas le Dieu adoré par les saltimbanques de l'*anarcho-mercantilisme*. C'est devant Hermès – Hermès le servile, Hermès l'esclave de Zeus –, et surtout devant Plutos l'Argent-roi [7] qu'ils se vautrent, sans aucune pudeur.

[1]. Cf. glossaire.

[2]. Toutes les citations de M. Attali sont tirées soit de *Lignes d'horizon*, (Fayard, 1990), soit de l'article « L'avènement de la planète nomade », *Libération*, 1er octobre 1993, soit d'un article récent sur « La surclasse » paru dans *Le Monde*.

[3]. Ernest Renan, *La Réforme intellectuelle et morale*, (Complexe, 1990).

[4]. Avis partagé par M. Olivier Rogez (*Le Nouvel Économiste*, n° 1026, p. 67), qui souhaite que les Moscovites deviennent aussi « modernes » que les Brésiliens, que ce spectacle n'afflige plus depuis longtemps.

[5]. Intervention à l'Unesco, mars 1996.

[6]. Suivant la belle expression de J. Rancière, *La Méésentente*, (Galilée, 1995).

[7]. Rappelons que *Plutos* est une pièce d'Aristophane.

Pour un éloge de Plutos, cf. *Que l'argent soit*, de F. Rachline, (Calmann-Lévy, 1993).

11.

LES CHEVALIERS DISSIDENTS DU PROFESSEUR WALRAS OU DU DROIT DE CUISSAGE ÉCONOMIQUE

« La très bonne santé de l'économie américaine a comme conséquence... d'inquiéter les milieux financiers et boursiers. »

Le Monde, 19 septembre 1994

« En dessous de 100 000 F par mois, il n'y a que des imbéciles. »

Un financier cité par Claude Julien,
Le Monde diplomatique, avril 1995.

S'il visitait le Grand Campus ou l'un de ses modèles réduits, la Grande Yaourtière de Singapour, Monsieur Prudhomme s'inquiéterait peut-être : « Mes arrière-petits-neveux postindustriels ne sont-ils pas allés trop loin ? N'ont-ils pas sabordé l'idée même de concurrence ? ». Ou encore : « Avec leur chasse aux viscosités et aux déséquilibres, n'ont-ils pas tué la poule aux œufs d'or ? » Monsieur Prudhomme verrait juste : *il n'y a plus de concurrence en situation de concurrence parfaite*, et la promesse d'un monde « purement informationnel » de citoyens-thermo-

stats est un fantasme aussi puéril que le moteur perpétuel! Aveuglé par son immense naïveté, l'« anarchiste rationnel » a oublié qu'au paradoxe du marché parfait – « pas de concurrence en situation de concurrence parfaite » – répond celui de la communication parfaite : « La communication parfaite ne communique rien! ». Il rêve d'une expression si transparente et si pure que parler – *et donc penser* – devient inutile... sans se rendre compte qu'il ne fait que singer puérilement la fiction, chère à Walras, du marché parfait sans friction ni violence et de ses enchères qui pourraient rivaliser avec les soirées les plus élégantes.

Avec le Grand Gala des petits tâtonnements du marché, inauguré par le professeur Walras, la théorie économique néo-classique [1] a réussi à mettre en scène le plus paradoxal des rituels mondains : juxtaposer des Robinsons-particules de Hobbes, métamorphosés en hommes du monde paisibles et rationnels s'affrontant courtoisement en deux camps – celui de l'offre et celui de la demande –, arbitrés par un secrétaire de marché débonnaire capable de flairer des prix d'équilibre comme les sourciers les nappes d'eau et veillant à ce que chacun ne succombe jamais aux tentations de l'imitation envieuse et bestiale des foules, en jouissant de toute la béatitude de l'optimisation des préférences individuelles.

Remarquons aussi que le Grand Gala ne tolère aucune tricherie : chaque opérateur-festivalier bénéficie pour l'orientation de ses calculs d'une information gratuite et instantanée, ce qui décourage toute spéculation en rendant impossible tout rendement supérieur à celui du marché. Concurrence parfaite qui élimine toute concurrence, information parfaite qui n'informe de rien, communication parfaite qui ne communique rien, voilà de quoi agacer beaucoup de Turbo-Bécassines et les Cyber-Gédéons! Plus les Robinsons optimiseurs vivent dans l'harmonie et plus ils s'évaporent! Nous touchons ici du doigt toute la mystification de la fluidité parfaite du marché néo-

classique et on pressent bien que le capitaliste-gangster qui se concocte une situation d'oligopole incarne beaucoup mieux l'esprit de compétition que les opérateurs-festivaliers du professeur Walras! Le Grand Gala néoclassique permet de masquer toute la *dissymétrie* délibérée qui organise les réseaux des démocraties-marchés. Car, de même que la chevalerie anglaise distinguait ceux qui sont nés pour suer et ceux qui sont nés pour commander (« We aren't born to sweat but to command [2] »), il faut bien séparer les Chevaliers de la finance, possédant en quelque sorte le *droit de cuissage moderne* – celui de « symétriser » les autres –, des *patients* du futur cyber-bétail, *gogos-nomades symétrisables* à merci.

Les chevaliers sont habiles et savent flatter les gogos-nomades : « Vous, les gens simples, avez beaucoup de chance – être symétrisé, c'est participer au grand jeu démocratique. » Ils savent mater les catégories socio-professionnelles, mais aussi donner la punition aux *mauvais élèves* qui se laissent tenter par la « nostalgie », voire le « romantisme », la paresse ou l'esprit de résistance si nuisibles à l'hygiène des marchés. « Allons, messieurs les ménages, vous devriez consommer plus! Allons, les 26-40 ans, encore un effort sur les téléphones mobiles! Allons, les cheminots, il va falloir perdre un peu de graisse... »

C'est ici qu'intervient l'aile « explicative » de la Boîte noire*, commise à la communication avec les tranches d'âge et à la fabrication d'un *parler-vrai* ciblé, si cruciale pour la stabilité des démocraties-marchés. Il s'agit de tempérer l'« objectivité » abrupte des « chiffres » et des « graphiques [3] », par une espèce de bienveillance exhibitionniste à tout ce qui est « concret et quotidien » : panier de la ménagère, projets de salle de bains ou de chambre à coucher pour jeune couple, etc. Comment ne pas aimer cet argent palpable comme une botte de poireaux ou « pratique » comme un aspirateur, complice moderne des Pénates, cet

* Cf. chap. 5.

argent innocent et bucolique tel le rêve Bécassine-Gribouille, cet argent qui ne prétend être que le « voile neutre » d'échanges aussi « naturels » que le troc de côtelettes de porc contre du cyber-matos.

« L'argent ? C'est le miracle tout simple qui vous permet de transporter un veau dans votre cabas... », aiment répéter les Chevaliers opérateurs, oubliant que derrière la tête de veau ou la côtelette de porc il y a le marché à terme de la viande sur pied et des carcasses de porcs, et que, derrière ce marché, se profile le marché à terme des devises, des taux d'intérêt et bien d'autres degrés encore plus proches de la *volatilité absolue*, totalement inaccessibles à ce que le gros comique boursier répertorie comme la veuve de Carpentras ou la chaisière du parc de Rambouillet.

Il serait bien inconvenant de parler de « neutralité de la monnaie » aux turbulents Chevaliers de la spéculation, aux Grands prêtres du fluide et du chaotique, virtuoses des contagions mimétiques et des stratégies autovalidantes, aux Maîtres du crédit *qui peuvent se payer sur le futur*, imposer leurs dettes *comme moyens de règlement* et donc s'assurer la maîtrise des « horizons économiques ». Nos Chevaliers aiment se délecter « démocratiquement » du marché, mais ce marché n'est pas fluide et homogène comme celui qui est offert à la veuve de Carpentras ou aux Cyber-Gédéons et Turbo-Bécassines de deuxième rang. Ceux-ci sont gentiment priés de rester à leur place, celle des Pénates et de la domesticité, et de ne pas trop s'approcher du *vrai marché*, celui des connaisseurs, des « teneurs de marchés », qui savent bien qu'il ne se réduit jamais à un simple réajustement comptable, qu'il est *prise de contrôle*; que la valeur d'une entreprise est de plus en plus liée aux modalités de sa gestion et surtout *aux anticipations de contrôle*; que la comptabilité n'est pas *objective* mais *objectivante*, que les bilans utilisant les « valeurs réelles » – les paramètres fondamentaux – doivent toujours être rééquilibrés par une *valeur sans marché* qui échappe

complètement aux critères de symétrie d'information et qui est fabriquée par des bulles de rumeurs très éloignées des élégantes criées de l'économie néoclassique.

Le Chevalier opérateur se veut vaillant et brutal, toujours aux avant-postes du volatil, en amont de ce qui vient tout juste d'être défriché comme nouvelle *matière première de marché*, et prêt à affronter à bras le corps le *Grand Dragon de la contingence* :

« Nous, grands prédateurs des démocraties-marchés, nous nourrissons des fluctuations des marchés, nous protégeons la veuve de Carpentras et l'éleveur du Middle West comme les chevaliers d'autrefois protégeaient la veuve et l'orphelin. Nous surfons sur l'écume de la vague de la fureur économique : devant nous la lave toute fumante des fluctuations, derrière nous la nouvelle matière première encore toute chaude... Nous sommes vraiment les alchimistes de l'ultra-modernité, et entre nos mains le risque devient pépite d'or. Gloire aux pionniers, aux ingénieurs financiers de Chicago qui, voici plus de vingt ans, ont compris que le dollar était *la vraie matière première*, bien plus volatile et bien plus prometteuse que la viande sur pied !

« Nous sommes au sommet de la grande chaîne des prédatations. Nous sommes un stimulant nécessaire [4]. Le crabe mange le plancton, l'homme moyen mange le crabe... Pourquoi ne pas continuer ? Après tout, la finance, comme le rire, est le propre de l'homme. Il est bien normal que l'homme moyen nous paie tribut comme le manant d'autrefois payait la protection du donjon. Nous apprivoisons la contingence et prenons le risque de vivre sur le dos d'un tigre, pour que les investisseurs institutionnels – les « zinzins », qui passent leur temps à nous singer – puissent faire brouter tranquillement leurs gogos dans les pâturages que nous avons aménagés pour eux !

« Nous sommes les grands fluidificateurs. Grâce à nous, la mamie de Sacramento (Californie) peut continuer à vivre longtemps grâce aux dockers de Hongkong et, *réciroquement*, la

veuve de Carpentras peut aider à irriguer un village du Niger... » Mais gare au laxisme : « les marchés votent chaque jour et punissent les États arrogants [5] », ces « mauvais élèves » trop conservateurs et accrochés à préserver leurs systèmes d'éducation et de santé.

Tout désormais peut être *matière première de marché*, d'ailleurs vite reléguée au peloton des « sous-jacents » pour spéculations pépères et remplacée par une autre matière plus innovante, plus volatile, plus apte à raccourcir le chemin qui mène de l'argent à l'argent. La matière première – l'intendance – suit toujours...

Être capable de transformer n'importe quoi ou n'importe qui en matière première : telle pourrait être la définition du droit du cuissage économique et financier des chevaliers-opérateurs. C'est aussi le critère qui permet de distinguer cette caste du néo-prolétariat, du *futur cyber-bétail de la neurocratie*, joyau sophistiqué de la chaîne de prédation toujours inachevée, amorcée par les silos de soja, les stocks d'oignons de carcasses de porc... et complétée par l'apothéose mondiale du Grand Marché à terme des *neurones sur pied*, plus volatils – et plus rentables – que toute la viande sur pied de la Grande Prairie. Les neurones sur pied jouiront certes d'une existence plus confortable que les serfs ou les ouvriers des filatures, mais ils n'échapperont pas facilement au destin de *matière première auto-régulable* d'un marché aussi prédictible et aussi homogène qu'un gaz parfait, matière offerte en atomes de détresse mutilés de tout pouvoir de négociation pour *louer leur mental, cervelle par cervelle*.

À toute cette matière première éminemment ductile, s'oppose tout le luxe et l'insolence des Chevaliers, l'arrogance du droit de cuissage des prédateurs créatifs de la future Surclasse, irrationnels, imprédictibles, bêtes noires des banques centrales et enviés par les Turbo-Bécassines et les Cyber-Gédéons du monde entier.

Les Chevaliers-opérateurs méritent-ils bien leurs privilèges ?

Sont-ils bien les vaillants croisés de l'autorégulation rationnelle, protecteurs des marchés contre les fluctuations ? Sont-ils toujours à la pointe du combat contre les hystéries imitatrices des foules ? Bref, ont-ils le courage de se déterminer comme *contre-courant* acheteur, quand tous les Topazes postmodernes vendent en masse ? Maîtriser le vrai marché, beaucoup plus avide de rumeurs que de bilans, n'est certes pas tâche facile. Chacun s'épie et tente de rendre « informative » toute intervention distillée par quelque divinité boursière réputée farouchement imprédictible – ce qui est censé décourager toute imitation – et dont le moindre borborygme s'impose comme *prophétie auto-validante* : « Pourquoi Soros a-t-il éternué ce matin à sa conférence de presse ? Pourquoi son opérateur favori a-t-il acheté cent mille carcasses de porc ? »

Rappelons-nous le Grand Concours de beauté de Keynes [6] : tout le problème consiste à anticiper les anticipations des autres, à *se singulariser en imitant tout le monde avant tout le monde*, à deviner les « équilibres » surgissant de cyber-psychodrames joués à l'échelle du monde. L'attitude rationnelle n'est plus celle de la discipline lucide qu'exige toute auto-régulation – « acheter quand tout le monde vend et vendre quand tout le monde achète » –, mais celle qui récompense l'opportunisme servile des acrobates des « bulles spéculatives ».

Mais l'imitation est contagieuse. Tout le monde, des groupies proches des divinités boursières auto-validantes aux « zinzins » chargés d'affaires des veuves de Carpentras, finit par deviner qu'il faut imiter les chevaliers pour arracher quelques miettes du butin. Bouclant ainsi un magnifique cercle vicieux, cette insurrection des gogos de la matière première tertiaire indigne l'élite des prédateurs, garante des vertus de la contingence. « Le marché devient trop mercantile comme quelquefois l'eau est trop liquide ! Est-ce notre faute si tout le monde veut nous imiter, depuis les « zinzins » jusqu'à la chaisière de Rambouillet ? Mais ils finiront tous par boire la tasse : le *vrai marché* se chargera

bien d'éduquer tous ces Topazes qui ne veulent pas rester à leur place. »

Car naturellement, quelquefois les « fondamentaux [7] » prennent leur revanche sur la volatilité, lors de ce qui est pudiquement appelé un « ajustement de croissance ». Tout le monde est puni car tout le monde a oublié que l'argent apparu par simple claquement de doigt d'un « junk-bond » peut s'évaporer aussi vite et que la lampe d'Aladin des « innovations financières » fonctionne dans les *deux* sens. La tricherie du « vrai marché » devient manifeste : la multiplication des instruments de gestion des risques, en induisant une prolifération des maillons fragiles au sein des marchés de gros de la liquidité, renforce le droit de cuissage de certains Chevaliers et réduit donc encore plus le nombre de ceux qui disposent d'une information prompte et sûre.

Mais il y a plus grave que le folklore spectaculaire des « crises de liquidités » et des « bulles spéculatives ». C'est *la notion de risque qui est elle-même corrompue* et, selon Keynes : « l'expérience n'indique pas clairement que la politique du placement qui est socialement avantageuse coïncide avec celle qui rapporte le plus. » Les risques de l'innovation et la soif de « palpable », de capitaux faciles à liquider, contamine tout le monde, des Topazes post-modernes à la chaisière de Rambouillet, de moins en moins enclins à construire une école en Patagonie ou à irriguer un village du Niger. Bien sûr, tout cela se répercute sur les « zinzins », censés incarner la *citoyenneté financière* du « vrai marché » et manifester la bienveillance caritative des Bourses de Francfort, New York, Londres ou Tokyo pour Tombouctou ou Bogota.

Tout cela ruine la prétention des prédateurs financiers, protecteurs chevaleresques de l'innovation et de l'hygiène de l'esprit d'entreprise, toujours menacé par la contamination mercantile et les caprices de la volatilité. Comment légitimer désormais le privilège de dissymétrie des princes de l'autorégulation, contraints

d'imiter les gogos et même, parfois, de s'humilier à solliciter l'aide du fameux « prêteur de dernier ressort [8] », bref à *s'humilier devant la matière première tertiaire* ?

Pourtant, les Chevaliers-opérateurs n'ont pas dit leur dernier mot ; ils savent que, transformés en « hommes moyens » et segmentés en tranches, les gogos deviennent inoffensifs et conspirent même à un équilibre qui, loin de tendre vers une extension pour chacun de la capacité d'agir, induit et renforce *un équilibre des inégalités*. Car tout le jeu consiste, comme pour le marché financier, à *créer de la dissymétrie*, à organiser des groupes de pression, à accaparer l'espace-temps public, à se jucher sur des points clefs, à proliférer en réseaux pour faire triompher son « message », et c'est bien ce qui ruine les prétentions démocratiques d'un équilibre fondé sur le principe « un homme = une voix », impliquant que Monsieur X, chômeur, « pèse théoriquement » autant que Monsieur Y, « leader d'opinion ».

Mais tout le monde a deviné que la corpulence politique de Monsieur Y ne s'apprécie pas par la simple considération de Monsieur Y comme unité de vote et simple citoyen-thermostat, consommateur de biens et services politiques, mais par la capacité (directe ou indirecte) d'infléchir en sa faveur les équilibres sécrétés par la Boîte noire. Il est évident que l'heure que consacre Monsieur Y à la politique est infiniment plus gratifiante que celle de Monsieur X. Lequel aura, bien sûr, toute latitude pour partager de manière optimale son temps entre la politique et d'autres activités, tout en sachant que chaque minute investie a bien peu de chances de fructifier en *output politique* favorable. Monsieur X est *une unité de vote qui ne compte pas* et, pis, toutes les démarches qui prouveraient sa bonne volonté envers la démocratie-marché risquent de se retourner contre lui en légitimant un accroissement des inégalités : on comprend que Monsieur X, écoeuré, aille rejoindre le cloaque de l'*apathie politique*.

Paradoxalement, cette attraction de l'apathie semble être

appréciée par certains politologues, qui y voient une garantie de *stabilité*. Ils peuvent même s'extasier devant ce miracle de l'auto-organisation de la société civile : le Chaos des opinions secrète un paramètre capable d'éliminer les canards boiteux par l'apathie ! Il faut donc élever celle-ci à la dignité de paramètre utile, puissant stimulant de l'*hygiène systémique* :

« Il n'est pas exact qu'un taux de participation élevé joue toujours en faveur de la démocratie... Un accroissement du pourcentage de participation peut être l'indice d'un affaiblissement de la cohésion sociale qui entraînera la démocratie à sa perte ; à l'inverse, l'opinion répandue que le "résultat ne pourrait pas changer grand-chose", en diminuant la participation, peut contribuer à la stabilité du régime. Un problème important se pose pour les théoriciens de la démocratie, c'est de savoir quel peut être le *pourcentage optimal de participation électorale* qui permet à une société de maintenir ses institutions démocratiques sans que l'âpreté des luttes de parti menace sa cohésion [9]. »

Nous retrouvons l'obsession de la démocratie-marché : la symétrie entre Main invisible et Boîte noire doit être impitoyable et exige que les *exclus* de la prospérité économique tendent à coïncider exactement avec les *apathiques* du jeu politique, réalisant une identification de deux dissymétries sociales majeures.

Une fois de plus, le dissymétrique et l'inégal volent au secours de la fluidité parfaite de la démocratie-marché ! Une question se pose alors : doit-on prendre au sérieux les politologues-économistes qui pourchassent les viscosités susceptibles de freiner la grande équivalence politico-économique et la convergence vers le point fixe qui ne cesse de se dérober, *même et surtout dans les conditions idéales d'un modèle mathématique* ? On a pu montrer en effet que, dans un monde où *tous les politiciens-entrepreneurs agissent rationnellement*, un équilibre n'émerge que si *les citoyens-consommateurs agissent irrationnelle-*

ment. La politologie mathématique montre également qu'un gouvernement démocratique exige une *dissymétrie de l'information* et que dans un système à deux parties, le vote irrationnel – celui qui est suscité par des programmes vagues et ambigus – doit être *encouragé* pour forcer la décision [10].

Il en résulte facilement que le citoyen désireux d'optimiser son temps, mais écarté des lobbies et des sources d'information, devra renoncer à s'informer par lui-même : l'apathie et le conformisme sont donc pour lui des conduites rationnelles !

Les théorèmes précédents montrent donc que la démocratie-marché est telle que plus elle approche son modèle idéal – information homogène de l'électorat, triomphe de la rationalité optimisante... – plus elle devient *auto-contradictoire* ! Elle ne peut être sauvée que par ce qu'elle prétendait bannir : la dissymétrie artificielle du « volontarisme », le noyau du décisif ouvrant un *irréversible du politique* qui échappe à la simple sommation des possibles – fussent-ils « auto-organisés » – politique qui saute par-dessus les « complexités », au nez et à la barbe de tous les modèles servilement importés des sciences de la nature.

Un choix collectif ne résulte jamais d'une sommation de goûts individuels. Bien avant d'en connaître la preuve mathématique, Edward Bernays, neveu de Freud et fondateur de l'American Public Relations, avait très bien compris *la nécessité d'injecter volontairement une certaine dissymétrie* pour parvenir à un contrôle social de masse :

« Si nous comprenons les mécanismes et les mobiles propres au fonctionnement de l'esprit de groupe, il devient possible de contrôler et d'embrigader les masses selon notre volonté et sans qu'elles en prennent conscience. *La manipulation consciente et intelligente des habitudes et des opinions organisées des masses est un élément important dans une société démocratique* ». Ce

* Les italiques sont de nous.

mécanisme invisible de la société constitue un gouvernement invisible qui est le véritable pouvoir dirigeant de notre pays. Ce sont les minorités intelligentes qui se doivent de faire un usage systématique et continu de la propagande [11]. »

Ce sont souvent les « bêtes noires » qui incarnent cette « manipulation intelligente », et nous avons vu à quel point la dissymétrie de la *gouvernementalité* peut agir sans prendre de gants. Avec beaucoup de lucidité, Schumpeter conclut son analyse du modèle de la démocratie-marché en remarquant :

« L'analyse des débats politiques mène à penser que les volontés sont fabriquées... de manière tout à fait identique à la publicité pour la vente de produits... Les gens ne sont appelés ni à poser les problèmes, ni à prendre les décisions... les questions et les décisions qui engagent leur destin sont soulevées *pour eux et non par eux* [12]. »

La démocratie-marché est essentiellement une compétition entre élites ; les décisions, les « outputs » politiques, ne s'épanouissent pas d'elles-mêmes, et, plus est amorcée la Triple Alliance de l'identification des marchés économiques, politiques et communicationnels, plus s'impose la nécessité d'une dissymétrie préfabriquée par les ingénieurs sociaux du consensus. Cette dissymétrie a désormais une vocation globale – culturelle, politique, économique –, une *société civile à l'échelon planétaire* inspirant une offensive qui a réussi à réunir l'anarchie, le juridisme, l'empirisme logique [13] et le mercantilisme sous un même étendard : celui de la Grande Armée du néo-conservatisme festif, celui du Dieu unique ragaillard par le Chaos et le réseau, celui des sociologues-mercenaires de la Trilatérale, des grognards désabusés de la post-modernité et du post-industriel, des publicistes des droits de l'homme et des groupies du post-totalitaire et, pour terminer la marche, celui des maquignons du dressage cognitif. La Grande armée abat ses atouts sans complexe : elle se fait fort de conjuguer les talents des vestes en tweed des sciences molles et ceux des blouses

blanches des sciences dures, de célébrer les retrouvailles des scientifiques impatients de « philosopher de quelque chose » et des penseurs soucieux de se rendre utiles et de « prédire quelque chose ».

Ce ne sont pas les robots qui nous menacent mais ce *rapport instrumental au langage* – porté aux nues par l'empiriste mercantile –, qui prétend le dépouiller de toute ambiguïté afin que toute opération cognitive puisse être vue comme une suite d'étapes élémentaires. Ce rapport s'articule avec une soumission de plus en plus étriquée à la commande sociale associée à une demande de « philosophie sérieuse » adressée aux « grands savants ». On ne compte plus les « dialogues » ou les « réflexions éthiques », différant par leur contenu scientifique mais identifiables par leur rationalisme endimanché et le ton désabusé qui sied à la philosophie en chaise longue. Nous sommes ici, bien sûr, aux antipodes des *philosophies dangereuses* réclamées par Deleuze et Foucault : ce *rationalisme éthique* ne menace que par son inertie et sa lourdeur – comme une barge à la dérive. La commande sociale est naturellement friande de scientisme grassouillet, et c'est pourquoi le brillant scientifique brusquement soucieux de « supplément d'âme » philosophique devient une *entité burlesque* incontournable de notre modernité. La conclusion, style « conseil aux jeunes », devient même un genre littéraire : fuyez les « philosophes » ! Il s'agit bien entendu de fuir les « vrais », tous ces magnifiques voyous de la pensée qui ne tremblent ni devant le sacré, ni devant la science. Croquez à belles dents dans la belle pomme de l'« ère post-métaphysique », l'ère de l'échange démocratique entre cyber-puceaux qui peuplent les campus contemporains et combinent des compétences forçant l'admiration à des niaiseries de post-adolescents.

Cette niaiserie tourne malheureusement quelquefois au vinaigre populiste, en soupçonnant de parasitisme toute activité qui ne manifeste pas immédiatement une certaine « visibilité opérationnelle ». C'est la fameuse « défaite de Platon », censée

conclure ce qui n'est qu'une guerre envieuse contre toutes les activités théoriques fondamentales jugées trop « contemplatives », incapables de faire la preuve de leur adaptation rapide à la commande sociale et dont il convient en ces temps de lutte pour la survie économique de se débarrasser comme de courtisanes au luxe insolent. Et l'empiriste mercantile de beugler : « Il est temps de réquisitionner la science et la religion et de mettre à contribution tous ces savants qui ne fichent rien et tous ces prêtres qui font la guérilla ! Tout de même, il faut bien que l'Univers ait commencé *quelque part* ! » Certains répondent déjà à l'appel, surtout aux États-Unis : « Rassurez-vous, il n'y a pas que du *zéro* ! C'est bien Dieu qui distille sa *mélodie secrète* depuis le big-bang... » Le pharmacien de Carpentras peut dormir tranquille : « Ouf ! Tout reste bien en ordre ! L'Univers a un *sens*, une *place* et une *date*, il ne se promène pas n'importe où et n'importe comment ! Un grand biologiste français a d'ailleurs prouvé que la pensée se localisait sagement dans le cerveau et que, en comptant suffisamment de moutons, on pouvait devenir mathématicien... Ah ! si l'on pouvait trouver la *Grande Formule* qui ne fabrique que des braves gens et des Einstein comme des saucisses. »

La Grande armée entend bien mater tous ces intellectuels fauteurs de troubles qui ne respectent rien, ni la modernité, ni la démocratie-marché ! Il convient de ne montrer aucune indulgence envers cette « tradition aristocratique des intellectuels de l'Europe continentale », de ces « figures à qui une espèce d'exaltation romantique confère une position privilégiée » et qui espèrent trouver une rédemption à leur crise morale en se réclamant d'une « critique radicale arrogante » qui parvient mal à masquer le « ritualisme et l'apitoiement sur soi [14] ».

Il convient de relever le défi lancé par les fauteurs de troubles, par les intellectuels et les groupes proches qui affirment leur dégoût de la corruption, du matérialisme et de l'inefficacité de la démocratie-marché, qui dénoncent la soumission des gou-

vernements démocratiques au capitalisme de monopole, contribuant à provoquer « l'effondrement des moyens traditionnels de contrôle social et la délégitimation de l'autorité politique et des autres formes d'autorité ».

Pourtant, il ne faut pas désespérer, car les *intellectuels gardiens des valeurs*, les « *value-oriented intellectuals* », ne disparaissent pas : « Ils trouvent un nouveau champ, en plein développement : celui de la communication... ». Quant aux autres, à tous ceux qui n'ont pas su rallier à temps la Grande Armée et l'offensive généralisée du management et de l'esprit gestionnaire – de cet esprit dont Deleuze a pu écrire : « La famille, l'école, l'armée, l'usine, sont... des figures chiffrées, déformables et transformables, d'une même entreprise qui n'a plus que des gestionnaires » –, ceux-là ne méritent aucune pitié ; ils devraient savoir que l'Histoire ne repasse pas les plats et qu'ils auraient dû, depuis longtemps, se recycler comme « politologues », rompus aux dialogues de table ronde, interlocuteurs privilégiés des citoyens-thermostats, habiles à faire oublier un statut obscur de « chercheur » en sociologie électorale, en conjuguant l'austérité du savant et la décontraction bellâtre du diplômé de Sciences-po.

[1]. Sur l'économie néoclassique, cf. B. Guerrien, *L'Économie néoclassique*, (La Découverte, 1996). Sur les questions d'information imparfaite de marché, produits dérivés, de bulles spéculatives, de risque systémique, cf. le beau livre de M. Aglietta et A. Orléan, *Violence de la monnaie*, (PUF, 1982) et les articles très éclairants :

— M.-A. Kleinpeter, *Liquidités des actifs et procès d'évaluation* (Preprint) ;

— H. Minsky, *FRDNY Quarterly Review*, printemps 92-93, et, surtout,

— M. Aglietta, *Macro-Économie financière*, (La Découverte 1995).

[2]. W. Shakespeare, *Henry II*, I, 1, 197.

[3]. Le rôle des politiques est d'expliquer les décisions économiques prises par les marchés.

[4]. Cf. le commentaire d'un prédateur boursier dans *Le Monde diplomatique*

de mai 1995, p. 20 : « Les prédateurs constituent un stimulant nécessaire... Dans une réserve sans prédateurs, les animaux finissent par mourir... C'est ce qui arriverait dans les affaires si on éliminait les prédateurs... »

[5]. Déclaration de G. Soros.

[6]. Cf. chap. 5, note 16.

[7]. Paramètres censés représenter l'économie « réelle » *en principe* garantie par un flux de biens et services réels.

[8]. Garant ultime : tout finit toujours par retomber sur l'État, donc sur les gogos-contribuables. Cf. Aglietta, *Macro-Économie, op. cit.*, p. 88.

[9]. Cf. S. M. Lipset, *Political Man*, (New York, 1960), pp. 14-16, et les commentaires de Macpherson, *Life and Times of Liberal Democracy, op. cit.*

[10]. Cf. A. Downs, *An economic theory of Democracy*, chap. VIII et XII, (New York, 1957).

[11]. E. Bernays, *Propaganda*, (New York, 1928) ; *The Engineering of Consent* (1955) ; sur ces questions, voir aussi N. Chomsky, *Manufacturing Consent*, (Panthéon, 1988).

[12]. J. Schumpeter, *Capitalism, Socialism and Democracy*, (New York, Londres, 1947), p. 271.

[13]. Cf. l'interview de M. Gauchet et B. Kriegel (*Le Monde*, 12 juillet 1994), dont nous donnons quelques extraits. Remarquer en particulier le commentaire sur l'association du positivisme logique et du positivisme juridique, qui est « du bon côté » :

« Associé au positivisme logique, le positivisme juridique est du bon côté. Il ne change pas la structure de la loi, il ne touche pas à la connaissance du bien et du mal. C'est pourquoi il a été antitotalitaire alors que les philosophies augustiniennes du triomphe de la volonté ont préparé l'antijuridisme radical du début du XX^e siècle. Si nous voulons fonder aujourd'hui la philosophie des droits de l'homme, nous devons chercher ailleurs et repartir de la philosophie du droit naturel du XVIII^e siècle... L'idée de la loi naturelle, qui est au fondement des droits de l'homme, est simple : la nature humaine comporte de la norme, de la loi. Elle constitue un renversement de la vision augustinienne d'une nature vouée au mal et au péché. On peut d'autant plus parler de loi naturelle et de nature humaine hors d'un contexte théologico-politique que pour les classiques la loi naturelle est simplement la Raison. Aujourd'hui, il est possible de repenser la Nature car les sciences de la nature, les sciences politiques et les sciences humaines convergent pour découvrir le caractère universel du code, de la norme et du droit. Ainsi l'anthropologie a-t-elle fait de la prohibition de l'inceste une structure générale de la nature humaine. Il n'est plus nécessaire de dénaturer le droit pour le sauver d'une nature qui

serait mauvaise par essence, ni de l'inscrire dans la décision d'un sujet ou d'un individu... Il faut au contraire penser le droit dans la nature. »

Rappelons que Marx a traité ce problème des droits de l'homme dans *La Question juive* (« 10/18 », 1968) : « En quoi consiste "la liberté" ? "Art. 6 – La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui." Ou encore, d'après la Déclaration des droits de l'homme de 1791 : "La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui." »

La liberté est donc le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Les limites dans lesquelles chacun peut se mouvoir *sans nuire* à autrui sont marquées par la loi, de même que la limite de deux champs est déterminée par un piquet. Il s'agit de la liberté de l'homme considéré comme monade isolée, repliée sur elle-même. Aucun des prétendus droits de l'homme ne dépasse donc l'homme égoïste, l'homme en tant que membre de la société bourgeoise, c'est-à-dire un individu séparé de la communauté, replié sur lui-même, uniquement préoccupé de son intérêt personnel et obéissant à son arbitraire privé. L'homme est loin d'y être considéré comme un être générique ; tout au contraire, la vie générique elle-même, la société, apparaît comme un cadre extérieur à l'individu, comme une limitation de son indépendance originelle. Le seul lien qui les unisse, c'est la nécessité naturelle, le besoin et l'intérêt privé, la conservation de leurs propriétés et de leur personne égoïste. »

[14]. Les citations sont tirées de l'article de Michel Crozier dans *The Crisis of Democracy*. Rapport de la Commission trilatérale, Crozier-Huntington-Watanuki, (NYU Press, 1975).

VERS LA FIN OU LE DÉBUT DE L'HISTOIRE :
 YAOURTIÈRE À CLASSE MOYENNE
 OU HÉROÏSME DU QUELCONQUE?

« L'opium du peuple dans le monde actuel n'est peut-être pas tant la religion que l'ennemi accepté... Un tel monde est à la merci, il faut le savoir, de ceux qui fournissent un semblant d'issue à l'ennui. La vie humaine aspire aux passions et retrouve ses exigences. »

G. Bataille

Il faudra pourtant beaucoup d'éloquence à la Grande Armée pour faire oublier que nous serons bientôt sept milliards à être victimes de cette malédiction qui, voici presque deux siècles, scandalisait Burke : « Plus on produit de richesses, plus il y a de paupérisme ! » La révolution cybernétique, la fameuse « troisième vague » qui promettait de nous libérer, semble souvent synonyme de misère pour les plus démunis et d'indigence intellectuelle pour les plus aisés.

Le travail est écartelé entre le *travail-corrée* de la survie et le *travail-performance* de la Surclasse. C'est négliger que seul

le travail-patience engage une amplification inouïe de la liberté, à la fois en extension, par le biais d'un développement de la puissance d'agir de chacun, et en intensité, par la découverte d'une plasticité propre à l'individuation humaine.

Nous touchons peut-être ici le point sensible de ce qu'il est convenu d'appeler la « crise contemporaine » ou l'« échec de la modernité » : laisser dégrader le travail-patience – le vrai créateur de richesses – au bénéfice du travail-corrée de la survie et du travail-performance esclave de l'impatience. Nous sommes ici au comble du paradoxe : l'extension inouïe des prolongements techniques du corps, qui devait hisser l'humanité au-dessus de l'abjection des « nécessités naturelles », conduit, à l'échelle de la planète entière, à des situations de détresse totale, bien pires que celle des Indiens d'Amazonie qui, du point de vue des « ressources rares » cher aux économistes, sont pourtant à la limite de la survie...

Promouvoir un travail sans temporalité propre, totalement inféodé à la commande sociale – qu'elle vienne du fouet et de la faim pour le travail-corrée ou d'une psychologie mutilée de cyber-zombie pour la Surclasse –, incapable de s'articuler avec une intensification de l'individuation pour de grandes masses humaines, bref, se contenter de faire proliférer *les cas particuliers d'une espèce* : serait-ce tout ce qu'il reste à espérer de l'humanité ?

En tout cas, l'ennui règne... Les Pénates – les petites unités de liberté domestique – montrent ici toute leur faiblesse ; elles ne font que s'entasser, incapables de bondir au-dessus d'elles-mêmes, comme seuls peuvent le faire les fragments d'Athéna.

On redoute le moment pénible où les Turbo-Bécassines et les Cyber-Gédéons bâilleront entre deux mauvaises digestions en dodelinant de la tête comme l'âne de Buridan : « J'hésite entre ça et ça, mais au fond, c'est la même chose. » Il faut donc injecter de la Différence en permanence, et ces maudits pays du Sud savent heureusement produire autre chose que de la graine de terroriste, de drogué ou de la chair pour pédophile. En respec-

tant les seuils de tolérance, ils contribueront avec zèle au service de la Différence car « le Nord a besoin de créateurs du Sud pour nourrir ses propres objets-nomades de musiques, d'images, de cultures ou de cuisines lointaines [1] ».

L'Élite consensuelle elle-même n'échappe pas à ces moments d'écœurement, elle a trop bien réussi à désosser la « populace générique », à lui ôter toute énergie : la chair à bon choix ne se dérange même plus pour ratifier. On se désespère : où est le Père Noël qui fera émerger un « grand projet » ? Bien sûr, l'État « fonctionne » toujours, mais jamais une *fonction* n'a accouché d'un projet ! L'État n'est plus que « celui de la détresse et de l'entendement [2] », qu'un veilleur de nuit incapable de stimuler les citoyens-thermostats, enlisés dans leur « pragmatisme ».

À fluidité mondiale, détresse mondiale ! On ne peut espérer que les États restent les seuls maîtres d'œuvre de la Grande Charte sanitaire du mental qui s'esquisse. Les ministères de la lutte du Bien contre le Mal de chaque pays pourront sans doute assumer la sous-traitance indigène des Justes causes, mais il semble que seules les sectes multinationales de la superstition – comme l'Unification Church, l'Église de Scientologie, etc. – soient aptes à répondre à la formidable demande du Grand marché de l'angoisse qui émerge avec le cyber-bétail de la neurocratie, friand d'épopées rudimentaires et de « messages simples et forts ». Le recyclage des junkies leur a d'ailleurs déjà permis de promouvoir des techniques de mutilation et de désarticulation des syntaxes destinées à exporter des gesticulations et des modes d'être pour des milliards d'« individus ».

La société thermo-civile ne peut tenir ses promesses : la tyrannie et la médiocrité de la demande socio-économique ont vaincu ce qui prétendait incarner le dynamisme et la légitimité d'une nouvelle micro-politique postmoderne.

Elle a bien accouché d'un « équilibre », mais ce n'est pas une unité vivante, ce n'est qu'un « équilibre général », une immense mer des Sargasses avachie sur elle-même. Le « bruit de fond » du

P^r Wiener gagne du terrain, mais l'enthousiasme est à marée basse. L'esprit d'entreprise meurt doucement : Keynes rejoint Bataille et... Hölderlin, qui savait que « si l'enthousiasme meurt, les dieux meurent aussi... », lorsqu'il écrivait :

« Une grande partie de nos initiatives dans l'ordre du bien, de l'agréable ou de l'utile procèdent plus d'un optimisme spontané que d'une prévision mathématique. Lorsqu'il faut un long délai pour qu'elles produisent leur plein effet, nos décisions de faire quelque chose de positif doivent être considérées pour la plupart comme une manifestation de notre enthousiasme naturel, comme l'effet d'un besoin instinctif d'agir plutôt que de ne rien faire, et non comme le résultat d'une moyenne pondérée de bénéfices numériques multipliés par des probabilités numériques. L'entreprise ne fait croire qu'à elle-même que le principal moteur de son activité réside dans les affirmations de son prospectus, si sincères qu'elles puissent être. Le calcul exact des bénéfices à venir y joue un rôle à peine plus grand que dans une expédition au pôle Sud. Aussi bien, si l'enthousiasme faiblit, si l'optimisme naturel chancelle, et si par suite on est abandonné au seul ressort de la prévision mathématique, l'entreprise s'évanouit et meurt, alors que les craintes de pertes peuvent être aussi dépourvues de base logique que l'étaient auparavant les espoirs de profit. On a raison de dire que l'entreprise suscitée par la foi dans l'avenir bénéficie à la communauté tout entière. Mais pour que l'initiative individuelle lui donne une activité suffisante, *il faut que la prévision rationnelle soit secondée et soutenue par l'enthousiasme*^{*}. De même que l'homme valide chasse la pensée de la mort, l'optimisme fait oublier aux pionniers l'idée de la ruine finale qui les attend souvent, l'expérience ne leur laissant à cet égard pas plus d'illusion qu'à nous-mêmes [3]. »

Incapable de comprendre le travail comme patience, débi-

* Les italiques sont de nous.

tant l'ennui, l'envie et le ressentiment comme des saucisses, l'ingénierie consensuelle a-t-elle aussi vaincu à jamais le politique et Pareto aurait-il raison ? L'Histoire ne ferait-elle que déployer ses phases comme les oscillations d'un pendule : jeunesse, maturité, décadence, les élites se succédant comme le cycle des vaches maigres et des vaches grasses, et leurs dépouilles s'accumulant comme des fossiles ? L'Histoire ne serait-elle qu'un *cimetière d'aristocraties*^{*}, qu'une interminable chronique de triomphes aussi éphémères et aussi dérisoires que les pugilats perpétuels du Grand Festin naturel où s'engloutissent les espèces ?

À la mesquinerie de l'« homme moyen », incapable d'enthousiasme et vautré dans le pluralisme – ce multiple anesthésié –, il convient d'opposer l'*homme quelconque*, capable d'éveiller le geste politique qui déborde toute routine et tout possible anticipé. Car il existe un *héroïsme du quelconque*, de ce quelconque qui, à la fois singulier et innocent, peut être porteur d'un *exceptionnel* dont Carl Schmitt disait qu'il pense « le général avec toute l'énergie de la passion [4] ».

C'est précisément cet exceptionnel qui manifeste *l'excellence du politique en tant que tel*, comme ce qui, selon Hegel, a essentiellement à voir avec *l'héroïque et le superflu*, comme le lieu de décisions étrangères aux démarches « naturelles », aux considérations statistiques et aux anticipations de la psychologie des foules. L'exceptionnel foisonne dans les démocraties-marchés, mais l'Élite consensuelle le confisque comme notoriété, ou comme « ressource rare » ou, pis, comme *résidu* nostalgique de l'« extrême » et complémentaire du territoire de l'« homme moyen ».

Pourtant, si l'exceptionnel ne « sort » pas d'un Chaos de possibles, il ne se définit pas pour autant par opposition à l'« homme moyen ». L'exceptionnel n'est pas un privilège réservé aux « grands noms » : le héros du quelconque peut être un Niveleur,

* Expression de Pareto.

un Sans-culotte ou un Résistant anonyme, mais qui sait que la liberté cogne comme un fait et ne se réduit pas à un « choix ». Le héros du quelconque ne se dérobe pas derrière une déduction ou une optimisation ; nous sommes loin des pilotages de la Main invisible, des décisions « à petits pas » émergeant péniblement des spéculations des lobbies. Seul l'héroïsme du quelconque peut sauver la société civile de ses lâchetés et de ses égoïsmes ; il ne gère pas au mieux des coalitions d'individus accomplis – fussent-elles épicées de « chaotique » – *mais propulse dans le collectif des individuations nouvelles*. C'est pourquoi il possède cette capacité de nous ébranler absolument – qui pourrait oublier les marins du *Potemkine* ou les cheminots de la Bataille du rail ? – d'amplifier nos possibles et nous sauver de l'immonde condition d'« espèce humaine » sans le secours d'un Dieu, et donc de faire que l'Histoire ne se résume pas à la conquête de « niches écologiques » assurant la prolifération optimale de peuplades.

C'est donc l'héroïsme du quelconque qui sauve le principe démocratique et fait qu'il ne se réduit pas à un « choix de société », à une forme prise parmi d'autres et qui s'impose comme un moindre mal [5]. La démocratie ne se déduit d'une optimisation de possibles préexistants mais surgit par le pari, *infiniment plus généreux et donc infiniment plus risqué*, d'une excellence des virtualités de la multitude et de l'aptitude de celle-ci à la dispenser. À ce pari s'associe le principe de *l'innocence de l'exception* : nul individu, nul lobby, nulle communauté, nul parti ne possède de vocation privilégiée à l'exercice du pouvoir et donc, pas de démocratie sans production démocratique de l'élite ! *La démocratie « vaut » parce qu'elle laisse une chance à cet héroïsme du quelconque* dont, jusqu'à présent, l'Histoire n'a toléré que les balbutiements.

Et si l'on décidait enfin de comprendre autrement la *Grande amibe*, le milliard d'hommes ? Pour cela il ne suffira pas d'optimiser les gains et les caprices des cyber-nomades. Il faudra

amplifier et approfondir la démocratie en révélant une affinité plus subtile entre l'individuel et le collectif. Cette dimension nouvelle sautera par-dessus les « prédictions », les « choix réversibles » et les « opinions », les pacotilles de la Diversité et des quant-à-soi. Ce point de plus haute liberté appellera les décisions les plus *irréversibles*. Inutile de sonder la mer des Sargasses pour piéger cette dimension zéro, ce cœur où palpitent toutes les ambiguïtés et toutes les puissances.

Et si l'horoscope des « grandes tendances » se trompait ? Et si le cyber-bétail redevenait un peuple, avec ses chants et ses gros appétits, une membrane géante qui vibre, une humanité-pulpe d'où s'enrouleraient toutes les chairs ? Ce serait peut-être une définition moderne du communisme : « À chacun selon sa singularité ». De toute manière, il y aura beaucoup de pain sur la planche, car nous devons vaincre là où Hegel, Marx et Nietzsche n'ont pas vaincu.

[1]. J. Attali, *Lignes d'horizon*, op. cit.

[2]. G. W. F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, op. cit., p. 26.

[3]. J. M. Keynes, *Théorie générale de l'emploi et de la monnaie*, (Payot, 1968), pp. 168-179.

[4]. C. Schmitt, *Théologie politique*, (Gallimard, 1988), p. 26.

[5]. Cf. la malheureuse définition de Winston Churchill : « La démocratie est le pire des systèmes, à l'exception de tous les autres. »

GLOSSAIRE
POUR LECTEUR PEU VERSÉ
DANS L'ÉCONOMIE POLITIQUE

anarcho-mercantilisme (voir aussi *libertariens*)

Courant d'idée qui présente souvent avec subtilité et même ludisme la soumission au marché comme l'incarnation des idées libertaires parvenues à maturité. Le marché apparaît donc comme la victoire d'une espèce de ruse anarchiste de l'Histoire, accomplissant une synthèse pacifique de *tous* les rapports sociaux (économiques, politiques, culturels, etc...) censés être uniquement appréhendés à partir de l'individu particulier (voir *individualisme méthodologique*). Têtes de file du courant : Milton Friedman, James M. Buchanan, Gordon Tullock, Friedrich von Hayek – considérés comme les grands inspirateurs de la « révolution conservatrice américaine » – pour nous la Contre-Réforme néolibérale.

anarcho-ploutocratie

Voir *anarcho-mercantilisme* et *libertariens*, ainsi que le chapitre 3, traitant de l'ordre cyber-mercantile.

Buridan, Jean

Philosophe scolastique du XV^e siècle (logicien et commentateur d'Aristote), célèbre par ses études sur la liberté. On lui attribue (semble-t-il à tort) la fable de l'âne ayant également faim et soif et se trouvant à égale distance entre un boisseau d'avoine et un seau d'eau. Buridan aurait voulu illustrer ainsi l'existence de la liberté d'indifférence.

Burke, Edmund

Homme politique conservateur, connu pour son éloquence, sa lucidité et surtout sa farouche hostilité à la Révolution française (*Reflections on the Revolution in France*, 1790).

individualisme méthodologique

L'individualisme méthodologique prétend « partir » du seul individu pour comprendre la vie sociale. *L'individu déjà formé* avec ses savoirs, ses croyances, est supposé être l'unité de base d'évidence susceptible d'une « approche non idéologique ». Cette « évidence » conduit à privilégier la particularisation au détriment de l'*individuation*, qui rend compte de la genèse et du dépassement de l'individu. L'individualisme méthodologique est un des piliers fondateurs de l'anarcho-mercantilisme : les égoïsmes-particularités sont censés construire, par le truchement de leurs interactions formant un *marché*, une harmonie supérieure. L'empiriste mercantile, personnage introduit au chapitre 3, est naturellement un fanatique de l'individualisme méthodologique. Selon lui, le *socius* se réduit à des faits de langage, langage d'ailleurs instrumentalisé en chaînes signifiantes binarisables, numérisables, vouées à la communication transparente exigée par la démocratie-marché : *Le langage sera honnête et numérique ou ne sera pas.*

Nous proposons ici quelques jeux, dont la description a été empruntée soit à J. M. Buchanan, soit à J.-P. Dupuy, et qui permettent au lecteur bizut de s'initier aux vaudevilles cybernétiques de l'individualisme méthodologique :

— *le Marchand de pastèques et le Professeur* (cf. texte de Buchanan, note 8 du chapitre 3) ;

— *la conjugalité pré-mercantile* de Robinson et Vendredi (cf. Buchanan : *Les limites de la liberté*, op. cit., p. 12) ;

— *Dilemme du prisonnier* (Dupuy, *Logique des phénomènes collectifs*, p. 53 ; nous avons suivi le texte... avec quelques modifications!) :

Considérez le jeu suivant. Deux condamnés à mort attendent dans leurs cellules respectives le jour prochain de leur exécution. Un beau matin, ils reçoivent un message du grand vizir : celui-ci a décidé de les gracier. Le lendemain matin, ils seront donc libres. Cependant, ils peuvent, s'ils le souhaitent, demander que leur condamnation soit commuée en une peine de dix ans de prison. Si tel est le cas, ils doivent adresser leur requête au grand vizir le jour même, avant minuit : elle sera immédiatement agréée. Mais ils doivent savoir alors que leur compagnon d'infortune sera le lendemain exécuté, et non pas gracié – sauf s'il a lui-même souhaité « bénéficier » de dix ans de prison. Les prisonniers n'ont aucun moyen de communiquer. Chacun des deux prisonniers a le choix entre deux stratégies : ne rien faire, ou écrire au vizir. La première est une stratégie de coopération, la seconde de désertion – puisque, en demandant dix ans de prison, on risque de condamner l'autre à mort : une désertion dont on ne voit pas à première vue l'avantage qu'elle peut bien apporter à celui qui s'en rend coupable. Il semble vraiment qu'il n'y ait pas de problème.

— *Conjugalité post-moderne : le sèche-cheveu de Turbo-Bécassine* :

Le sèche-cheveu de Turbo-Bécassine est cassé. Elle souhaite

que Cyber-Gédéon le répare mais elle ne veut pas le lui demander directement. Elle imagine la mise en scène suivante. Elle démonte le sèche-cheveu et en éparpille les pièces autour d'elle, comme si elle était en train de le réparer elle-même. Mais elle s'arrange pour que Cyber-Gédéon se rende compte précisément qu'il s'agit d'une mise en scène. Son intention est bien informer Cyber-Gédéon qu'elle souhaite son aide, et le moyen qu'elle trouve pour transmettre cette information est de rendre manifeste à Cyber-Gédéon qu'elle a cette intention de l'informer. Cependant, cette intention de deuxième niveau – l'intention de rendre manifeste que l'on a l'intention d'informer – doit rester cachée à Cyber-Gédéon. C'est là la différence essentielle avec une communication ouverte, par laquelle Turbo-Bécassine demanderait directement à Cyber-Gédéon de l'aider. Avant d'analyser plus précisément en quoi consiste cette différence, voyons ses implications sur la relation entre Turbo-Bécassine et Cyber-Gédéon. Ces implications sont considérables. Turbo-Bécassine ne veut rien devoir à Cyber-Gédéon mais elle ne veut pas non plus se voir rejetée. À s'adresser ouvertement à lui, elle court ce double risque. Sa mise en scène lui permet d'y échapper totalement. Si Cyber-Gédéon s'exécute, c'est de son propre chef; Turbo-Bécassine, qui ne lui a rien demandé, ne lui doit rien. Mais Cyber-Gédéon peut très bien ne rien faire : après tout, il n'est pas censé avoir interprété le manège de Turbo-Bécassine comme une demande d'aide. Turbo-Bécassine lui a ménagé cette porte de sortie : il ne s'agira pas d'un refus pénible, mais d'un simple manque d'attention.

— *paradoxe de Newcomb (ou la boîte à malice de monsieur le prédicteur Strumpf, ibid., p. 98) :*

Soit deux boîtes, l'une, transparente, qui contient mille francs, l'autre, opaque, qui soit contient un million de francs, soit ne contient rien. Le choix de l'agent est soit A_1 : ne

prendre que le contenu de la boîte opaque, soit A_2 : prendre le contenu des deux boîtes. Au moment où le problème est posé à l'agent, le prédicteur Strumpf a déjà placé un million de francs dans la boîte opaque si et seulement s'il a prévu que l'agent choisirait A_1 . L'agent sait tout cela et il a une très grande confiance dans les capacités prédictives du prédicteur Strumpf. Que doit-il faire ?

Le lecteur sera probablement étonné de la puérilité pathétique de toutes ces psychologies censées se coltiner avec une « perplexité » manifestement confectionnée pour la théorie des jeux et susceptible de recevoir l'adoubement des spécialistes de l'individualisme méthodologique. Nous saisissons mieux le regret de l'économiste Alfred Marshall : « Si j'avais une autre vie, je la consacrerai à la psychologie. » On ne répétera jamais assez que ce sont des amateurs (souvent peu doués) en psychologie qui ont fondé l'économie néoclassique. Certains ont même pu penser que le cœur du problème économique, c'est la psychologie. C'est vrai... si celle-ci se réduit à des calculs de droguiste ou des facéties de pion d'internat. Pour faire plus moderne, et séduire les Cyber-Gédéons, les Turbo-Bécassines et autres Topazes post-modernes, il convient naturellement d'épicer avec de l'économétrie et de la théorie des jeux.

libertariens

Certainement la secte la plus ludique de la grande famille anarcho-mercantiliste. Tête de file : Robert Nozick.

La grande astuce est de se présenter comme « radical » et même de « combattre » les anarcho-mercantilistes conservateurs allergiques à la liberté de l'avortement et à la légalisation contrôlée des drogues (sur ces points, les libertariens sont beaucoup plus avancés que beaucoup de progressistes classiques...)

Les libertariens savent très bien jouer du côté séduisant de leur rôle de néobourgeois festifs, pour masquer une légitimation cynique du *statu quo* et même une accentuation dramatique des inégalités. Ils poussent à fond le principe du *anything goes* et défendent l'idée d'une liberté privée *maximale* qui ne peut être atteinte, selon eux, que dans le cadre d'une économie de marché, associée à un État *minimal* (« veilleur de nuit ») ayant au plus pour fonction d'assurer l'ordre et la justice afin d'éliminer la violence et de protéger les droits de propriété.

Il s'agit donc, en particulier, de s'en tenir au principe ultra-conservateur – inspiré par Pareto – de recherche de répartition sociale des richesses soumise à une condition expresse : ne léser personne (et surtout pas les deux mille habitants de la planète qui possèdent autant que deux milliards d'autres). Ce principe avait, semble-t-il, inquiété le chef de l'administration Mitterrand qui, à la fin de sa vie aurait déclaré : « J'ai peut-être échoué. J'étais pourtant de bonne volonté – j'ai voulu améliorer le sort de chacun sans léser personne. »

nouveaux philosophes (cf. *post-philosophes*)

post-moderne

Ce courant (cette « mouvance »?) pourrait aussi s'appeler *post-cynisme-post-industriel* et même *post-n'importe quoi* désormais. On le définit comme ce qui regarde la « modernité en arrière » ou comme ce qui en brouille les cartes, comme le dit très bien Henri Meschonnic dans son brillant essai « Modernité, modernité ».

Remarquons que le principe qui commande la tartufferie anarcho-mercantiliste (cf. *anarcho-mercantiliste*) : « Faire le bien sans nuire à personne », s'accorde très bien avec la tar-

tufferie post-moderne : « Fais des *vagues* sans faire de vagues », qui, avec ses « jeux de langage », ses micro-décisions, ses « oui-non, peut-être », ses « à tort ou à raison », finit toujours par se croiser les bras. N'oublions pas que l'anarcho-mercantilisme est plus branchant s'il est épicé d'un peu de « créatif » et d'un peu de « tragique ». C'est ici qu'interviennent respectivement deux vieux compères de la post-modernité : le Chaos et le Mal radical.

C'est peut-être pourquoi, dans son livre (*op. cit.*, p. 222), Henri Meschonnic n'hésite pas à dire d'un des maîtres à penser de la post-modernité qu'il attribue « les guerres totales, les totalitarismes, l'écart croissant entre le Nord et le Sud, le chômage et la nouvelle pauvreté, la déculturation générale et la crise de l'école » massivement au « développement technoscientifique, artistique, économique et politique ». Avec le mot de la fin : « Un nom signe la fin de l'idéal moderne : Auschwitz. »

Terminons par l'excellent commentaire de Félix Guattari : « Une certaine conception du progrès et de la modernité a fait faillite, compromettant dans sa chute la confiance collective dans l'idée même de pratique sociale émancipatrice. Parallèlement, une sorte de glaciation a gagné les rapports sociaux : les hiérarchies et les ségrégations se sont durcies, la misère et le chômage tendent aujourd'hui à être acceptés comme des maux inévitables. [...] Rien d'étonnant, après cela, si les idéologies qui prétendaient, naguère, servir de guide pour reconstruire la société sur des bases moins injustes, moins inégalitaires, ont perdu leur crédibilité. [...] Et je pense que c'est faute de pouvoir faire face, de façon convenable, à cette mutation prodigieuse que la subjectivité collective s'abandonne à la vague absurde de conservatisme que nous connaissons actuellement. [...] Ne sommes-nous pas, dès lors, au foyer de ce que Jean-François Lyotard appelle la "condition post-moderne" — que, à la différence

de cet auteur j'entends comme le paradigme de toutes les soumissions, de tous les compromis avec le *statu quo* existant – en raison de l'effondrement de ce qu'il appelle les grands récits de légitimation (par exemple, le discours des Lumières, celui de Hegel sur l'accomplissement de l'Esprit, ou celui des marxistes sur l'émancipation des travailleurs)? Il conviendrait, toujours selon Lyotard, de se méfier des moindres velléités d'action sociale concertée. Toutes les valeurs de consensus, nous explique-t-il, sont devenues désuètes et suspectes. Seuls les petits récits de légitimation, autrement dit, des « pragmatiques de particules langagières », multiples, hétérogènes et dont la performativité ne saurait être que limitée dans le temps et l'espace, peuvent encore sauver quelques valeurs de justice et de liberté. Lyotard rejoint ici d'autres théoriciens tels que Jean Baudrillard, pour qui le social et le politique n'ont jamais été que des leurres, des « semblants » dont il conviendrait de se déprendre au plus vite.

» *Pas de vagues! Juste des vogues.* Qu'ils soient peintres, architectes ou philosophes, les héros de la post-modernité ont donc ceci en commun qu'ils estiment que les crises que connaissent aujourd'hui les pratiques artistiques et sociales ne sauraient plus déboucher que sur un refus sans appel de toute projectualité collective d'envergure. Cultivons notre jardin, et, de préférence, en conformité avec les us et les coutumes de nos contemporains. Pas de vagues! Juste des vogues, modulées sur les marchés de l'art et de l'opinion, par le biais des campagnes publicitaires et des sondages.

» Mais d'où tient-il, au fait, que le socius soit ainsi réductible à des faits de langage et ces derniers, à leur tour, à des chaînes significantes binarisables, « numérisables »? Sur ce point, les post-modernes n'ont guère innové! Ils s'inscrivent tout droit dans la tradition, elle bien moderniste, du structuralisme dont l'influence sur les sciences humaines paraît devoir être relayée dans les pires conditions par le systémisme anglo-

saxon. Le lien secret entre toutes ces doctrines tient, me semble-t-il, à ce qu'elles ont été souterraines – marquées par les conceptions réductionnistes, véhiculées dès l'immédiat après-guerre, par la théorie de l'information et les premières recherches cybernétiques. Les références que les unes et les autres ne cessaient d'extraire des nouvelles technologies communicationnelles et informatiques furent si hâtives, si mal maîtrisées, qu'elles nous projetèrent loin en arrière des recherches phénoménologiques qui les avaient précédées.

» Il faudrait en revenir à une évidence simple, mais combien lourde de conséquences, à savoir que les agencements sociaux concrets – qui ne doivent pas être confondus avec les « groupes primaires » de la sociologie américaine, lesquelles ne relèvent encore que de l'économie de l'opinion – mettent en cause bien d'autres choses que des performances linguistiques : des dimensions éthologiques et écologiques, des composantes sémiotiques économiques, esthétiques, corporelles, fantasmiques, irréductibles à la sémiologie de la langue, une multitude d'univers corporels de référence, qui ne s'insèrent pas volontiers dans les coordonnées de l'empiricité dominante. [...]

» Les philosophes post-modernes ont beau papillonner autour des recherches pragmatiques, ils restent fidèles à une conception structuraliste de la parole et du langage qui ne leur permettra jamais d'articuler les faits subjectifs aux formations de l'inconscient, aux problématiques esthétiques et micro-politiques. Pour le dire sans ambages, je crois que cette philosophie n'en est pas une ; elle n'est qu'un état d'esprit ambiant, une « condition » de l'opinion qui ne tire ses vérités que de l'air du temps. Pourquoi, par exemple, se donnerait-elle la peine d'élaborer un étayage spéculatif sérieux à sa thèse relative à l'inconsistance du socius? La toute-puissance actuelle des mass-médias ne supplée-t-elle pas amplement à la démonstration de ce qu'en effet n'importe quel maillon

social peut se prêter, sans résistance apparente, au laminage désingularisant et infantilisant des productions capitalistiques de signifiant? Un vieil adage lacanien, selon lequel « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant », pourrait être placé en exergue de cette nouvelle éthique du désengagement. Car, en effet, c'est bien là que nous en sommes arrivés! Seulement, il n'y a vraiment pas de quoi pavoiser, comme le font les post-modernes. Toute la question serait plutôt de savoir comment il est possible de sortir d'une pareille impasse! »

Rappelons aussi que Bill Clinton a été salué par le *Time* en octobre 96 comme le premier président « post-moderne ».

Post-philosophes

Cartel d'intervention médiatique suffisamment audacieux pour avoir réussi à vendre la peau de l'ours sans même l'avoir tué (cf. leur livre culte : « Marx est mort ») et à convaincre que l'état de renégat pouvait être géré comme un excellent patrimoine. A joué un rôle déterminant dans la création de la Régie française des Jobards du Consensus rapidement reconnue comme la plus efficace des sectes ayant accouché de la Contre-Réforme libérale.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	13
La soirée Rouge et Or du Palace ou De l'entrée de la France dans la société tertiaire	21
Du Chaos comme imposture et de l'autorégulation comme néoconservatisme festif	33
Les Robinsons-particules de Hobbes : Arithmétique politique et empirisme mercantile	41
De l'homme moyen comme déchéance statistique de l'Homme ordinaire	49
De la démocratie comme marché politique ou de la démocratie-marché à la thermocratie	57
La démocratie-marché sera fluide ou ne sera pas : nomades fluides et ringards visqueux	71
Robinsons à roulettes et pétro-nomades	77

Comment le bon sens peut se faire scélérat : fordisme de la haine et industrie du ressentiment	83
Les « Becassine Memorial Lectures » sur le populisme urbain	91
La nouvelle exception française : le rastaquouère culturel	101
Les chevaliers dissidents du professeur Walras ou du droit de cuissage économique	109
Vers la fin ou le début de l'Histoire : yaourtière à classe moyenne ou héroïsme du quelconque ?	127
Glossaire Pour lecteur peu versé dans l'économie politique	135